BIBLIOTECA NAZ.
141
M
32
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
141
M
32
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE.

MÉMORIAL
DE
SAINTE-HÉLÈNE,
OU
JOURNAL

OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT

NAPOLÉON

DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

TOME SIXIÈME.

BRUXELLES,

DE L'IMPRIMERIE DE H. REMY, RUE DE L'EMPEREUR.

1824.

TABLE

DES SOMMAIRES DU SIXIÈME VOLUME.

Pages.

Projet de nouvelle défense politique de Napoléon par lui-même. 9

Catinat; Turenne; Condé. — De la plus belle bataille de l'Empereur. — Des meilleures troupes, etc. 11

Mathilde de Mme Cottin, etc. — Pas un Français que Napoléon n'eût remué. — Desaix et Napoléon à Marengo. — Sidney-Smith. — Cause involontaire du retour du général Bonaparte en France; historique de ce voyage. — Exemples bien bizarres de la Fortune. 16

Doutes historiques; le duc d'Orléans régent; Mme de Maintenon; son mariage avec Louis XIV. 25

Les ministres, etc. — M. Daru; anecdote. — Parures fanées de Sainte-Hélène. 27

Campagne de Saxe, ou de 1813. — Violente sortie de Napoléon. — Réflexions; analyse. — Bataille de Lutzen, Wurtchen. — Négociations. — Batailles de Dresde; de Leipsick, de Hanau, etc., etc. 31

Traits de bienfaisance. — Voyage à Amsterdam; les Hollandais, etc. — Massacres de septembre. — Sur les révolutions en général; fatalités contre Louis XVI. 79

Sur les gardes-du-corps; un déserteur parmi nous. 88

Bourrades de Napoléon; la plupart calculées, etc., etc. — On marchande notre existence. 92

Conversation confidentielle. — Lettres de Maintenon et de Sévigné. 94

Fautes des ministres anglais; moyens laissés à l'Angleterre pour l'acquittement de sa dette, etc. — Réduction du Gouverneur. 97

Cour de l'Empereur. — Présentations des femmes, etc. Sur l'âge des femmes. — Manuscrit de l'île d'Elbe. 111

Chapitre I. — Dans le XVIme siècle, le Pape, l'Espagne, et

Pages

les Seize, veulent en vain élever sur le trône de France une quatrième dynastie. Henri IV succède à Henri III, sans interrègne : il est vainqueur de la Ligue; cependant il ne peut régner qu'en se ralliant de bonne foi au parti de la majorité de la nation. 117

Chapitre II. — La république consacrée par la volonté du peuple, par la religion, par la victoire, et par toutes les puissances de l'Europe. 122

Chapitre III. — La Révolution a fait de la France une nouvelle nation : elle a affranchi les Gaulois de la conquête des Francs; elle a créé de nouveaux intérêts et un nouvel ordre de choses, conforme au bien du peuple, à ses droits, à la justice, aux lumières du siècle. 126

Chapitre IV. — Le peuple français élève le trône impérial pour consolider tous les nouveaux intérêts. Cette quatrième dynastie ne succède pas immédiatement à la troisième, mais à la République. Napoléon a été sacré par le Pape, reconnu par les puissances de l'Europe. Il a créé des rois. Il a vu marcher sous ses ordres les armées de toutes les puissances du continent. 131

Chapitre V. — Le sang de la dynastie impériale est mêlé avec celui de toutes les maisons souveraines de l'Europe : celles de Russie, de Prusse, d'Angleterre, d'Autriche. 136

Chapitre VI. — Qui donne occasionnellement la campagne de Saxe, démontre que la ligue de 1813 était dans son objet, étrangère à la restauration. 141

Mon ménage. — Intentions de l'Empereur dans ses prodigalités, etc. 150

Petitesse de son lit. — Le tic revenu. — Gardes de l'aigle. — Le coucou. 154

L'Empereur continue d'être souffrant, etc. — Gatté. — Horrible nourriture; vin exécrable, etc. 158

Poème de Charlemagne du prince Lucien; critique. — Homère. 161

Manque de nourriture. — Le vin ridiculement fixé, etc. — Retour de l'île d'Elbe, etc. 164

Poème de Charlemagne, etc. — Les frères et sœurs de l'Empereur auteurs, etc. 186

Pages.

Nous manquons de déjeûner. — Sophisme de gaîté. — Sur les impossibilités, etc. 188
Calcul statistique; population des Israélites en Égypte, etc. 191
L'Empereur change et s'affaiblit. — Argenterie brisée. 194
Nouvelle vexation du Gouverneur. — Topographie de l'Italie. 196
Fameuse créance de Saint-Domingue. — Inspecteurs aux revues, etc. — Projets administratifs, etc. Gaudin, Mollien, Defermont, Lacuée, etc. — Ministre du trésor; Ministre-secrétaire d'État; leur importance. 214
Révision et refonte des chapitres de l'armée d'Italie. 222
Sur la sensibilité. — Sur les Occidentaux et les Orientaux; leurs différences, etc. 224
Sur la Hollande et le Roi Louis. — Humeur; plaintes contre les siens. — Haute politique, etc. — Lettre à son frère le Roi Louis. 228
Ferveur de travail. — Idées et projets de Napoléon sur notre histoire, etc. — Sur les ouvrages publiés, etc. — M. Méneval; détails curieux, etc., etc. 244
Paroles caractéristiques touchant ma femme. — Dictée de l'Empereur pour une nouvelle partie de ses Mémoires. 255
Sur un trou dans le jardin. 259
Belles dictées de l'Empereur; détails, particularités caractéristiques, etc. 260
Mon atlas. — Fatalisme, etc. — Le Gouverneur insiste vainement pour être reçu de l'Empereur. 270
Jurisprudence; Code; Merlin, etc. — Monument d'Égypte. Projet d'un temple égyptien à Paris. 274
Ressources dans l'émigration; anecdotes, etc. — Communications officielles. — Nouvelles offenses. 277
L'Empereur lit mon journal et me dicte. — Conférence entre le Grand-Maréchal et le Gouverneur. 281
Mon Journal; circonstance particulière. — Empire de l'opinion. — Talma; Crescentini, etc., etc. 286
Combat d'Ulysse at d'Irus. — Noverraz serait notre Roi, etc. 290
Le Polonais aux arrêts par le Gouverneur. — Paroles de l'Empereur sur son fils et sur l'Autriche. — Nouvelles vexations. — Nouveaux outrages. — Paroles sur lord Bathurst.

Pages.
— Nouvelles restrictions. — Observations dictées par Napoléon. 292
Nos anxiétés, nos peines au sujet des nouvelles restrictions. — Anecdotes de Campo Formio; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke. — Le comte d'Antraigues. 308
Un rêve de l'Empereur. 321
Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène. 323
Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. — Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti, etc. — Général Maison. 325
Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous; observation de l'Empereur. — Notre esclavage consommé. 328
Anecdotes sur Siéyes; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable. 341
Louis XVI. — Marie-Antoinette. — Mme Campan-Léonard. — Princesse Lamballe. 352
On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur. 359
Romans de Mme de Genlis. 361
Estimation de la bibliothèque. — La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous. 363
Expédition de Saint-Louis en Égypte. — Nos femmes auteurs; Mme de Staël; les ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit. 365
Soins des blessés aux armées; baron Larrey; circonstance caractéristique. 369
L'Empereur accepte mes 4 mille louis. — Tragédie d'Euripide dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan. 374
Résumé de juillet, août, septembre et octobre. — De l'ouvrage de monsieur O'Méara; procès qui lui est intenté en ce moment par sir Hudson Lowe. — Quelques mots en défense du Mémorial. 378

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU SIXIÈME VOLUME.

MÉMORIAL
DE S^TE^-HÉLÈNE.

Mardi 27 Août 1816.

Projet de nouvelle défense politique de Napoléon par lui-même.

J'ai été joindre l'Empereur sur les 4 heures. Il avait travaillé toute la matinée. Le vent était très-fort; il n'a pas voulu faire le tour en calèche; il s'est promené long-temps dans la grande allée du bois; nous y étions tous. Il plaisantait beaucoup un de la bande, qu'il agaçait fort, prétendant qu'il boudait, et l'accusait d'être trop souvent mécontent et de mauvaise humeur, etc., etc.

L'Empereur, au sortir de table, revenant sur sa protestation récente contre le traité du 2 août, et s'animant sur son contenu, disait, en marchant à grands pas dans le salon, qu'il allait en tracer une autre, sur un cadre bien autrement vaste et important, contre le bill même de la législature britannique. Il prouverait, disait-il, que ce bill n'était pas une loi, mais une violation de toutes les lois. Lui, Napoléon, y était

proscrit, et n'était point jugé. Le parlement d'Angleterre avait fait ce qu'il croyait utile, et non pas ce qui était juste : il avait imité Thémistocle, sans vouloir écouter Aristide. De-là, l'Empereur se mettait en jugement devant tous les peuples de l'Europe, et chacun d'eux l'absolvait successivement. Il a passé en revue tous les actes de son administration, et les a tous justifiés. « Les Français et les Italiens, a-t-il dit, » gémissent de mon absence. J'emporte la re- » connaissance des Polonais, et jusqu'aux regrets » tardifs et amers des Espagnols mêmes, etc., etc.

» L'Europe pleurera bientôt la perte de l'é- » quilibre auquel mon Empire français était » absolument nécessaire. Elle est dans le plus » grand danger; elle peut être à chaque instant » inondée de Cosaques et de Tartares. Et vous, » Anglais, a-t-il dit en finissant, vous Anglais, » vous pleurerez votre victoire de Waterloo! On » amènera les choses à ce que la postérité, les » gens instruits, les vrais hommes d'État, les » vrais hommes de bien, regretteront amère- » ment que je n'aie pas réussi dans toutes mes » entreprises. »

L'Empereur a eu des momens sublimes. Je ne le suivrai point dans ses développemens. Il a promis de les dicter, et a dit en avoir déjà arrêté le cadre et les bases, en 14 paragraphes.

Mercredi 28.

Catinat; Turenne; Condé. — De la plus belle bataille de l'Empereur. — Des meilleures troupes, etc.

L'Empereur n'est sorti que sur les 4 heures. Il venait de passer 3 heures dans son bain. Le temps était fort aigre; il s'est contenté de quelques tours dans le jardin. Il venait de faire écrire au Gouverneur qu'il ne recevrait désormais personne, à moins qu'on n'admît à Longwood sur les passes du Grand-Maréchal, comme au temps de l'Amiral Cockburn.

Avant de se mettre aux échecs, l'Empereur a trouvé sous sa main un volume de Fénélon. C'était la direction de conscience d'un Roi. Il nous en a lu bon nombre d'articles, les sabrant tous d'abord avec beaucoup d'esprit et de gaîté. Enfin, il a jeté le livre, disant que le nom d'un auteur n'avait jamais influé sur son opinion; qu'il avait toujours jugé les ouvrages sur ce qu'ils lui faisaient éprouver : louant volontiers, censurant de même; et qu'ici, en dépit du nom de Fénélon, il n'hésitait pas à prononcer que c'étaient autant de rapsodies; et vraiment il eût été difficile de le contredire.

Après dîner, l'Empereur parlait de l'ancienne marine; de M. de Grasse, de sa défaite du 12

avril. Il a voulu avoir quelques détails; il a demandé le Dictionnaire des siéges et batailles. L'Empereur l'a parcouru ; il lui a fourni une foule d'observations. *Catinat*, pour son malheur, s'est trouvé sous sa main ; il l'a rabaissé infiniment à nos yeux. Il l'avait trouvé, disait-il, fort au-dessous de sa réputation, à l'inspection des lieux où il avait opéré en Italie, et à la lecture de sa correspondance avec Louvois. Sorti du tiers-état, observait-il, et du corps des avocats, avec des vertus douces, des mœurs, de la probité, affectant la pratique de l'égalité, établi à St.-Gratien, aux portes de Paris, il était devenu l'affection des gens de lettres de la capitale, des philosophes du jour, qui l'avaient beaucoup trop exalté. Il n'était nullement comparable à Vendôme, disait-il.

L'Empereur disait qu'il avait cherché à étudier de même *Turenne* et *Condé*, soupçonnant aussi de l'exagération ; mais que là il avait fallu se rendre au mérite. Il avait même observé que dans Turenne, l'audace avait crû chez lui avec l'expérience. Il en montrait plus en vieillissant qu'à son début. C'était peut-être le contraire chez Condé, qui en avait tant déployé en entrant dans la carrière.

Et au sujet de Turenne, de Condé et d'autres grands hommes, j'observerai qu'il est assez bi-

zarre que le hasard ne m'ait jamais laissé entendre le nom du grand Frédéric dans la bouche de Napoléon. Toutefois la grosse montre ou espèce de réveil-matin de ce prince, emportée à Ste-Hélène, et placée à la cheminée de l'Empereur; l'empressement avec lequel Napoléon, à Potzdam, s'élança sur l'épée du grand Frédéric, en s'écriant : Que d'autres saisissent d'autres dépouilles, voici, pour moi, qui est supérieur à tous les millions! enfin, la contemplation longue et silencieuse de Napoléon au tombeau de Frédéric, prouvent assez à quel haut rang ce Prince était dans l'esprit de l'Empereur, et combien il avait dû remuer son ame.

Dans le Dictionnaire des siéges et batailles que feuilletait l'Empereur, il trouvait son nom à chaque page, mais entouré d'anecdotes tout à fait fausses et défigurées, ce qui le portait à se récrier sur toute la fourmillière des petits écrivains et les indignes abus de la plume. La littérature, disait-il, devenait une nourriture du peuple, lorsqu'elle eût dû demeurer celle des gens délicats.

« On me fait, par exemple, à Arcole, durant » la nuit, prendre le poste d'une sentinelle en- » dormie. Cette idée est sans doute d'un bour- » geois, d'un avocat, peut-être; mais sûrement » pas d'un militaire. L'auteur me veut du bien,

» nul doute, et n'imagine rien de plus beau
» dans le monde que ce qu'il me fait faire. Il a
» certainement écrit cela pour me faire honneur;
» mais il ignorait que je n'étais guère capable
» d'un tel acte, j'étais trop fatigué pour cela;
» il est à croire que j'étais endormi avant le sol-
» dat dont il parle. »

On a alors compté 50 à 60 grandes batailles données par l'Empereur. Quelqu'un ayant demandé quelle était la plus belle, il disait qu'il était difficile de répondre; qu'il était nécessaire de s'expliquer d'abord sur ce qu'on entendait par la plus belle des batailles. « Les miennes,
» continuait-il, ne pouvaient être jugées isolé-
» ment. Elles n'avaient point unité de lieu,
» d'action, d'intention. Elles n'étaient jamais
» qu'une partie de très-vastes combinaisons.
» Elles ne devaient donc être jugées que par
» leur résultat. Celle de *Marengo*, si long-temps
» indécise, avait donné toute l'Italie; celle
» d'*Ulm* avait vu disparaître toute une armée;
» celle d'*Iéna* avait livré toute la monarchie
» prussienne; celle de *Friedland* avait ouvert
» l'empire russe; celle d'*Eckmülh* avait décidé
» de tout une guerre, etc., etc.

» Celle de la *Moskowa*, disait-il, était une de
» celles où l'on avait déployé le plus de mérite,
» et obtenu le moins de résultats.

» Celle de *Waterloo*, où tout avait manqué, » quand tout avait réussi, eût sauvé la France » et réassis l'Europe, etc., etc. »

Mme de Montholon ayant demandé quelles étaient les meilleures troupes. « Celles qui ga- » gnent des batailles, Madame, a répondu l'Em- » pereur. Et puis, a-t-il ajouté, elles sont ca- » pricieuses et journalières comme vous, Mes- » dames. Les meilleures troupes ont été *les* » *Carthaginois*, *sous Annibal; les Romains*, *sous* » *les Scipions; les Macédoniens*, *sous Alexan-* » *dre; les Prussiens*, *sous Frédéric.* » Toutefois il croyait bien, disait-il, pouvoir dire que les Français étaient ceux qu'il était le plus facile de rendre et de maintenir les meilleurs.

« Avec ma garde complète de 40 à 50 mille » hommes, je me serais fait fort de traverser » toute l'Europe. On pourra peut-être repro- » duire quelque chose qui vaille mon armée » d'Italie et celle d'Austerlitz; mais, à coup sûr, » jamais rien qui les surpasse. »

L'Empereur, qui s'était arrêté long-temps sur ce sujet qui lui était cher, revenant tout-à-coup, a demandé quelle heure il était. — 11 heures, a-t-on dit. — « Hé bien! a-t-il dit, en se levant, » nous avons le mérite d'avoir gagné notre soi- » rée sans le secours de la tragédie ni de la co- » médie. »

Jeudi 29.

Mathilde de Mme Cottin, etc. — Pas un Français que Napoléon n'eût remué. — Desaix et Napoléon à Marengo. — Sidney-Smith. — Cause involontaire du retour du général Bonaparte en France; historique de ce voyage. — Exemples bien bizarres de la Fortune.

Sur les 2 heures, l'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre, et m'a donné quelques ordres particuliers. . . . . .

. . . . . .

A 4 heures j'ai été le retrouver sous la tente; il était entouré de tous, assis et se balançant sur une chaise, riant, causant, se battant les flancs pour être gai, et répétant néanmoins souvent, qu'il se sentait mou, lâche, ennuyé. Il s'est levé et a fait un tour en calèche.

Après dîner, l'on parlait de roman; on citait Mme Cottin et sa Mathilde, dont le théâtre est en Syrie. L'Empereur demandait s'il avait vu Mme Cottin, si elle l'aimait, si son ouvrage lui était favorable; et comme on hésitait... « D'ailleurs, a-t-il dit, tout le monde m'a aimé et » m'a haï; chacun m'a pris, laissé et repris. Je » crois qu'on peut affirmer qu'il n'est point un » Français que je n'aie remué. Tous m'ont aimé, » depuis *Collot-d'Herbois*, s'il avait vécu, jusqu'au Prince de Condé; seulement cela n'a

» pas été en même temps, mais par intervalle et
» à des époques différentes. J'étais le soleil qui
» parcourt l'écliptique en traversant l'équateur.
» A mesure que j'arrivais dans le climat de cha-
» cun, toutes les espérances s'ouvraient, on me
» bénissait, on m'adorait; mais dès que j'en sor-
» tais, quand on ne me comprenait plus, ve-
» naient alors les sentimens contraires, etc. »

Plus tard, la conversation s'est arrêtée sur l'Egypte. L'Empereur a répété les caractères de Kléber et de Desaix. Celui-ci arriva près du premier Consul, au moment de Marengo. Napoléon lui demandait comment il avait pu signer la capitulation de l'Égypte; car l'armée, lui observait-il, était suffisante pour la garder. Nous ne devions plus la perdre. — « Cela est vrai, répon-
» dait Desaix, et l'armée était certainement as-
» sez nombreuse pour cela; mais le général en
» chef ne voulait plus y demeurer. Or, le géné-
» ral en chef, à cette distance, n'est pas un seul
» homme dans l'armée, il en est la moitié, les
» trois quarts, les cinq sixièmes. Il ne me res-
» tait donc qu'à le déposséder; mais il était
» douteux que j'eusse réussi, et puis c'eût été
» un crime; car, en pareil cas, le lot d'un sol-
» dat est d'obéir, je l'ai fait. »

Desaix à Marengo, aussitôt après son arrivée, reçut le commandement de la réserve. Sur la fin

de la bataille, et au milieu du plus grand désordre apparent, Napoléon, arrivant près de lui : « Eh bien! lui dit Desaix, nos affaires vont bien » mal, la bataille est perdue; je ne puis plus » qu'assurer la retraite, n'est-ce pas? — Bien au » contraire, lui dit le premier Consul; pour moi » la bataille n'a jamais été douteuse : tout ce que » vous voyez en désordre, à droite et à gauche, » marche pour se former sur votre queue, la » bataille est gagnée. Poussez votre colonne en » avant; vous n'avez qu'à recueillir le fruit de » la victoire. »

Plus tard, l'Fmpereur a beaucoup parlé de sir Sidney-Smith. Il venait, disait-il, de lire dans le Moniteur les pièces de la convention d'El-Arisk, et observait que Sidney-Smith y avait mis beaucoup d'esprit, et s'y était montré honnête homme. Il avait embêté Kléber, disait-il, par tous les contes qu'il était venu à bout de lui faire croire. Mais quand le refus de ratification de la part de son gouvernement arriva, Sidney-Smith s'en montra fort mécontent, et employa beaucoup de loyauté vis-à-vis de l'armée française. « Après tout, disait l'Empereur, Sidney-Smith » n'est point un méchant homme, j'en prends » aujourd'hui une meilleure opinion; surtout » d'après ce que je vois chaque jour de ses con- » frères. »

Ce fut sir Sidney qui, en communiquant les journaux d'Europe, amena le départ de Napoléon, et par conséquent le dénouement de brumaire. Les Français revenant de St.-Jean d'Acre, ignoraient tout à fait ce qui se passait en Europe depuis plusieurs mois. Napoléon, avide d'apprendre quelques nouvelles, envoya un parlementaire à bord de l'Amiral turc, sous prétexte de traiter des prisonniers qu'il venait de faire à Aboukir, se doutant bien que ce parlementaire serait arrêté par sir Sidney-Smith, qui mettait le plus grand soin à empêcher toute relation directe entre les Français et les Turcs. En effet, le parlementaire français reçut de sir Sidney-Smith l'intimation de monter à son bord, et tout en le comblant de bons traitemens, sir Sidney-Smith, acquérant la certitude que les désastres d'Italie étaient inconnus à Napoléon, se fit un malin plaisir de lui envoyer une suite de journaux.

Napoléon passa la nuit dans sa tente à dévorer ces papiers, et résolut à l'instant même de passer en Europe, pour remédier, s'il en était temps, aux maux de la patrie et la sauver.

L'amiral Ganthaume, qui avait ramené Napoléon d'Égypte, sur la frégate *le Muiron*, m'a souvent raconté son voyage. Il était toujours de-

meuré au quartier-général, depuis la destruction de la flotte à Aboukir.

Peu de temps après le retour de Syrie, et immédiatement après une communication avec l'escadre anglaise, le général en chef fit venir Ganthaume, et lui donna l'ordre d'aller en toute hâte à Alexandrie; d'y armer, avec mystère, et avec toute la célérité possible, une des frégates vénitiennes qui s'y trouvaient, et de le prévenir aussitôt qu'elle serait prête.

Ce moment arrivé, le général en chef, qui faisait une tournée d'inspection, se rendit sur une plage non fréquentée, avec un escadron de ses guides; des canots s'y trouvèrent pour les recevoir, et les conduisirent à la frégate, qu'ils gagnèrent, en évitant de passer par Alexandrie.

On appareilla le soir même, afin d'avoir disparu au jour devant les croiseurs anglais, et leur flotte mouillée à Aboukir. Malheureusement le calme survint qu'on était encore en vue des côtes, et que du haut des mâts, on pouvait distinguer ceux des vaisseaux anglais mouillés à Aboukir.

Dans cette situation, l'inquiétude fut grande, on proposa même de rentrer à Alexandrie; mais Napoléon s'y opposa. Les dés étaient jetés, et bientôt on fut assez heureux pour se trouver tout à fait au large.

La traversée fut fort longue et très-défavorable; on s'effraya souvent des Anglais, cependant personne ne connaissait les intentions du général, chacun faisait sa conjecture, on était fort agité; Napoléon seul paraissait calme et tranquille, renfermé la plus grande partie du jour dans sa chambre, où il lisait, dit Ganthaume, *tantôt la Bible, tantôt l'Alcoran.* S'il paraissait sur le pont, c'était de l'air le plus gai, le plus libre, et causant des choses les plus indifférentes.

Le général Menou était le dernier auquel Napoléon eût parlé sur le rivage, et l'on a su plus tard qu'il lui avait dit : « Mon cher, tenez-vous » bien vous autres ici, si j'ai le bonheur de mettre » le pied en France, le règne du bavardage est » fini. »

Le sentiment de Napoléon sur nos désastres, après la lecture des papiers fournis par sir Sidney-Smith, était tel, qu'il ne doutait pas que l'ennemi n'eût franchi les Alpes, et n'occupât déjà plusieurs de nos départemens méridionaux. Aussi, quand on approcha d'Europe, fit-il gouverner sur Collioure et le Port-Vendre, dans le fond du golfe de Lyon. Un coup de vent l'en repoussa, et le fit rabattre sur la Corse. Alors on entra à Ajaccio, où l'on se procura les nouvelles.

Ganthaume me disait avoir vu là la maison de famille, le salon patrimonial.

La célébrité du compatriote, ajoutait-il, avait mis aussitôt toute l'île en mouvement; il pleuvait une nuée de cousins, la rue en était pleine, encombrée.

En remettant à la voile, on gouverna cette fois vers Marseille et Toulon; mais au moment d'aborder, on se crut encore perdu. Au coucher du soleil, sur le flanc gauche du vaisseau et précisément dans ses rayons, on compta jusqu'à 30 voiles qui arrivaient vent arrière. Ganthaume, dans sa frayeur, proposa au général d'armer le grand canot de la frégate de ses meilleurs matelots, et d'essayer à la faveur de la nuit, de gagner la terre de sa personne. Napoléon s'y refusa observant qu'il serait toujours à temps de prendre ce parti, et commanda de continuer la route comme si de rien n'était. Cependant la nuit s'était faite, et plus tard l'on entendit les coups de canon, signaux de l'ennemi; mais au loin et précisément de l'arrière, preuve évidente qu'on n'en avait pas été aperçu. Au jour, on mouilla dans Fréjus. On sait le reste.

L'Empereur a fini la soirée en citant trois bien bizarres exemples de fortune arrivés vers ces mêmes parages, et vers ces mêmes temps.

Un caporal, déserteur d'un des régimens de

l'armée d'Égypte, se mit dans les Mamelouks et y est devenu Bey. Il a écrit depuis à son ancien général.

Une grosse vivandière de l'armée est devenue favorite du pacha de Jérusalem : elle ne savait point écrire, mais elle a fait faire des complimens, et assurer qu'elle n'oublierait jamais sa nation, et protégerait toujours les Français et les chrétiens. « C'était, disait l'Empereur, la » Zaïre du jour. »

Enfin, une jeune paysanne du cap Corse, saisie dans un bateau pêcheur par des barbaresques, a été gouverner le souverain de Maroc. L'Empereur, après quelques communications des relations extérieures, avait fait, disait-il, venir de Corse à Paris le frère de cette paysanne, l'avait tant soit peu décrassé, nippé convenablement, et l'avait envoyé à sa sœur ; mais il n'en avait jamais entendu parler depuis.

L'Empereur s'est retiré tard : il avait causé plus de trois heures.

Vendredi 30.

Sur les quatre heures j'ai été joindre l'Empereur. Il venait de travailler sous la tente. Le Gouverneur avait répondu aux différentes lettres dictées par l'Empereur à M. de Montholon.

A la première, contenant la protestation contre le traité du 2 août, et une foule de griefs, il n'a trouvé d'autres réponses, que de demander quelle lettre il nous avait retenue. Nous ne pouvions le lui dire précisément, puisque nous ne les avions jamais vues. C'était nous qui le lui demandions; lui seul le savait.

Quant à la seconde lettre, qui portait que l'Empereur ne recevrait plus jamais personne, que par les passes du Grand-Maréchal, comme au temps de l'Amiral Cockburn, le Gouverneur a répondu qu'il était fâché que le *général Bonaparte* se trouvât importuné de visites indiscrètes à Longwood, et qu'il allait s'empresser d'y remédier. Ironie révoltante et sans nom, dans la position où se trouve l'Empereur, et le sens dans lequel lui avait écrit M. de Montholon!

Après le dîner, l'Empereur a gagné le salon, et nous a fait asseoir autour de la même table, en séance académique, disait-il. Il s'est mis à dicter quelques objets, qu'il a rejetés après leur lecture, et la conversation alors a repris, et s'est fort prolongée, partie sérieuse, partie égayée. Il était près d'une heure quand l'Empereur s'est retiré. Depuis quelque temps nous veillons plus que de coutume : c'est bon signe, l'Empereur est mieux portant, plus gai, plus causant.

Digitized by Google

Samedi 31.

Doutes historiques; le Duc d'Orléans régent; Mme de Maintenon; son mariage avec Louis XIV.

L'Empereur s'est levé de très-bonne heure. Il a fait le tour du parc tout seul. A son retour, ne voulant, disait-il, faire réveiller personne, il avait saisi mon fils, qu'il avait trouvé debout, et lui a dicté deux heures sous la tente. Nous avons tous déjeûné avec lui.

Nous avons fait le tour en calèche. L'Empereur parlait de doutes historiques : après plusieurs citations assez curieuses, il a conclu par une concernant le Régent. « Si Louis XV était mort » enfant, disait-il, et rien n'était si possible, qui » eût douté que le duc d'Orléans n'eût été l'em- » poisonneur de toute la maison royale? Qui eût » osé le défendre? Il a fallu qu'un enfant survé- » cût, pour qu'on pût sur ce point rendre justice » à ce prince. » L'Empereur alors revenait sur le caractère du Duc d'Orléans, et surtout sur ses torts dans l'affaire des princes légitimés. « Il s'y » était dégradé, répétait-il; et ce n'est pas que » la cause de ceux-ci ne fût mauvaise : Louis XIV » usurpait un droit, en les appelant à la suc- » cession. La nation, à l'extinction de la maison » royale, rentre indubitablement dans ses droits :

» c'est à elle à choisir. L'acte de Louis XIV n'était
» sans doute qu'une erreur de sa grande éléva-
» tion : il pensait que tout ce qui sortait de lui de-
» vait être grand, et il semblait se douter pour-
» tant que tout le monde ne penserait pas comme
» lui ; car il avait pris ses précautions pour affer-
» mir son ouvrage, en donnant ses filles natu-
» relles aux princes de son sang, et faisant épou-
» ser à ses bâtards des princesses de sa maison.
» Quant à la régence, il est bien sûr qu'elle reve-
» nait de droit au duc d'Orléans. Le testament
» de Louis XIV n'était qu'une niaiserie : il violait
» nos lois fondamentales ; nous étions une mo-
» narchie, et il nous donnait une république
» pour régence, etc., etc., etc. »

De là, passant à Mme de Maintenon, l'Empereur lui trouvait une des carrières les plus extraordinaires, c'était la *Bianca Capello* du temps, disait-il ; moins romancière, mais aussi pas si amusante*. Et poursuivant ses doutes histori-

* Noble Vénitienne d'une grande beauté, dont la carrière et les aventures font une histoire toute romanesque et fort dramatique. Échappée de chez son père, errante à la suite d'un jeune marchand florentin, plongée dans la plus profonde misère, elle devient Grande-Duchesse de Toscane ; et, dans cette situation, s'empoisonne froidement à table, d'embarras et de dépit

ques, il ne revenait pas du mystère de son mariage. Il était parfois tenté de le regarder comme un problême, malgré tout ce qu'en avaient dit les mémoires du temps.

« Le fait est, observait-il, qu'il n'existe et » n'a jamais existé aucune preuve officielle et » authentique. Or, quel pouvait être le motif » de Louis XIV, de tenir cette mesure si stric- » tement secrète, pour son temps et pour l'ave- » nir ; ou comment la famille des Noailles, pa- » rente de Mme de Maintenon, n'a-t-elle jamais » rien laissé percer à cet égard; surtout en- » core Mme de Maintenon ayant survécu à Louis » XIV, etc., etc., etc. »

L'Empereur se sentant fatigué, s'est retiré aujourd'hui de bonne heure : il paraissait souffrant, triste, abattu.

Dimanche 1er septembre 1816.

Les ministres, etc. — M. Daru ; anecdote. — Parures fanées de Sainte-Hélène.

Sur les trois heures l'Empereur est sorti : il disait avoir été mou, dégoûté toute la journée,

---

de voir son mari, le Grand-Duc, se servir d'un plat empoisonné qu'elle avait préparé contre son beau-frère, le cardinal de Médicis, lequel avait persisté de s'en abstenir par défiance.

pesant. Nous avions tous été de même : c'était le temps. Nous avons gagné la grande allée du bois, tandis qu'on attelait la calèche. Rendus à l'extrémité, la pluie est survenue : elle a été assez forte pour que l'Empereur fût obligé de chercher un abri au pied d'un arbe à gomme, ce qui n'était pas d'un grand secours, vu le peu de feuillage de cet arbuste. La calèche est accourue nous prendre. Nous revenions au galop, quand nous avons aperçu le Gouverneur qui arrivait de son côté. L'Empereur a aussitôt ordonné de tourner, disant que des deux maux il fallait savoir choisir le moindre; et nous avons fait deux tours au grandissime galop, en dépit de l'orage et de la pluie; mais nous avions échappé à sir Hudson-Lowe, c'était encore un gain.

Avant le dîner, l'Empereur dans sa chambre passait en revue les personnes qui l'avaient servi dans sa maison, au Conseil d'État, dans les ministères. Il a dit de M. Daru, que c'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur. A la retraite de Moscow, la fermeté de M. Daru s'était fait particulièrement remarquer; et depuis, l'Empereur répétait souvent qu'au travail du bœuf il joignait le courage du lion.

Le travail semblait l'élément de M. Daru : il

avait toujours rempli tous ses instans ; si bien que quand il se trouva ministre secrétaire d'État, quelqu'un le plaignant de l'immensité de travail qui devait l'absorber désormais. « Bien » au contraire, répondit-il plaisamment, c'est de- » puis mes nouvelles fonctions, qu'il me semble » n'avoir plus rien à faire. » Il s'y trouva pourtant pris une fois. L'Empereur l'ayant demandé après minuit pour travailler, M. Daru se trouva tellement accablé de fatigue, qu'il savait à peine ce qu'il écrivait, et que la nature l'emportant, il s'endormit sur son papier. Après un sommeil profond, venant à rouvrir les yeux, quel fut son saisissement d'apercevoir l'Empereur travaillant tranquillement à ses côtés. L'état des bougies l'avertissait assez que son absence devait avoir été longue. Attéré, confondu, ses yeux incertains vinrent à rencontrer ceux de l'Empereur, qui lui dit : « Et bien, oui, Mon- » sieur, vous me voyez faisant votre travail, » puisque vous n'avez pas voulu le faire. J'ai » pensé que vous aviez bien soupé, passé une » bonne soirée ; mais encore faut-il que le tra- » vail n'en souffre point. — Ah! Sire, lui dit » alors M. Daru, moi avoir passé une bonne » soirée! Voilà plusieurs nuits blanches que je » passe au travail, et Votre Majesté vient d'en » voir la triste conséquence, qui m'afflige cruel-

» lement. — Eh! que ne me disiez-vous cela, » lui dit l'Empereur, je n'ai point envie de vous » tuer; allez vous coucher : bonne nuit, Mon- » sieur Daru. » Voilà certes un trait caractéristique et bien propre à détromper des fausses idées dans lesquelles nous étions généralement dans ce temps-là sur le naturel intraitable de Napoléon. Mais je ne sais par quelle fatalité, je le répète sans cesse, les traits de cette nature demeuraient perdus au milieu de nous, tandis qu'on faisait circuler avec tant d'activité les fables et les absurdités qui pouvaient lui être défavorables. Serait-ce que les courtisans réservaient pour le château seul leur courtisannerie, et cherchaient un contre-poids au dehors dans une apparence d'opposition et d'indépendance? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en était ainsi, et que celui qui se serait complu à répéter ces traits dans les salons, se serait entendu dire probablement qu'il les avait inventés, ou y aurait passé pour un benêt d'avoir pu les croire.

Le Grand-Maréchal et sa femme sont venus dîner comme de coutume : c'était leur jour; ils venaient tous les dimanches.

Durant le dîner, l'Empereur plaisantait sur la parure fanée de ces dames. Ce serait bientôt, disait-il, celle de ces vieilles avares qui se pourvoient chez les revendeuses. Ce n'était plus la

fraîcheur ni l'élégance des Leroi, des Despeaux, des Herbault. Ces dames demandaient de l'indulgence pour Ste-Hélène. Les maris rappelaient à l'Empereur combien il était difficile pour elles aux Tuileries. C'était le fléau, disait-on, la ruine des ménages. L'Empereur riait, il n'en convenait point. « Cela avait été imaginé par ces dames, » disait-il, comme prétexte ou justification au- » près de leurs maris. » De-là on s'est étendu sur notre luxe ici. L'Empereur a dit qu'il avait commandé à Marchand de lui faire porter l'habit de chasse qu'il avait en ce moment, jusqu'à extinction ; et certes il est déjà bien avancé.

Avant et après le dîner, l'Empereur a fait quelques parties d'échecs : il était ennuyé, décousu, nerveux ; il s'est retiré de bonne heure.

Lundi 2.

Campagne de Saxe, ou de 1813.—Violente sortie de Napoléon.—Réflexions; analyse. — Bataille de Lutzen, Wurtchen. — Négociations. — Batailles de Dresde, de Leipsick, de Hanau, etc., etc.

Il y a eu aujourd'hui courses de chevaux au camp; un de nous y a assisté.

L'Empereur est sorti assez tard, et a marché vers la calèche. Le vent était très-fort; il a renoncé à sa course, et s'est réfugié sous la tente;

mais ne s'y est pas bien trouvé encore. Il a été dans sa bibliothèque, y a pris les lettres de madame de Châteauroux, et a parcouru l'expédition de Bohême, analysé le maréchal de Belle-Isle, etc., etc. Il a essayé ensuite de nouveau quelques tours dans le jardin ; mais il est rentré presqu'aussitôt, et m'a fait le suivre.

Prenant alors un ouvrage qui traitait de nos dernières campagnes, il l'a parcouru quelque temps, puis l'a jeté, disant : « C'est une véritable » rapsodie, un tissu de contresens et d'absur- » dités. » S'arrêtant alors sur ce sujet de conversation, il a causé beaucoup et long-temps de la trop fameuse campagne de Saxe. Ses observations ont été principalement morales, peu ou point militaires. Voici ce que j'en ai recueilli de plus saillant. « Cette mémorable campagne, di- » sait-il, sera le triomphe du courage inné dans » la jeunesse française ; celui de l'intrigue et de » l'astuce dans la diplomatie anglaise ; celui de » l'esprit chez les Russes ; celui de l'impudeur » dans le cabinet autrichien : elle marquera l'é- » poque de la désorganisation des sociétés po- » litiques, celle de la grande séparation des » peuples avec leurs souverains ; enfin la flétris- » sure des premières vertus militaires : la fidé- » lité, la loyauté, l'honneur. On aura beau écri- » re, commenter, mentir, supposer, il faudra

» toujours en arriver à ce hideux et triste résul-
» tat; et le temps en déroulera la vérité et les
» conséquences!

» Mais ce qu'il y a de bien remarquable ici,
» c'est que les infamies au fond demeurent étran-
» gères aux rois, aux soldats et aux peuples.
» Elles ne sont l'ouvrage que de quelques *intri-*
» *gans à épée*, de quelques casse-cou politiques,
» qui sous le spécieux prétexte de secouer le
» joug de l'étranger, et de reprendre l'indépen-
» dance nationale, n'ont au fait que vendu et
» livré sciemment leurs maîtres particuliers à
» des cabinets rivaux et convoiteurs. Les vrais
» résultats ne se sont pas fait long-temps atten-
» dre : le roi de Saxe y a perdu la moitié de ses
» états; le roi de Bavière s'est vu forcé à des res-
» titutions bien précieuses. Qu'importait aux
» traîtres? Ils tenaient leurs récompenses, leurs
» richesses. Et ce sont les cœurs les plus droits,
» les ames les plus innocentes qui présentent le
» spectacle solennel des plus grands châtimens.
» C'est un roi de Saxe, le plus honnête homme
» qui ait jamais tenu un sceptre, qu'on dépouille
» de la moitié de ses provinces; c'est un roi de
» Danemarck, si fidèle à tous ses engagemens,
» dont on saisit une couronne! Voilà pourtant
» ce qu'ils ont prétendu, le retour à la morale,

» son triomphe!..... Et voilà la justice distribu-
» tive d'ici-bas!.....

» Du reste, j'aime à le répéter pour l'honneur
» de l'humanité, et même des trônes, au milieu
» de tant d'infamies, jamais ne se trouvèrent plus
» de vertus. Je n'eus pas un instant à me plain-
» dre de la personne individuelle des princes
» mes alliés; le bon roi de Saxe me demeura fi-
» dèle jusqu'à extinction; le roi de Bavière me
» fit loyalement prévenir qu'il n'était plus le
» maître; la générosité du roi de Wurtemberg,
» se fit particulièrement remarquer; le prince
» de Bade ne céda qu'à la force, et au dernier
» instant. Tous, je leur dois cette justice, m'a-
» vertirent à temps, afin que je puisse me ga-
» rantir de l'orage. Mais, d'un autre côté, que
» d'abominations dans les subalternes!..... Les
» fastes militaires se dessouilleront-ils jamais
» de l'acte des Saxons, se retournant dans nos
» rangs pour nous égorger. Il est demeuré pro-
» verbe chez les soldats: *Saxonner,* parmi eux
» veut dire à présent une troupe qui en assassine
» une autre. Et, pour comble de douleur, c'est
» un Français, un homme à qui le sang français
» a procuré une couronne, un nourrisson de la
» France, qui nous porte le coup de grâce.
» Grand Dieu!!!

» Et ce qu'il y avait de pire dans ma situation,

» ce qui comblait mon supplice, c'est que je voyais
» clairement arriver l'heure décisive. L'étoile
» pâlissait, je sentais les rênes m'échapper, et je
» n'y pouvais rien. Un coup de tonnerre pou-
» vait seul nous sauver, car traiter, conclure,
» c'était se livrer en sot à l'ennemi. Je le voyais
» distinctement; et la suite, je pense, a suffi-
» samment prouvé que je ne me trompais point.
» Il ne restait donc qu'à combattre; et chaque
» jour, par une fatalité ou une autre, nos chances
» diminuaient. Les trahisons commençaient à
» se glisser parmi nous; la fatigue, le décou-
» ragement, gagnaient le grand nombre; mes
» lieutenans devenaient mous, gauches, mala-
» droits et conséquemment malheureux; ce n'é-
» tait plus là les hommes du début de notre ré-
» volution, ni ceux de mes beaux momens. Plu-
» sieurs ont osé répondre à cela, m'assure-t-on,
» que c'est qu'au commencement on se battait
» pour la république, pour la patrie; tandis
» qu'à la fin on ne se battait plus que pour un
» seul homme, ses seuls intérêts, son insatiable
» ambition, etc., etc.

» Indigne subterfuge... Et qu'on demande à
» cette immensité de jeunes et braves soldats,
» à cette foule d'officiers intermédiaires, s'il leur
» vint jamais l'idée d'un semblable calcul, si
» jamais ils virent autre chose devant eux que

» l'ennemi; en arrière, que l'honneur, la gloire,
» le triomphe de la France? Aussi ceux-là ne
» s'étaient-ils jamais mieux battus!... Pourquoi
» dissimuler, pourquoi ne pas le dire franche-
» ment. Le vrai est qu'en général les hauts géné-
» raux n'en voulaient plus; c'est que je les avais
» gorgés de trop de considération, de trop d'hon-
» neurs, de trop de richesses. Ils avaient bu à
» la coupe des jouissances, et désormais ils ne
» demandaient que du repos: ils l'eussent acheté
» à tout prix. Le feu sacré s'éteignait: ils eussent
» voulu être des maréchaux de Louis XV. » Si les paroles ci-dessus avaient besoin de commmentaire; si le sens demeurait, ainsi que tant d'autres parties de mon journal, en quelque chose incomplet, que l'on ne m'en demande pas davantage: j'ai recueilli ce qui se prononçait, je ne sais pas au-delà. J'ai déjà averti maintes fois que quand l'Empereur causait, je ne me permettais ni de questionner, ni de disserter sur l'objet de ses récits. Toutefois, je puis ajouter, touchant cette célèbre campagne de 1813, que, par divers fragmens de conversations éparses de Napoléon, que je n'ai point tracés en leur place, j'ai pu me convaincre en effet qu'il était loin de s'abuser sur la crise qui menaçait la France, qu'il jugeait fort bien toute l'immensité du péril dont il se trouvait entouré, quand il ouvrit la campagne.

Dès son retour de Moscow, il avait vu le danger, et s'était appliqué à le conjurer. Dès cet instant même, il fut constamment décidé aux plus grands sacrifices; mais le moment de les proclamer lui semblait délicat, et c'est ce dernier point qui l'occupait surtout. Si la puissance matérielle était grande, disait-il, sa puissance d'opinion l'était bien davantage encore ; elle allait jusqu'à la magie : il s'agissait de ne pas la perdre, une fausse démarche, une parole gauche prononcée mal à propos, pouvait détruire à jamais tout le prestige. Une grande circonspection, une confiance extrême apparente dans ses forces lui étaient donc commandées. Il lui fallait surtout voir venir.

Sa grande faute, son erreur fondamentale, a été de croire toujours à ses adversaires autant de jugement et de connaissance de leurs vrais intérêts qu'à lui-même. Il soupçonnait bien l'Autriche dès le principe, disait-il, de chercher à profiter du mauvais pas où il se trouvait, pour lui arracher de grands avantages, et il y était au fond tout à fait décidé; mais il ne pouvait se persuader qu'il y eût assez d'aveuglement dans le monarque, assez de trahison dans ses meneurs pour vouloir l'abattre tout à fait, lui, Napoléon, et livrer par-là leur propre pays à la merci de la toute-puissance, non contrôlée désormais,

de la Russie. L'Empereur faisait le même raisonnement à l'égard de la confédération du Rhin, qui pouvait bien, convenait-il, avoir à se plaindre de lui, peut-être; mais qui devait cependant redouter bien davantage encore de retomber sous la sujétion de l'Autriche et de la Prusse. La Prusse elle-même, dans la pensée de Napoléon, ne se trouvait pas en dehors de ces raisonnemens : elle ne pouvait, selon lui, vouloir détruire tout à fait un contrepoids nécessaire à son indépendance, à son existence même. Ainsi Napoléon admettait bien de la haine dans ses ennemis, et de l'humeur, de la malveillance, peut-être, chez ses alliés; mais il ne pouvait supposer aux uns ni aux autres le désir de le détruire tout à fait, tant il se sentait nécessaire à tous; et il marchait en conséquence.

Voilà l'idée dominante de Napoléon dans toute cette grande circonstance. Elle est la clef constante de sa conduite jusqu'au dernier moment, à celui même de sa chute. Il ne faut pas la perdre de vue, elle explique bien des choses, peut-être tout; son attitude hostile, ses paroles fières, ses refus de conclure, sa détermination de combattre, etc.....

S'il avait des succès, disait-il, il ferait dès-lors des sacrifices avec honneur, et la paix avec gloire; les prestiges de sa supériorité demeu-

raient intacts. S'il éprouvait, au contraire, de trop grands revers, il serait toujours alors temps d'effectuer ses sacrifices; et l'intérêt vital de l'Autriche, celui des vrais Allemands étaient là pour le soutenir de leurs armes ou de leur diplomatie, tant il les supposait imbus, ainsi qu'il l'était lui-même, combien désormais il était indispensable à la structure, au repos, à la sûreté, à l'existence de l'Europe. Hélas! ce dont il pouvait douter fut ce qui lui réussit : la victoire lui demeura fidèle; ses premiers succès sont incroyables, admirables; mais ce qui lui semblait infaillible fut précisément ce qui lui manqua : ses alliés naturels le trahirent et le précipitèrent.

A l'appui de ce que je viens de dire, et pour la meilleure intelligence des paroles prononcées plus haut par l'Empereur, je vais rassembler ici un léger résumé des événemens et des actes de cette fatale campagne. Aussi bien dans le temps nous ne connûmes guère en France que ses résultats; les bulletins nous disaient fort peu de choses, et nous ne recevions aucune publication étrangère; et puis d'ailleurs il y a si longtemps, tant d'autres grandes circonstances sont survenues, que ces détails ne sauraient être aujourd'hui bien présens même à ceux qui les

avaient sus; les voici donc dans leur ordre chronologique.

Je puise ce résumé dans un ouvrage de M. de Montvéran, publié en 1820.

Cette production, tout récemment écrite, porte le caractère d'un très-grand soin dans la recherche des pièces officielles et des documens authentiques. L'auteur s'est aidé de tous ses devanciers. J'ai donc dû croire que c'était indubitablement ce qu'il y avait de mieux. L'écrivain est loin d'être favorable à Napoléon; toutefois on lui doit la justice de convenir qu'une grande impartialité à cet égard honore son caractère, en même temps qu'elle ajoute à tous les autres genres de mérite qui recommandent cet ouvrage.

Événemens. — « Le 2 mai Napoléon ouvre la campagne de Saxe, par la victoire de Lutzen, chose surprenante et d'un immortel honneur! Une armée toute nouvelle et sans cavalerie marche aux vieilles bandes russes et prussiennes; le génie du chef, la valeureuse jeunesse qu'il commande suppléent à tout. On n'avait point de cavalerie; mais les masses d'infanterie s'avancent en carrés flanqués d'une immense artillerie et les voilà autant de forteresses mouvantes. 81 mille fantassins français ou rhenans et 4 mille cavaliers seulement battent 107 mille Russes ou

Prussiens, dont plus de 20 mille de cavalerie. Alexandre et le Roi de Prusse y étaient en personne, et leur garde célèbre n'a pu tenir contre nos jeunes conscrits. Il en coûte aux ennemis 18 mille hommes; mais notre perte est de 12 mille, et notre manque de cavalerie nous prive des fruits habituels de nos victoires. Toutefois le résultat moral est immense. Le sentiment de nos soldats a repris son ascendant, et la puissance d'opinion revient toute à l'Empereur. Les alliés se retirent devant lui sans oser risquer une nouvelle bataille*.

» Le 9. — Napoléon rentre victorieux dans Dresde, y ramenant son souverain, ce Roi de Saxe, que le sentiment de ses vrais intérêts, que sa fidélité à ses engagemens en avaient fait

---

*La victoire de Lutzen fut pour l'Empereur le moment d'une perte sensible, celle du maréchal duc d'Istrie, le brave et loyal Bessières, qui lui était si sincèrement dévoué. Le digne Roi de Saxe lui a fait élever un monument au lieu même où il fut frappé; et, par un bien glorieux rapprochement, il a été fait semblable à celui de Gustave-Adolphe, et se trouve non loin de celui-ci, une simple pierre entourée de peupliers. Et cet exemple, du reste, n'est pas le seul d'étrangers rendant à la mémoire de nos braves un hommage négligé par les nationaux.

sortir à l'approche des alliés, dont il avait refusé constamment toutes les propositions.

» Le 21 et le 22. — Napoléon triomphe de nouveau à Wurtchen et à Bautzen. Les alliés avaient choisi leur terrain; les belles campagnes de Frédéric l'avaient rendu classique. Ils s'y étaient retranchés, et se croyaient inexpugnables; mais tout cède aux grandes vues, aux belles dispositions du général français, qui, en commençant le combat, se déclare déjà sûr de la victoire.

» Les alliés perdent encore 18 ou 20 mille hommes, et ne tiennent plus; ils se retirent en désordre. L'Empereur les poursuit. Il a déjà franchi la Lusace, traversé la Silésie; il est sur l'Oder. Alors, les alliés demandent un armistice pour traiter de la paix, et Napoléon, croyant tenir l'instant favorable, l'accorde.

» 4 juin. — Armistice de Pleissvitz si décisif dans la cause de nos malheurs, nœud fatal où se rattachent toutes les chances et les destinées de la campagne.

» L'Empereur devait-il accorder cet armistice, ou poursuivre ses avantages? Ce put être à l'instant même un véritable problême, que le temps seul et les conséquences si terribles pour nous, n'ont résolu que plus tard. L'Empereur victorieux, s'arrêta vis-à-vis d'ennemis abattus,

auxquels il pouvait concéder désormais sans embarras : ses sacrifices ne seraient plus que de la modération. L'Autriche, jusque-là incertaine, frappée de nos succès, nous revenait. Napoléon pouvait donc raisonnablement se flatter de voir conclure une paix qu'il désirait, et il ne voulait pas compromettre une occasion aussi heureuse, au hasard d'un échec qui eût tout perdu, et qui pouvait d'autant plus avoir lieu, que son armée était arrivée là en courant, et fort en désordre ; que ses derrières étaient à découvert et parcourus par l'ennemi ; et il se disait que l'armistice, dans tous les cas, lui donnait les moyens de resserrer et de bien organiser ses troupes ; de nettoyer et d'assurer ses communications avec la France ; qu'il recevrait d'immenses renforts, et se créerait une cavalerie, etc.

» Malheureusement, au rebours des combinaisons de l'Empereur, ce fatal armistice ne fut avantageux qu'à nos ennemis ; il se prolongea près de trois mois, et ne servit qu'à organiser leur triomphe et notre destruction. L'Autriche, encore notre alliée, et qui, par une déception que l'histoire caractérisera, mettait ce titre à profit pour nous combattre avec plus d'avantage, ayant besoin d'un délai, l'obtint. Les Russes, qui attendaient une armée, la reçurent ; les Prussiens se doublèrent, les subsides anglais

arrivèrent, et l'armée suédoise rejoignit. On remua les associations secrètes, on opéra le soulèvement de toute la population allemande, la défection des cabinets rhenans, la corruption des officiers alliés; la trahison aussi commença à se glisser dans les rangs supérieurs. Le chef de l'état-major d'un de nos corps d'armée, le général Jomini, passa à l'ennemi avec ce qu'il put savoir des plans de la campagne, etc.

» L'Empereur a bien reconnu, par l'événement, toutes les fautes de cet armistice, et qu'il eût mieux fait de pousser obstinément en avant; car s'il eût continué d'être heureux, les alliés effrayés de se trouver séparés du secours de l'Autriche, avec laquelle ils ne se seraient plus entendus, coupés du Prince de Suède, demeuré en arrière, voyant les places de l'Oder débloquées, et la guerre reportée en Pologne, aux portes de Dantzick, au milieu d'un peuple tout prêt à s'insurger en masse, les alliés se seraient infailliblement exécutés, et auraient conclu. Que si nous eussions éprouvé un échec, les conséquences n'en pouvaient pas être plus funestes que ce qui est arrivé. Les sages calculs de l'Empereur le perdirent; ce qui lui sembla inconsidération, témérité, l'eût probablement sauvé. »

Congrès de Prague, le 29 juillet. — « Ouverture, après deux mois de difficultés et d'inci-

dens, du congrès, sous la médiation de l'Autriche; si toutefois on peut donner le nom de congrès à une réunion où il ne se traita rien, et où l'un des deux partis était résolu d'avance qu'il en serait ainsi.

» Le médiateur et les adversaires étaient également nos ennemis, tous se présentaient d'accord contre nous, et avaient déjà arrêté la guerre. Mais pourquoi s'y présentaient-ils donc? C'est qu'il fallait à l'Autriche, par un reste de pudeur, un prétexte dans les débats, pour nous déclarer la guerre, et que la Prusse et la Russie, de leur côté, croyaient devoir à l'opinion de l'Europe cette démonstration illusoire de leur désir et de leurs efforts pour la paix. Tous ensemble ne faisaient là que sceller le système de leurs machiavéliques combinaisons.

» Le véritable congrès pour eux ne fut pas l'instant où on se réunit à Prague; mais bien les deux mois qui l'avaient précédé. Le temps nous a livré depuis les documens authentiques de leurs intrigues, et de leurs machinations, de leurs traités même durant cet intervalle. On y trouve en effet que l'armistice n'a été employé, par les amis apparens et les ennemis déclarés, qu'à cimenter artificieusement l'union qui devait renverser Napoléon, à créer ce triumvirat destiné à peser sur l'Europe qu'il prétendait délivrer.

» L'Autriche avait par intérêt retardé longtemps l'ouverture de ce congrès. Résolue de réparer ses pertes à tout prix, elle n'hésitait pas à sacrifier son honneur, pour mieux assurer son succès. C'est sous le manteau même de l'amitié, qu'elle masque sa perfidie. Se disant toujours notre alliée, empressée à nous complimenter à chaque nouveau triomphe, elle insiste, avec l'air du plus vif intérêt, pour être médiatrice, lors même qu'elle est déjà convenue avec nos ennemis de faire cause commune avec eux. On l'accepte; mais il lui fallait encore gagner du temps pour se trouver prête, et dès-lors, ce furent chaque jour des incidens nouveaux traités avec la dernière lenteur.

« Dans le principe elle ne s'était offerte d'abord que comme médiatrice; mais changeant de ton à mesure qu'elle poussait ses armemens, elle parla ensuite d'être arbitre, de prononcer entre les deux partis; laissant entrevoir qu'elle attendait de grands avantages des services qu'elle pourrait rendre, etc., etc. Enfin, au bout de deux mois d'armistice, quand elle se crut prête, et que tout se trouva d'accord entre les coalisés, ils ouvrirent le congrès, non pour y traiter de la paix et ramener l'amitié, mais pour mettre leurs véritables sentimens au grand jour, et insulter à visage découvert. Les Russes surtout s'y

firent remarquer par un manque d'urbanité qui ne leur était pas habituel. Ce n'étaient plus ces Russes sollicitant anxieusement un armistice après les déroutes de Lutzen, Wurtchen, Bautzen; c'étaient les Russes se regardant désormais, et déjà devenus en effet, par l'esprit de leur diplomatie, l'aveuglement de leurs co-associés, leur position géographique, enfin, par la force des choses, les dictateurs de l'Europe. Qui Alexandre y envoie-t-il pour traiter? Précisément quelqu'un qui, par ses circonstances personnelles, et d'après les lois françaises, ne pouvait y paraître, un homme né Français. Certes il était difficile d'offrir un outrage plus personnel, plus direct; et Napoléon le dévora.

» Dans de telles dispositions, le congrès ne pouvait aller loin; aussi le peu de jours qu'il dura ne fut, de la part de nos ennemis, qu'une suite de notes plus ou moins acrimonieuses; et, de la part de l'Autriche, qu'une partialité révoltante.

» Le 10 août, douze jours seulement après la réunion des négociateurs, les Russes et les Prussiens se retirèrent avec hauteur; et le 12, surlendemain, l'Autriche, cette alliée fidèle, cette amie si obséquieuse, si dévouée, qui avait sollicité si vivement d'être notre médiatrice, notre arbitre, quitte tout à coup ces titres pour nous

déclarer la guerre, sans autre intervalle de temps que celui de la signature de son manifeste, ténébreusement concerté depuis deux mois avec ses nouveaux alliés!!! Manifeste, du reste, qui consacre la dégradation et la honte, en ce qu'il avoue le sacrifice d'une archi-duchesse, par la nécessité de se plier en apparence à une alliance détestée. L'histoire prononcera sur de tels actes. Toutefois, il est à croire, pour l'honneur du trône et de la morale, que la plupart de ces transactions, et surtout la véritable marche des affaires demeurèrent inconnues à l'Empereur François, réputé en Europe le plus doux, le plus droit, le plus moral, le plus religieux des princes. Le fait est qu'il a été dit que beaucoup de ces actes se traitèrent à son insu, que d'autres lui furent présentés entièrement dénaturés. On doit en attribuer l'odieux à l'or britannique, à la finesse de la diplomatie russe, aux passions de l'aristocratie autrichienne, excitées par la faction anglaise, qui remuait et dominait en cet instant toute l'Europe.

» On se sépara avec une irritation réciproque extrême, alors l'Empereur s'exprima dans les pièces officielles et publiques avec la plus grande force et le ton de la plus haute supériorité. C'était pour les peuples; car il demeurait tellement maître de lui, que, bien que courant aux ar-

mes, il n'en fit pas moins demander de reprendre les négociations, ce qui eut lieu à Prague. Il ne fallait pas, pensait-il, se priver de communications constantes; l'Autriche devait être facile à détacher, si nous avions de grands succès; elle devait être facile à convaincre si nous avions de trop grands revers. Tel fut ce qu'on appela le congrès de Prague.

» A présent, on se demandera peut-être : Napoléon a-t-il donc été dupe dans ce congrès et ses accessoires? Non, ou du moins pas entièrement. S'il n'eut pas connaissance de tous les faits, il ne douta jamais des intentions, ni des véritables sentimens.

» Napoléon, dès l'instant de sa première victoire à Lutzen, avait proposé authentiquement un congrès général. C'était là, selon lui, la seule et unique manière de pouvoir traiter franchement du repos universel, et assurer l'indépendance de la France et la garantie du système moderne. Toute autre voie de négociation ne lui semblait qu'un leurre; et s'il sembla dévier de ce principe, en acceptant la médiation de l'Autriche et les conférences de Prague, c'est qu'à mesure que le temps s'écoulait, les affaires s'étaient compliquées. La défaite de Vittoria, l'évacuation de l'Espagne, et l'esprit de la France qui se détériorait, avaient empiré de beaucoup

sa situation. Il devinait bien quelle serait l'issue de ces négociations; mais il lui fallait gagner du temps à son tour, attendre les événemens. Il ne s'abusait nullement sur le rôle de l'Autriche; et sans connaître précisément jusqu'à quel point elle pouvait porter la déception, il avait fort bien su démêler sa conduite tortueuse, ses lenteurs, sa détermination. Il avait eu, à Dresde même, des conversations personnelles avec le premier négociateur de cette puissance, qui s'était suffisamment laissé pénétrer. L'Empereur lui ayant dit qu'il avait, après tout, 800 mille hommes à présenter à ses ennemis; le négociateur, disait-on, s'était empressé d'ajouter : « Votre Majesté pourrait dire 1200 mille; car » il ne tient qu'à elle de pouvoir y joindre tous » les nôtres. » Mais à quel prix voulait-on les faire acheter! Il ne s'agissait de rien moins que de la restitution de l'Illyrie; de la cession du duché de Varsovie, de la frontière de l'Inn, etc., etc. « Et sur quoi, je vous prie, » aurais-je pu compter davantage après tout » cela, disait l'Empereur? Accorder toutes ces » choses, n'était-ce pas se considérer pour rien, » et fournir à l'Autriche les moyens de nous de- » mander encore, ou de nous combattre ensuite » avec plus d'avantages? » Et il revenait toujours à penser que les vrais intérêts de l'Autriche

se trouvant étroitement liés à notre péril, nous la retrouverions plus sûrement par nos malheurs, que nous ne l'attacherions par nos concessions. Il fut donc sourd à toutes les demandes; mais il doutait si peu des engagemens déjà pris par l'Autriche avec nos ennemis, qu'il lui arriva, assure-t-on, de dire, moitié gaîté, moitié indignation, à son négociateur, qu'il traitait d'ailleurs avec une certaine familiarité : « Ah » çà, un tel, combien vous a-t-on payé pour » cela? Avouez-moi cela, à moi, etc., etc. »

Tout ce que dut néanmoins en coûter à Napoléon en cette occasion! à quelles épreuves ne fut pas mise sa patience! lui qu'on a tant accusé dans le temps de n'avoir pas voulu la paix! « Quelles n'étaient pas mes tribulations, disait-» il à ce sujet, de me trouver tout seul à juger » de l'imminence du danger, et à y pourvoir; » de me voir placé entre les coalisés, qui mena-» çaient notre existence, et l'esprit de l'inté-» rieur, qui, dans son aveuglement, semblait » faire cause commune avec eux; entre nos en-» nemis, qui s'apprêtaient à m'étouffer, et les » harassemens de tous les miens, de mes minis-» tres même, qui me poussaient à me jeter dans » leurs bras!.... et j'étais obligé de faire bonne » contenance dans une si gauche posture!... de » répondre fièrement aux uns, et de rembarrer

» avec dureté les autres, qui me créaient des
» difficultés sur les derrières, entretenaient la
» mauvaise pente de l'opinion, au lieu de l'éclai-
» rer, laissaient le cri public me demander la
» paix, lorsqu'ils eussent dû convaincre chacun
» que le seul moyen de l'obtenir était de me
» pousser ostensiblement à la guerre.

» Du reste, mon parti était pris, j'attendais les
» événemens, bien résolu de ne pas me prêter
» à des concessions ou à des traités qui n'auraient
» présenté qu'un replâtrage momentané et d'une
» conséquence inévitablement funeste. Tout
» parti mitoyen m'était mortel, il n'était de sa-
» lut que dans la victoire qui me continuerait la
» puissance, ou dans la catastrophe qui me ren-
» drait des alliés, etc., etc. »

Je prie de s'arrêter sur cette dernière pensée, que j'ai déjà indiquée plus haut : peut-être trouvera-t-on que je m'y appesantis beaucoup ; mais c'est que je sens le besoin de la rendre intelligible ; car bien que je la saisisse à merveille aujourd'hui, je fus long-temps à la comprendre, tant elle me paraissait paradoxale et subtile.

« Quelle situation, continuait l'Empereur !
» moi qui voyais que la patrie, ses destinées,
» ses doctrines, son avenir tenaient à ma seule
» personne ! — Mais, Sire, me suis-je permis de
» dire, c'est bien aussi ce que chacun se disait,

» et plusieurs nuances de partis vous en fai-
» saient le reproche, ajoutant avec aigreur;
» mais pourquoi s'est-il donc mis dans le cas
» de tout rattacher à sa seule personne? —
» Accusation banale et vulgaire, a repris vive-
» ment l'Empereur; cette situation n'était pas
» de mon choix; elle ne venait pas de ma faute;
» elle était toute dans la nature et la force
» des circonstances, dans la lutte de deux or-
» dres de choses opposés. Ceux qui s'expri-
» maient ainsi, s'ils étaient de bonne foi, au-
» raient-ils mieux aimé se reporter avant bru-
» maire où la dissolution intérieure était com-
» plète, l'invasion de l'étranger certaine, la des-
» truction de la France inévitable. A comp-
» ter du jour où, adoptant l'unité, la concen-
» tration du pouvoir, qui seule pouvait nous
» sauver; à compter de l'instant où, coordon-
» nant nos doctrines, nos ressources, nos for-
» ces, qui nous créaient une nation immense,
» les destinées de la France ont reposé unique-
» ment sur le caractère, les mesures et la con-
» science de celui qu'elle avait revêtu de cette
» dictature accidentelle; à compter de ce jour,
» la chose publique, *l'état, ce fut moi;* ce mot,
» que j'avais prononcé pour ceux qui pouvaient
» me comprendre, a été fortement censuré par
» les esprits bornés et les gens de mauvaise foi.

» L'ennemi l'avait bien senti; aussi s'est-il étu-
» dié tout d'abord à n'abattre que moi. On ne
» s'est pas moins récrié sur d'autres paroles
» échappées du fond de mon cœur : *que la*
» *France avait plus besoin de moi que moi d'elle.*
» On ne vit qu'un excès de vanité dans ce qui
» était pourtant une vérité profonde; et vous le
» voyez ici, mon cher, je peux me passer de tous,
» et s'il s'agissait de souffrir, mes peines ne sau-
» raient être longues; mon existence est courte;
» mais celles de la France!!! » Et, reprenant son
idée première, il a dit : « Nos circonstances
» étaient extraordinaires et toutes nouvelles : il
» ne faut point aller leur chercher de parallèle.
» J'étais, moi, toute la clef d'un édifice tout
» neuf et à de si légers fondemens! Sa durée dé-
» pendait de chacune de mes batailles! Si j'eusse
» été vaincu à Marengo, vous eussiez eu dès ce
» temps-là tout 1814 et 1815, moins les pro-
» diges de gloire qui ont suivi et demeurent im-
» mortels. Il en eût été de même à Austerlitz,
» à Iéna encore, à Eylau et ailleurs. Le vulgaire
» n'a pas manqué d'accuser mon ambition de
» toutes ces guerres; mais étaient-elles davan-
» tage de mon choix? n'étaient-elles pas tou-
» jours dans la nature et la force des choses,
» toujours dans cette lutte du passé et de l'a-
» venir, dans cette coalition constante et per-

» manente de nos ennemis qui nous plaçaient » dans l'obligation d'abattre, sous peine d'être » abattus? etc. »

Pour revenir aux négociations de 1813, il est sûr que quand on lit aujourd'hui toutes les pièces du temps, les documens, les manifestes des deux partis, on s'étonne beaucoup, soit qu'on ait plus de sang-froid à présent, ou qu'on se trouve éclairé par la conduite de ceux qui ont triomphé, on s'étonne beaucoup, disons-nous, de la double erreur qui porta les Allemands à se soulever avec une telle fureur contre celui de qui ils prétendaient secouer le joug, et en faveur de ceux qu'ils purent croire devenir leurs régénérateurs!!!

Reprise des hostilités; bataille de Dresde, 26 et 27 août. — « On se présente de nouveau sur le champ de bataille; les Français avec 300 mille hommes, dont 40 mille de cavalerie, occupant le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe; et les alliés avec 500 mille hommes, dont 100 mille de cavalerie, les menaçant par les trois directions de Berlin, la Silésie et la Bohême, sur Dresde. La prodigieuse différence n'affecte pas Napoléon, qui a combiné et prend hardiment l'offensive. Il a fortifié la ligne de l'Elbe, devenue son point d'appui; et s'abritant des montagnes de la Bohême, sur son extrême

droite, il dirige une de ses masses sur Berlin, contre Bernadotte, qui commande une armée de Prussiens et de Suédois; une autre marche sur la Silésie, contre Blucher, qui a sous ses ordres une réunion de Prussiens et de Russes; une troisième stationne à Dresde, comme clef de position, pour observer la grande armée autrichienne et russe, en Bohême; enfin une quatrième est placée, en forme de réserve, à Zittau, avec le triple objet: 1° de pénétrer en Bohême, si on a des succès contre Blucher; 2° d'y contenir la grande masse des alliés, en leur faisant craindre de se voir attaqués sur leurs derrières; s'ils tentent de déboucher par les rives de l'Elbe; 3° enfin, de fournir au besoin, soit aux attaques contre Blucher, soit à la défense de Dresde, si elle se trouve attaquée.

» L'Empereur, déjà lancé contre Blucher, le menait battant devant lui, quand il se trouve soudainement rappelé pour la défense de Dresde, où 65 mille Français se trouvaient avoir sur les bras 180 mille alliés. Le généralissime, Prince de Schwartzemberg, avait attaqué Dresde mollement le 26, au lieu de brusquer l'affaire, ainsi que le voulait, assure-t-on, le transfuge Jomini, si bien au fait du véritable état des choses. Napoléon arrive avec la rapidité de l'éclair; il a réuni 100 mille Français contre les

180 mille alliés. L'affaire n'est pas un instant douteuse; et c'est à sa sagacité, à son coup-d'œil qu'on doit tout. L'armée ennemie est abîmée, elle perd 40 mille hommes, et se trouve menacée un instant d'une destruction totale. L'Empereur Alexandre y avait assisté en personne, et Moreau y tomba d'un des premiers boulets de la garde impériale, fort peu de temps après avoir parlé avec ce Prince *.

» Elle était donc enfin arrivée cette chance heureuse, tant attendue de Napoléon, qui devait rétablir ses affaires, procurer la paix et sauver la France! En effet, dès le lendemain même, l'Autriche lui expédiait déjà un agent avec des paroles amicales. Mais, ô destinées humaines! C'était là le dernier sourire de la fortune. A compter de cet instant, par un enchaînement de fatalités sans exemple, Napoléon ne comptera plus que des désastres. Partout où il ne se trouve pas, nous demeurons écrasés; notre armée de Silésie éprouve une perte de 25 mille hommes, de la part de Blucher; celle qui attaque sur Berlin est battue par le Prince de Suède,

* Cette mort de l'illustre Moreau, sous les drapeaux russes et contre une armée française, a été et demeure la désolation, le supplice de ses plus vrais amis, de ses plus zélés partisans.

qui lui cause les plus grands dommages; enfin presque tout le corps de Vandamme, qui, après la victoire de Dresde, a été envoyé en Bohême sur les derrières de l'ennemi, et devait accomplir sa destruction, abandonné à lui-même et à la témérité de son chef, succombe sous le refoulement de l'armée des alliés précipitant sa fuite. Ce fatal désastre et le salut des Autrichiens est amené par une indisposition subite de Napoléon, qu'on croit un moment empoisonné. Sa présence ne hâte plus l'ardeur des différens corps qui poursuivent; l'indécision, la mollesse s'en mêlent. Vandamme est anéanti, et tout le fruit de la magnifique victoire de Dresde est perdu!

» Aprés de tels échecs coup sur coup répétés, le prestige est détruit; le moral des Français est attaqué, celui des alliés s'en rehausse, la valeur numérique reprend ses droits, et tout marche vers une catastrophe. Napoléon, au désespoir, fait de vains efforts, il court vers chaque point menacé, et se trouve aussitôt rappelé ailleurs par quelque nouveau désastre. Partout où il apparaît, les alliés reculent devant lui; mais ils avancent avec succès sitôt qu'il tourne le dos. Cependant toutes les masses ennemies gagnent constamment du terrain, elles se trouvent toutes liées entre elles désormais, et forment un demi-cercle qui se resserre sans cesse autour des Fran-

çais acculés sur l'Elbe, menaçant de les déborder. D'un autre côté, nos derrières dégarnis sont inondés de coureurs, de partisans. Le royaume de Westphalie est en pleine insurrection; nos convois demeurent interceptés; il n'est plus de communication libre avec la France.

» C'est dans cette situation que les négociateurs de Prague apportent à l'Empereur les résultats de leurs nouvelles conférences. Après de nombreuses restitutions exigées de lui et de ses alliés, on avait fait deux lots : d'un côté toute l'influence et toutes les acquisitions de la France en Italie; de l'autre toute l'influence et toutes les acquisitions de la France en Allemagne. On laissait à Napoléon à en choisir un, mais il devait abandonner l'autre aux alliés, pour en disposer à leur gré, sans nulle intervention de sa part. Amis ou ennemis, pas un ne doute que Napoléon ne saisisse avec avidité de telles propositions; « car, lui disaient les siens, si vous » choisissez l'Italie, vous restez aux portes de » Vienne, et les alliés se battront bientôt entre » eux, pour les dépouilles de l'Allemagne. Si au » contraire vous préferez d'abandonner l'Italie, » vous vous attachez l'Autriche, dont elle sera » le partage, et demeurez au cœur de l'Allema- » gne. Dans tous les cas, vous ne tarderez pas à » reparaître en médiateur ou en maître. »Napo-

léon n'en jugea point ainsi, et refusa, persistant dans ses idées arrêtées.

» Certes, se disait-il, de telles propositions en elles-mêmes, et dans le cours naturel des choses, sont des plus acceptables; mais où est la garantie de leur sincérité? Il voyait très-bien que les alliés ne cherchaient qu'à le faire donner dans le piége. Ils avaient adopté désormais de n'avoir plus ni foi, ni loi. Ils ne se croyaient plus tenus à aucun droit des gens, à aucune moralité vis-à-vis de nous. Au rebours de ses conseillers, il disait : « Si j'abandonne l'Allemagne, » l'Autriche combattra avec plus d'ardeur jus- » qu'à ce qu'elle obtienne l'Italie. Si je lui cède » celle-ci, elle s'empressera, pour se la garantir, » à me chasser de l'Allemagne. Ainsi une pre- » mière concession obtenue, ne serait, dans » leurs mains, qu'un moyen de s'en faire accor- » der, ou d'en saisir de nouvelles. La première » pièce de l'édifice déplacée entraînerait l'é- » croulement de tout le reste; je serais poussé, » de concessions en concessions, jusqu'au châ- » teau des Tuileries, d'où les Français, indignés » de ma faiblesse, et m'accusant de leurs désas- » tres, me chasseraient sans doute, et peut-être » avec justice, pour être tout aussitôt eux-mêmes » la proie de l'étranger. »

Ne croirait-on pas lire la prédiction littérale

des événemens qui suivirent l'insidieuse déclaration de Francfort, les propositions de Châtillon? etc., etc...

« Il valait cent fois mieux périr sous la vio-
» lence de la victoire, continuait l'Empereur;
» car les défaites mêmes laissent après elles le
» respect de l'adversité, quand elles s'associent
» à une magnanime constance. Je préférai donc
» de combattre; si j'étais vaincu, il nous restait
» toujours les vrais intérêts politiques de la plu-
» part de nos ennemis. Si j'étais vainqueur, je
» pouvais tout sauver, et j'avais encore des
» chances, j'étais loin de croire tout désespéré. »

Mouvement intentioné sur Berlin. — « C'est dans cet état de choses que le roi de Bavière, ce chef de la confédération du Rhin, écrivit à l'Empereur l'assurant confidentiellement qu'il tiendrait encore six semaines dans son alliance: « et c'était assez, disait Napoléon, pour que
» très-probablement il n'eût plus eu à nous
» quitter.» Et il se décida à commencer dès l'instant un grand mouvement qu'il méditait depuis long-temps, et qui montre bien toutes les ressources de son génie, et la trempe de son ame. Pressé sur l'Elbe, dont la grande masse des coalisés borde déjà la rive droite, et à peu-près tourné sur ses derrières, il a conçu, préparé l'audacieuse idée de changer de position avec

l'ennemi, place pour place ; de percer sa ligne, d'aller se former sur ses derrières, et de le contraindre de passer à son tour entièrement sur la rive gauche. Si, dans cette situation, il leur abandonne toutes ses communications avec la France, il se donne pour nouveaux derrières précisément le territoire de l'ennemi, des pays non encore dévastés qui peuvent le nourrir : Berlin, le Brandebourg, le Meklembourg ; il retrouve toutes ses places, leurs immenses garnisons, dont l'éparpillage et la perte seront une si grande faute après le revers, et eussent apparu comme des ressources du génie en cas de triomphe. Il va avoir devant lui un nouvel avenir, de nouvelles combinaisons : l'étonnement, la stupeur des ennemis, leurs fautes, le brillant de son audace et toutes ses espérances. »

Batailles de Leipsick. (16, 18, 19 octobre.) — « Tout semble sourire d'abord à l'Empereur ; mais presque aussitôt une lettre du roi du Wurtemberg lui donne avis que l'armée bavaroise, enlevée par des intrigues et l'esprit du moment, s'est jointe à l'armée autrichienne qu'elle avait à combattre, qu'elle marche sur le Rhin pour le couper de la France, et qu'il va se trouver lui-même dans l'obligation de se plier à ces circonstances. Ce nouveau contre-temps force Napoléon de tout interrompre pour revenir en ar-

rière et songer à la retraite. Une telle complication de faux mouvemens, sert les alliés, qui nous pressent et nous entourent; une grande bataille devient inévitable. Napoléon se masse dans les plaines de Leipsick; son armée est forte de 157 mille combattans et de 6 cents pièces d'artillerie; mais les alliés lui en présentent mille, et 350 mille bayonnettes. On se bat avec fureur un premier jour; les Français demeurent vainqueurs; et la victoire eût été décisive, si l'un des corps laissés à Dresde fût venu prendre part à la bataille, ainsi que l'avait espéré l'Empereur. Le général Merfeld, fait prisonnier, est renvoyé sur parole, avec l'annonce que l'Empereur accepte enfin de renoncer à l'Allemagne; mais les coalisés, enflés de l'arrivée sur le terrain d'un immense renfort, recommencent une seconde journée, et ils sont si nombreux, que quand leurs troupes se trouvent fatiguées, elles sont régulièrement relevées, comme à la parade, par des corps tout frais. Les fatalités les plus inouies se joignent encore à l'inégalité du nombre; la trahison la plus infâme éclate à l'improviste au milieu de nous: les Saxons, nos alliés, dans nos propres rangs, se retournent, tirent sur nous et nous foudroient de leur artillerie. Toutefois, tel est le sang-froid du général français, son énergie, son habileté, le courage de

nos soldats, qu'ils remédient à tout, et que le champ de bataille nous demeure encore.

» Ces deux terribles journées, que l'histoire appelle des journées de géans, avaient coûté à l'ennemi 150 mille hommes de ses meilleures troupes, dont 50 mille tués sur le champ de bataille. Il n'y avait nulle parité avec nos pertes, qui ne s'élevaient pas à 50 mille. L'immense différence de forces avait donc considérablement décru, et une troisième bataille se présentait avec des chances beaucoup plus favorables; mais nous nous trouvions à bout de munitions, nos parcs n'offraient plus que 16 mille coups; nous en avions tiré 220 mille dans les deux batailles. Il fallut de nécessité ordonner la retraite; elle se commença à la nuit sur Leipsick. Au jour les alliés nous assaillent, ils pénétrent avec nous dans la ville, on s'y bat dans les rues; notre arrière-garde s'y défendait vaillamment et sans grandes pertes, quand, par une fatalité désespérante, on fait sauter, à contre-temps et par mal entendu, le seul pont de l'Elster par lequel s'effectue notre retraite. Alors tout ce qui reste sur la rive de Leipsick est perdu, et ce qui se trouve sur l'autre rive se dirige en toute hâte et en désordre sur Mayence. A Hanau, il faut passer sur le ventre de 50 mille Bavarois; de tristes débris

seuls rentrent en France; et, pour comble d'infortune, la contagion les y accompagne. »

Telle est cette trop fatale campagne, notre dernier effort national, le véritable tombeau de notre gigantesque puissance; où quatre fois, contre toute l'Europe, et en dépit de toutes les chances accumulées, le génie d'un seul homme fut sur le point de rétablir notre ascendant, et de le cimenter par la paix : après les victoires de Lutzen et de Bautzen, après celle de Dresde, lors du dernier mouvement sur Berlin; enfin dans les plaines de Leipsick.

Il n'échoua que par une complication de fatalités et de perfidies dont l'histoire ne fournit point d'exemple. J'inscris ici celles qui me tombent sous la main à la simple lecture.

Fatalités.

(A). Incommodité subite de Napoléon.

(B). Débordement soudain de la Bober.

(C). Lettre confidentielle du Roi de Bavière.

(D). Ordres non parvenus aux corps de Dresde.

(E). Manque inopportun de munitions militaires, après les deux journées de Leipsick.

(F). Explosion du pont de l'Elster.

PERFIDIES.

(G). Machinations, mauvaise foi de l'Autriche, première et véritable cause de nos désastres.

(H). Violation de l'armistice de Pleisswitz, relativement à nos places bloquées

(I). Désertion du chef d'état-major du 3e corps.

(K). Défection du gouvernement bavarois.

(L). Trahison des Saxons, dans nos rangs, etc.

(M). Capitulation de Dresde violée, etc., etc.

Voici quelques lignes de développement :

(A). Après la victoire de Dresde, quelqu'un complimentait Napoléon sur un si grand succès. Ce n'est rien, observa-t-il, tout rayonnant de satisfaction; Vandamme est sur leurs derrières, et c'est là que vont être les grands résultats; et l'Empereur marchait de sa personne pour aider et accomplir cette opération décisive, quand malheureusement il fut pris, après son repas, d'un vomissement subit, tellement violent, qu'on le crut empoisonné, et qu'il fallut le ramener dans Dresde. Dès-lors il y eut lacune dans les opérations. On en connaît les funestes conséquences. Quelle petite cause, et quels immenses résultats! ce que sont pourtant les choses d'ici bas!

(B). Une crue subite de la Bober en Silésie, fut la principale cause des désastres du maréchal Macdonald. Le débordement surprit ses corps en pleine opération, empêcha leurs communications et causa les pertes malheureuses qu'on a vues plus haut.

(C). Le roi de Bavière écrivit confidentiellement à Napoléon, vers la fin de septembre, qu'il tiendrait encore six semaines ou deux mois dans son alliance; que jusque-là il se refuserait opiniâtrément à tous les avantages qui lui étaient offerts. L'Empereur, dans la situation critique où il se trouvait, qui, sans cette circonstance, eût pu se déterminer peut-être à entendre lui-même aux propositions qu'on lui faisait, n'hésita plus, et entreprit immédiatement le beau mouvement qu'il avait médité sur Berlin, pensant que les six semaines lui suffisaient pour changer la face des affaires et raffermir ses alliés; malheureusement des intrigues militaires furent plus fortes que la volonté du roi de Bavière; et Napoléon, forcé d'interrompre son mouvement, est obligé de combattre à Leipsick, avec désavantage: on a vu quelles en furent les suites.

(D). Napoléon en se préparant pour les combats de Leipsick, avait compté sur une diversion des corps d'armée qu'il avait laissés dans Dresde, leur coopération eût rendu la victoire décisive,

et pouvait changer la face des affaires; malheureusement les ennemis étaient si nombreux, nous demeurions tellement cernés, que les ordres de l'Empereur n'atteignirent point Dresde.

(F). Après les deux terribles journées de Leipsick, notre retraite s'opérait au-delà de l'Elster sur un seul pont. Un officier commis à sa garde, avait ordre de le faire sauter quand l'ennemi se présenterait à la suite de notre arrière-garde. Malheureusement on dit à tort à cet officier que l'Empereur le demande. Il y court, et un caporal de sapeurs, au premier aspect de quelques coureurs russes, met aussitôt le feu à la mine, et fait sauter le pont, vouant ainsi à la perdition tout ce qui demeurait encore au-delà : toute notre arrière-garde, les bagages, près de 2 cents pièces d'artillerie et 30 mille prisonniers, traînards, blessés ou malades.

A la lecture du bulletin qui contenait cette circonstance, il n'y eut qu'un cri parmi la malveillance à Paris : il renfermait un mensonge, disait-on; c'était l'Empereur lui-même qui avait ordonné l'explosion pour sauver sa personne aux dépens du reste de l'armée. Vainement objectait-on la version de l'officier qui, en confirmant le fait, s'en justifiait; on répliquait que c'était un nouveau mensonge, ou bien une com-

plaisance et un jeu joué de la part de l'officier. Tel était le langage du temps *.

(G). L'on a vu plus haut les déceptions de l'Autriche, sa duplicité, sa mauvaise foi, les nombreuses contradictions entre ses actes et ses paroles; c'est qu'oubliant la générosité dont elle avait été l'objet après Léoben, Austerlitz et Wagram, elle s'acquittait, selon les maximes de la politique, et en saisissait avidement

---

* Lors de mon voyage à Londres en 1814, il n'était bruit que des événemens récens, et la bataille de Leipsick y jouait un grand rôle. On racontait qu'au moment de sa défaite, Napoléon avait tellement perdu l'esprit, qu'il s'était égaré dans la ville, et que perdu dans une rue écartée, sur la muraille de laquelle, bien qu'à cheval, il s'était appuyé dans un moment de défaillance, il avait demandé à une bonne vieille son chemin et un verre d'eau-de-vie. L'explosion du pont n'était pas oubliée, et elle était racontée précisément comme à Paris. Ces détails et bien d'autres encore remplissaient les salons et couraient les rues, étaient racontés sérieusement par les personnes les mieux élevées comme par celles du dernier vulgaire; les gravures en étaient exposées à toutes les boutiques. On y voyait la rue de Leipsick, le point précis de l'événement, etc., et le torrent de ces absurdités était tel, qu'il ne restait d'autre ressource au bon sens, que de hausser les épaules et de souffrir.

l'occasion de réparer ses pertes à tout prix.

On a vu qu'elle nous a perdus en nous faisant consentir à l'armistice de Pleisswitz, et sa conduite était d'autant plus odieuse, qu'elle était déjà décidée à nous faire la guerre, et qu'à peu de jours de là, son cabinet, bien que toujours notre ami, notre allié, et s'offrant pour médiateur, prenait des engagemens contre nous. On sait à présent son accession aux conventions de Rechembach, vers le milieu de juin, et sa participation aux conférences de Trachenberg, au commencement de juillet. La nécessité d'une certaine pudeur fit tenir ces choses secrètes un mois encore après le commencement des hostilités. On ne les présenta d'abord à François que comme des mesures éventuelles et précautionnelles; et ce ne fut qu'en lui peignant Napoléon comme un fléau, et en lui attribuant les retards de l'ouverture du congrès, qu'on reculait soi-même, qu'on vint à bout de le faire apposer sa signature. (*Montvéran*, tom. VI, pag. 262.)

Telle fut la conduite de l'Autriche, et Napoléon pourtant, ne cessa d'entretenir l'arrière espérance de la voir revenir à lui; non qu'il pût compter sur aucuns procédés, mais parce qu'il la supposait assez clairvoyante sur ses véritables

intérêts. Ce sentiment ne l'a abandonné qu'en signant son abdication *.

(H). Les forteresses occupées par les troupes françaises, comprises dans les parties occupées par les armées combinées, devaient avoir une lieue de rayon autour de leur enceinte, et être ravitaillées tous les cinq jours; cet article ne fut pas exécuté de bonne foi.

Quand l'armistice fut prolongé, les commissaires français demandèrent que des officiers de leur armée fussent envoyés aux commandans des forteresses; mais le général en chef russe s'y refusa, et les circonstances étaient devenues telles qu'on fut obligé d'en passer par là. (*Montvéran*, tome VI, pag. 270.)

---

* Il y avait quelque chose de si juste dans cette pensée, qu'il ne demeure nullement prouvé que le détrônement de l'Empereur n'ait pas été plutôt escamoté à l'Autriche, que consenti par elle. Par une de ces fatalités si remarquables qui se sont attachées aux derniers pas de Napoléon, un de ses succès momentanés sépara les Autrichiens des Russes, et l'ordre de marcher sur Paris, ainsi que la fameuse déclaration qui proscrivit Napoléon et sa famille, émanèrent d'Alexandre seul. Quand François se présenta, il n'eut plus que l'obligation d'adopter des mesures déjà accomplies. Mais bien des circonstances ont porté à croire que ce fut avec une grande répugnance et un extrême dépit.

(I). Le chef de l'état-major du 3e corps, Suisse de nation, mais élevé dans nos rangs, passa à l'ennemi peu de jours avant la reprise des hostilités; il y porta tous les renseignemens qu'il avait pu recueillir. L'Empereur de Russie le récompensa de ce service par une faveur particulière, et en en faisant un de ses aides-de-camp. On dit que cet officier, d'un grand talent, assure-t-on, avait à se plaindre de quelqu'injustice; mais en est-il qui puisse légitimer un tel acte, et sauver de la condamnation que prononce la morale?

(K). Une partie du plan de campagne arrêté par Napoléon, avait été que l'armée bavaroise, stationnée sur le Danube, agirait de concert avec l'armée d'Italie stationnée en Illyrie, et que leurs efforts réunis se porteraient sur Vienne. On sent de quel poids eussent été de telles mesures sur les destinées de la campagne. Mais le chef de l'armée bavaroise, sous un prétexte ou un autre, et au vrai parce qu'il était d'intelligence avec l'ennemi, demeura constamment inactif; paralysa le Vice-Roi, sur lequel se portèrent les principales forces autrichiennes. On a vu plus haut que la défection ouverte de cette armée, parvenue à l'Empereur au plus fort de la crise, devint une des grandes causes de notre destruction.

(L). Mais de tout ce que nous venons de parcourir, rien n'égale encore le scandale et l'ignominie de la trahison des Saxons, qui, nos frères de péril et de fortune, dans nos rangs mêmes se retournent subitement contre nous pour nous égorger. Quelqu'étendu qu'ait été le dommage qu'ils nous ont causé, leur honte demeure encore plus grande que tout le mal qu'ils nous ont fait.

La conduite de Napoléon en cet instant, de lui qu'on se plaisait à cette époque à dépeindre comme l'homme de la déception et de la mauvaise foi par excellence, demeure une belle leçon de magnanimité et de véritable grandeur.

Il avait adjoint un corps de Saxons à sa garde impériale ; il les range autour de leur souverain qu'il laisse à Leipsick *, le dégageant de tous ses engagemens vis-à-vis de lui. Il se trouvait encore des Bavarois dans son armée, et il fait écrire à leur chef : « Que la Bavière venant de lui » déclarer déloyalement la guerre, cette cir-

* Le vénérable, le fidèle, le bon Roi de Saxe avait suivi Napoléon son allié, et s'était fixé à son quartier-général. Les coalisés, en entrant dans Leipsick, se saisirent de sa personne, et prétendirent disposer de ses états. On connaît ses malheurs : ils intéressèrent vivement tous les cœurs généreux en Europe.

» constance autoriserait à les désarmer et à les » retenir prisonniers de guerre; mais que de » tels actes sont contraires à la confiance que » Napoléon veut que les troupes à ses ordres » aient en lui. » Et il leur fait donner des vivres et les renvoie. L'histoire comparera!!!*.

(M). J'ai sous les yeux des notes d'un officier très-distingué, relatives à la capitulation de Dresde. Énumérant tout ce que nous avions laissé dans les places dont nous demeurions séparés, il porte leur total à 177 mille hommes!!! L'Empereur n'en avait que 157 mille à Leipsick, et quelle différence dans nos destinées si cette masse ou seulement une partie se fût trouvée sous sa main dans cet événement décisif. Mais les circonstances forcées, et non un système suivi avaient amené cette malheureuse dispersion. Or, voici ce que je trouve littéralement dans ces notes touchant la violation de la capitulation de Dresde.

« Avant tout, il importe de savoir, y est-il dit, qu'il était arrêté dans le plan de la coalition

* Au milieu de la déloyauté générale, le Roi de Wurtemberg présente une exception bien honorable. Ce prince, quoique déjà en guerre avec nous, cassa la brigade de cavalerie et les corps d'infanterie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi, et retira à leurs officiers la décoration de son ordre.

contre la France, coalition dont le prince de Schwartzemberg était le prête-nom, qu'au fur et à mesure des offres de capitulation de chacune de nos nombreuses garnisons, on la lui accorderait belle et honorable ; mais qu'aucune ne serait exécutée. Ce point de fait matériellement prouvé, le motif du refus de la capitulation souscrite à Dresde entre M. le maréchal St-Cyr et MM. les généraux Tolstoy et de Klénau, fut que le prince de Schwartzemberg ne pouvait la ratifier parce que M. le comte de Lobau, aide-de-camp de Napoléon, enfermé dans Dresde avec le maréchal, avait protesté contre cette capitulation ; et quelque temps après, la capitulation de Dantzick, souscrite avec le général Rapp, fut déclinée sous le prétexte atrocement faux que la garnison de Dresde, malgré les stipulations de la sienne, ayant repris du service sitôt son arrivée à Strasbourg, on ne pouvait plus dès-lors approuver la capitulation de Dantzick sans s'exposer aux mêmes inconvéniens.

» Voici qui met à nu la déloyauté militaire des alliés. La garnison de Dresde, composée de deux corps d'armée et formant 45 mille hommes, capitula le 11 novembre *.

* Le parti de rendre la place avait été loin d'être unanime dans la garnison. Il y eut, à cet égard, deux

» La capitulation portait que l'évacuation de la place par les Français se ferait en six colonnes et en six journées successives ; que la destination générale de la garnison serait Strasbourg.

» Cette capitulation s'exécuta, quant à l'évacuation par nous et à la prise de possession par l'ennemi ; mais notre sixième colonne avait à peine fait une journée de route hors de la ville

---

opinions : l'une fut de rentrer en France à l'aide d'une capitulation, et ce fut celle qu'on adopta, la seconde était bien autrement vigoureuse. Il ne s'agissait rien moins que de sortir de Dresde avec l'élite de la garnison, de descendre l'Elbe en débloquant successivement Torgau, où se trouvaient 28 mille hommes, Wittemberg, où il y en avait 5 mille, Magdebourg, qui en comptait 20 mille, et d'arriver à Hambourg, où s'en trouvaient 32 mille ; alors, avec cette armée de 60 ou 80 mille hommes, agglomérés de la sorte, on fût rentré en France en marchant sur le ventre de l'ennemi ; ou bien encore on l'eût contraint de rétrograder en manœuvrant sur ses derrières, on eût paralysé les grandes levées en masse qui sont venues accabler nos vieilles bandes ; et eût-on été malheureux, l'issue n'eût pas été plus funeste que la capitulation. Cet avis fut fortement soutenu par le comte de Lobau, les généraux Teste, Mouton-Duvernet et autres. La détermination était grande, digne de notre gloire, tout-à-fait en harmonie avec nos actes passés ; et c'était l'intention de l'Empereur, qui expédia, à cet effet, des ordres qui ne purent parvenir. Le désespoir de se rendre était tel,

que l'on déclara que cette même capitulation était déclinée et rejetée par le généralissime prince de Schwartzemberg, au texte d'un ordre du 19 novembre.

» Lorsque le maréchal Saint-Cyr se plaignit de cette disposition, on lui offrit, en compensation de ce déni de justice, de le laisser rentrer à Dresde avec ses troupes, et de le remettre en possession de tous les moyens de défense dont il avait disposé avant la capitulation; c'était une ironie.

» Le maréchal négociant en vain pour l'exécution littérale de tous les articles consentis, avec pouvoir valable, par le comte de Klénau, force fut, pour cette malheureuse garnison disloquée et coupée, de se rendre aux différens cantonnemens qui lui furent assignés dans la Bohême, au lieu de poursuivre sa marche vers le Rhin.

---

qu'une partie de l'armée suggéra au chef de l'opposition de se saisir du commandement; mais le respect à la discipline l'emporta chez lui sur l'ardeur de combattre; toutefois ce ne fut pas sans s'exprimer avec la dernière violence dans le conseil, où l'on assure que dans son intrépide indignation, il s'emporta au point de s'écrier au général en chef: « L'Empereur me dira » que j'aurais dû, le pistolet au poing, me saisir du » commandement. »

» Le maréchal, outré de cette violation manifeste, dépêcha, pour en prévenir Napoléon, un officier supérieur; mais les alliés retardèrent sa marche sous divers prétextes. Il n'arriva à Paris que le 18 décembre; la série des *événemens postérieurs* avait rendu le mal sans remède. »

Après la nomenclature de déceptions et de perfidies que je viens d'énoncer, et que les coalisés avaient érigées en système, on doit être peu surpris que Napoléon, qui les apercevait clairement, ne comptât en aucune manière sur la fameuse déclaration de Francfort, et qu'il s'indignât de l'aveuglement de notre Corps Législatif, dont la commission, par malveillance ou par travers d'esprit, acheva de ruiner les affaires. Napoléon fut plus d'une fois sur le point de demander cette commission, me disait-il, afin de s'entretenir confidentiellement avec elle et à cœur ouvert sur le véritable état des choses, et le péril imminent dont nous étions menacés. Parfois, observait-il, il pensait qu'il eût indubitablement ramené leurs cœurs français; parfois il redoutait, au contraire, certaines opiniâtretés, peut-être malveillantes, qui eussent pu faire dégénérer l'affaire en polémique, ce qui, vu l'esprit du moment, eût encore affaibli nos ressources et hâté la dissolution.

L'Empereur est revenu souvent et en diverses circonstances sur ce point critique de nos destinées. Je l'ai toujours passé, parce que le détail n'en présentait rien d'agréable ni de consolant.

Mardi 3.

Traits de bienfaisance. — Voyage à Amsterdam; les Hollandais, etc. — Massacres de septembre. — Sur les révolutions en général; fatalités contre Louis XVI.

Sur les trois heures l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre; il achevait sa toilette, et comme il pleuvait en ce moment, il a gagné le salon, où il m'a dit des choses fort curieuses qu'on supposerait le concerner et dans lesquelles je jouais un grand rôle.....

.....

Plus tard, l'Empereur a essayé quelques tours sur l'espèce de prairie qui avoisine sa bibliothèque. Le vent était très-violent; il est rentré et s'est mis à jouer au billard, chose dont il se doute à peine.

Dans la journée l'Empereur disait que voyageant avec l'Impératrice, il se trouvait un jour à déjeûner dans une des îles du Rhin. Une petite ferme était dans le voisinage; pendant qu'il était à table, il en fit venir le paysan, le questionna sur tout ce qui pouvait le rendre

heureux, lui dit de le demander hardiment, et, pour lui donner plus de confiance, il lui fit boire, disait-il, plusieurs verres de vin. Le paysan, moins circonscrit et mieux avisé que dans les trois souhaits, parcourut le maximum de tous ses besoins. L'Empereur commanda au préfet d'y pourvoir sur-le-champ. On fit le compte et la somme ne s'élevait pas au-dessus de 6 à 7 mille francs.

Une autre fois, en Hollande, disait-il encore, faisant une traversée en yacht, et causant avec celui qui tenait le gouvernail, il lui demandait ce que pouvait valoir son bâtiment. « — Mon » bâtiment ! il n'est pas à moi, dit l'homme ; je » serais trop heureux, il ferait ma fortune. — » Eh bien ! je te le donne, dit l'Empereur à cet » homme, qui y parut fort peu sensible. » On prit sa froide indifférence pour le flegme naturel du pays ; mais ce n'était pas cela. « Quelle fa- » veur m'a-t-il donc fait ? dit-il à un de ses cama- » rades qui le félicitait, il m'a parlé, et voilà » tout ; il m'a donné ce qui ne lui appartient » pas : quel diable de présent ! ». Cependant Duroc avait été payer le maître du bâtiment ; il en tenait la quittance de vente qu'on remit à l'homme. Dès qu'il commença à comprendre, sa joie fut jusqu'au délire ; il fit des folies. La somme était encore à peu près la même que ci-

dessus. « Ainsi, disait l'Empereur, on voit que » les désirs des hommes ne sont pas aussi immo- » dérés qu'on le pense, et qu'il est plus facile de » les rendre heureux qu'on ne le croit! car, » assurément, ces deux hommes trouvèrent le » bonheur. »

Quand l'Empereur fut visiter Amsterdam, la population, dit-il, était très-montée contre lui; mais à peine il avait paru qu'il avait remué les cœurs les plus froids. Il ne voulut d'autre garde que la garde d'honneur de la ville, et ce trait de confiance lui ramena aussitôt tous les sentimens hollandais. Il était sans cesse au milieu d'eux tous. Dans une certaine occasion, il aborda vis-à-vis d'eux franchement la question. « On » vous dit mécontens, mais pourquoi? La France » ne vous a pas conquis, elle vous a adoptés; il » n'est aucune exclusion pour vous; vous parta- » gez toutes les faveurs de la famille. Considé- » rez-vous : j'ai pris parmi vous des préfets, des » chambellans, des conseillers d'État, dans le » juste rapport de votre population, et j'ai accru » ma garde de votre garde hollandaise. Vous » vous plaignez de souffrir; mais en France on » souffre davantage; nous souffrons tous, et cela » durera tant que l'ennemi commun, le tyran » des mers, le vampire de votre commerce ne » sera pas ramené à la raison. Vous vous plaignez

» de vos sacrifices? Mais venez en France, et » vous verrez tout ce qui vous reste encore au- » dessus de nous; alors vous vous estimerez moins » malheureux peut-être... Mais pourquoi ne vous » féliciteriez-vous pas bien plutôt de la fatalité » qui amène votre réunion avec nous? Dans la » composition nouvelle de l'Europe, que seriez- » vous désormais laissés à vous-mêmes? Les » esclaves de tout le monde; au lieu qu'identifiés » à la France, vous êtes appelés à faire un jour » avec éclat tout le commerce du grand Em- » pire. » Puis prenant le ton de la gaîté, il leur dit : « J'ai fait tout pour vous plaire et vous » accommoder. Ne vous ai-je pas envoyé pour » vous gouverner justement l'homme qu'il vous » fallait, le bon et pacifique Lebrun? Vous » pleurez avec lui, il pleure avec vous, vous » pleurez ensemble; que pouvais-je faire de » mieux? » Et à ces mots le flegme hollandais disparut : tout l'auditoire se mit à rire aux éclats, et l'Empereur put compter sur eux. « Du reste, » ajouta-t-il, espérons que ce ne sera pas long, » croyez que je le désire autant que vous. Ceux » d'entre vous qui voyent loin vous diront que » rien de tout ceci n'est dans mon caprice, ni » dans mes intérêts. »

L'Empereur laissa le peuple d'Amsterdam ivre de sa personne, et emporta lui-même des

sentimens très-prononcés en sa faveur. Il avait coutume de se plaindre, avant son voyage, que quiconque était envoyé par lui en Hollande, y devenait aussitôt Hollandais : il le rappela au Conseil d'État à son retour, et dit qu'il l'était devenu lui-même. Et un jour qu'un des orateurs parlait légèrement de l'esprit des Hollandais : « Messieurs, dit-il, vous pouvez être plus aima-
» bles ; mais je vous souhaite leur moralité. »

Après dîner, quelqu'un ayant mentionné la date du jour, (3 septembre), l'Empereur a dit à ce sujet des paroles bien remarquables. En voici quelques-unes : « C'est l'anniversaire d'exé-
» cutions bien épouvantables, bien hideuses,
» une réaction en petit de la St.-Barthélemi,
» une tache pour nous, moindre sans doute
» parce qu'elle a fait moins de victimes, et
» qu'elle n'a pas porté la sanction du gouverne-
» ment, qui essaya même de punir le crime. Il
» a été commis par la commune de Paris, puis-
» sance spontanée, rivale de la législature, su-
» périeure même.

» Au surplus, disait l'Empereur, ce fut bien
» plutôt l'acte du fanatisme que celui de la
» pure scélératesse ; on a vu les massacreurs de
» septembre massacrer l'un d'entre eux pour
» avoir volé durant leurs exécutions. Ce terrible
» événement, continuait l'Empereur, était dans

» le force des choses et dans l'esprit des hom-
» mes. Point de bouleversement politique sans
» fureur populaire, point de danger pour le
» peuple déchaîné, sans désordre et sans victi-
» mes. Les Prussiens entraient; avant de courir
» à eux, on a voulu faire main basse sur leurs
» auxiliaires dans Paris. Peut-être cet événe-
» ment influa-t-il dans le temps sur le salut
» de la France. Qui doute que dans les derniers
» temps, lorsque les étrangers approchaient, si
» on eût renouvelé de telles horreurs sur leurs
» amis, ils eussent jamais dominé la France?
» Mais nous ne le pouvions, nous étions deve-
» nus légitimes; durée de l'autorité, nos victoi-
» res, nos traités, le rétablissement de nos
» mœurs avaient fait de nous un gouvernement
» régulier; nous ne pouvions nous charger des
» mêmes fureurs ni du même odieux que la mul-
» titude. Pour moi, je ne pouvais ni ne voulais
» être un *Roi de la Jacquerie*.

» Règle générale. Jamais de révolution sociale
» sans terreur. Toute révolution de cette nature
» n'est et ne peut être dans le principe qu'une
» révolte. Le temps et le succès parviennent
» seuls à l'ennoblir, à la rendre légitime; mais
» encore une fois on n'a pu y parvenir que par
» la terreur. Comment dire à tous ceux qui rem-
» plissent toutes les administrations, possèdent

» toutes les charges, jouissent de toutes les for-
» tunes : Allez-vous-en? Il est clair qu'ils se dé-
» fendraient : il faut donc les frapper de terreur,
» les mettre en fuite, et c'est ce qu'ont fait la
» lanterne et les exécutions populaires. La ter-
» reur en France a commencé le 4 août, lors-
» qu'on a aboli la noblesse, les dîmes, les féo-
» dalités, et qu'on a jeté tous ces débris au peu-
» ple. Il se les est partagés, n'a plus voulu les
» perdre, et a tué. Alors seulement il a compris
» la révolution, et s'y est vraiment intéressé.
» Jusque-là, il existait assez de morale et de dé-
» pendance religieuse parmi eux, pour qu'un
» grand nombre doutât que, sans le Roi et les
» dîmes, la récolte pût venir comme de coutume.

» Toutefois, concluait l'Empereur, une révo-
» lution est un des plus grands maux dont le
» ciel puisse affliger la terre. C'est le fléau de
» la génération qui l'exécute; tous les avanta-
» ges qu'elle procure ne sauraient égaler le
» trouble dont elle remplit la vie de leurs au-
» teurs. Elle enrichit les pauvres, qui ne sont
» point satisfaits; elle appauvrit les riches, qui
» ne sauraient l'oublier; elle bouleverse tout;
» aux premiers momens fait le malheur de tous,
» le bonheur de personne.

» Le vrai bonheur social, il faut en conve-
» nir, est dans l'usage paisible, dans l'harmo-

» nie des jouissances relatives de chacun. Dans
» les temps réguliers et tranquilles, chacun a
» son bonheur : le cordonnier est aussi heureux
» dans sa boutique que moi sur le trône ; le sim-
» ple officier jouit autant que son général. Les
» révolutions les mieux fondées détruisent tout
» à l'instant même, et ne remplacent que dans
» l'avenir. La nôtre a semblé d'une fatalité irré-
» sistible ; c'est qu'elle a été une éruption mo-
» rale aussi inévitable que les éruptions physi-
» ques : un vrai volcan. Quand les combinai-
» sons chimiques qui produisent celui-ci sont
» complètes, il éclate. Les combinaisons mora-
» les qui produisent une révolution étaient à
» point chez nous : elle a éclaté. »

Nous demandions à l'Empereur s'il croyait qu'il eût été possible d'arrêter la révolution à sa naissance. Il le croyait sinon impossible, du moins bien difficile. Peut-être, disait-il, aurait-on pu conjurer l'orage, ou le détourner par quelque grand acte machiavélique, en frappant d'une main de grands individus, et en concédant de l'autre à la nation, en lui accordant franchement la réformation que demandait le temps, et dont une partie avait déjà été mentionnée dans la fameuse séance royale. « Et encore tout
» cela, observait l'Empereur, n'eût-il été que se
» saisir de la révolution et la diriger soi-même. »

Il pensait que quelqu'autre combinaison de la sorte eût pu réussir peut-être encore au 10 août, si le Roi fût demeuré vainqueur. Les deux époques, selon lui, étaient les seules qui eussent pu présenter quelques chances désespérées, parce que, lors de Versailles, la nation n'était point encore toute ébranlée, et qu'au 10 août elle était déjà bien fatiguée; mais les hauts intéressés, observait l'Empereur, n'étaient pas de taille pour ces difficiles époques.

L'Empereur a parcouru rapidement la série des fautes commises. « L'ensemble en faisait pi» tié, concluait-il. Il eût fallu un premier mi» nistre à Louis XVI, et M. Necker en sous » ordre pour les finances. Les premiers ministres » eussent dû être inventés surtout pour les der» niers règnes de notre monarchie; et précisé» ment il était devenu dans les principes et » l'amour-propre du jour de n'en vouloir point » prendre. »

On a beaucoup parlé de la conduite équivoque de plusieurs grands personnages, dans ces temps de crise, et l'Empereur a dit : « Nous con» damnons Louis XVI; mais indépendamment » de sa faiblesse, il a été le premier prince at» taqué. C'est celui sur lequel les nouveaux prin» cipes faisaient leur essai. Son éducation, ses » idées innées le portaient à croire de bonne

» foi comme lui appartenant tout ce qu'il cher-
» chait à défendre ouvertement ou en secret.
» Même dans ses manques de foi, il pouvait y
» avoir une espèce de bonne foi, s'il est permis
» de parler ainsi. Plus tard, que chacun en sait
» davantage, une même conduite serait bien
» plus inexcusable, bien autrement condamna-
» ble. Qu'on ajoute que Louis XVI avait tout
» le monde contre lui, et l'on pourra se faire
» une idée des difficultés sans nombre que la
» fatalité sembla prendre plaisir à accumuler
» sur ce Prince infortuné. La fatalité des Stuart,
» dont on a tant parlé, n'a pas été plus mal-
» heureuse. »

Mercredi 4.

Sur les gardes-du-corps; un déserteur parmi nous.

L'Empereur m'a fait appeler après son déjeûner. Il était étendu sur son canapé, au milieu de plusieurs livres. Sa tête demeurait encore couverte du madras de la nuit; son visage semblait défait. « Mon cher, m'a-t-il dit, je me sens
» fatigué. Voilà bien des livres que je parcours,
» rien ne m'attache, tout m'y déplaît; je m'en-
» nuie. » Et son œil dirigé sur moi, cet œil si vif d'ordinnaire, et terne en ce moment, m'en exprimait bien davantage. « Asseyez-vous là,

» m'a-t-il dit, en montrant une chaise près de » lui, chargée de livres, et causons. » Et il s'est mis à parler de l'île d'Elbe, de la vie qu'il y avait menée, de quelques visites qu'il y avait reçues, etc., etc. Puis il m'a questionné sur notre existence à Paris, à cette époque correspondante; sur la Cour, sa physionomie. Et la conversation l'ayant amené à mentionner les gardes-du-corps. « Sire, s'est permis de lui dire » quelqu'un, dans votre suite, parmi nous, se » trouve un de leurs déserteurs. » — « Com- » ment cela, expliquez? — Sire, parce qu'au » moment de la restauration un des capitaines » des gardes, pour qui j'ai beaucoup d'affec- » tion, et qui m'en avait toujours témoigné, mal- » gré la différence de nos opinions, m'offrit de » placer mon fils dans sa compagnie, me disant » qu'il l'y traiterait comme le sien. Je lui objectai » qu'il était trop jeune, que cela ferait tort à » ses études; et comme il m'assurait que non, » je lui demandai la permission d'y réfléchir. » Quand j'en parlai ailleurs, on se récria sur la » bonne fortune que j'avais dédaignée; c'était » une grande faveur, me disait-on, parce qu'en » très-peu de temps, et sans interrompre son » éducation, mon fils deviendrait susceptible » d'un très-bel avancement. Je fus donc témoigner » au capitaine des gardes qu'il avait dû me trou-

» ver très-ridicule de ne pas m'être montré plus
» reconnaissant ; et il m'avoua qu'il s'était bien
» aperçu que je n'avais pas compris. Toutefois,
» par une circonstance ou une autre, Votre
» Majesté est revenue avant que mon fils n'eût
» eu l'honneur d'être présenté à son colonel, et
» comme, à notre départ pour Sainte-Hélène,
» j'ai été l'enlever à son lycée, le voilà pleine-
» ment et dûment un déserteur. » L'Empereur
en a beaucoup ri, et a terminé disant : « Ce que
» c'est pourtant que les révolutions ! Quel croi-
» sement d'intérêts, de rapports, d'opinions !
» Heureux encore quand elles ne dissolvent pas
» les familles, ou qu'elles ne mettent pas aux
» prises les meilleurs amis. » Et de là il a passé
à me questionner sur ma famille, et a fini par
me dire : « Mais j'ai vu, dans Alphonse de Beau-
» champ, votre nom parmi les royalistes qui,
» le 30 mars, provoquèrent à la royauté sur la
» place Louis XV : je vois bien que ce n'est pas
» vous ; je crois même que vous m'avez déjà
» expliqué cela ; mais l'idée ne m'en est pas
» restée. — Sire, c'est un cousin de mon nom.
» Cette citation me gêna un peu dans le mo-
» ment, et je réclamai vainement dans les jour-
» naux ; ce qu'il y avait de plaisant, c'est que
» le cousin réclamait vivement de son côté,
» pour qu'on spécifiât bien que c'était lui. Je

» crois bien que la dénomination ainsi géné-
» rale, était une bienveillance de l'auteur, que
» j'avais vu jadis chez moi, et qui voulait peut-
» être, par-là, me ménager une occasion de me
» faire valoir, si j'en avais l'envie. Du reste, je
» dois à ce cousin la justice de dire que me trou-
» vant, moi, près de V. M., je lui offris maintes
» fois de demander la faveur de vouloir bien le
» placer dans votre maison ou autrement, et il
» me refusa constamment. Je lui souhaite au-
» jourd'hui d'en trouver la récompense. » L'Em-
pereur a répété : « Bon Dieu! ce que sont pour-
» tant les révolutions! Comme elles bouleversent
» tous les intérêts privés! et c'est la masse de
» ces blessures privées qui cause le ferment gé-
» néral, et rend ces secousses si aigres, si hai-
» neuses, si violentes, etc., etc. »

Le temps a été épouvantable, à ne pouvoir pas sortir de tout le jour. L'Empereur m'a congédié, et a fait appeler le général Gourgaud, auquel il a dicté dans sa bibliothèque, depuis deux heures jusqu'à six heures, presque toute la campagne de Moreau, sous le Consulat. Après dîner, il nous a lu la fameuse lettre somptuaire de Mme de Maintenon à son frère, dans laquelle elle lui fixe son ménage, article par article, à 6 mille francs par an. Cela a conduit à faire venir plusieurs volumes des Grands-Hommes.

L'Empereur en a parcouru quelques articles, et s'est amusé des figures au trait qui sont à la fin de chaque volume.

Jeudi 5.

Bourrades de Napoléon; la plupart calculées, etc., etc. — On marchande notre existence.

Aujourd'hui, dans ma conversation du matin, je racontais à l'Empereur je ne sais plus quelles vexations, quels actes iniques qui, à son insu, révoltaient l'esprit public, et le rendaient odieux, parce qu'ils s'exerçaient en son nom, et que beaucoup les croyaient de lui; « Mais com-
» ment, disait-il, ne se trouvait-il personne
» parmi cette foule de vous autres qui m'entou-
» riez; comment parmi mes chambellans sur-
» tout n'y avait-il pas quelqu'un de cœur et d'in-
» dépendance qui vînt s'en plaindre et m'en
» donner connaissance? j'en aurais fait justice.—
» Ah! Sire, nous n'avions garde, nul n'aurait
» osé.—Pourquoi; j'étais donc bien terrible?—
» Sire, nous vous tenions pour tel. — J'entends,
» l'on redoutait mes bourrades; mais on savait
» aussi que j'écoutais volontiers, que j'étais juste,
» et c'eût été au bienveillant à savoir mettre en
» balance le prix de sa bonne action avec le
» danger de la bourrade. Et puis, mon cher, il

» était bien peu de ces bourrades qui ne tinssent
» du calcul ; c'était souvent ma seule occasion
» de tâter un homme, de prendre au vol ses
» nuances de caractères ; j'avais peu de momens
» à donner aux informations, c'était une de mes
» épreuves. Par exemple une fois ici, je vous ai
» poussé (allusion à la page 300, vol. V), et
» bien cela m'a suffi pour découvrir que vous
» devez être entêté-négatif très-susceptible, point
» dissimulé, mais boudeur ; et si je voulais (me
» prenant par l'oreille) vous adresser un madri-
» gal, je dirais : *la sensitive*, mon cher. » Et re-
venant aux bourrades, il a ajouté : « Autre mo-
» tif, c'est que j'avais été dans l'obligation de
» me créer une auréole de crainte ; autrement,
» surgi, comme je l'avais fait, du milieu de la
» multitude, un grand nombre m'eussent mangé
» dans la main ou frappé sur l'épaule. Nous
» sommes fort enclins, de notre nature, à la fa-
» miliarité, etc. »

Le temps a continué tout aussi mauvais, il a été horrible. L'Empereur a passé la plus grande partie du jour à travailler comme hier.

Le Gouverneur a renouvelé ses tracasseries au sujet de notre nourriture ; il a recommencé d'ignobles détails sur quelques bouteilles de vin, quelques livres de viande. Il veut bien aller à présent de 8 mille livres sterling qui lui sont

fixés par le gouvernement, jusqu'à 12 mille, qu'il prononce lui-même indispensables; mais il tient toujours à ce qu'on lui remette le surplus entre les mains, ou il menace de grands retranchemens. *Il marchande notre existence.* L'Empereur, quand on a voulu lui en rendre compte, a répondu qu'on fît ce qu'on voudrait; mais que sur toute chose on ne lui en parlât pas, qu'on le laissât tranquille.

Le soir, l'Empereur est revenu de nouveau à Mme de Maintenon, et a beaucoup parlé de ses lettres, de son caractère, de son influence sur les affaires du temps, etc., etc... Il a fait venir le Dictionnaire historique pour y lire l'article des Noailles, et s'est retiré à onze heures.

Vendredi 6.

Conversation confidentielle.—Lettres de Maintenon et de Sévigné.

Le temps était presque aussi mauvais que la veille. L'Empereur, après sa toilette, a mené l'un de nous dans sa bibliothèque, où il s'est entretenu confidentiellement et long-temps sur des objets graves qui nous touchent vivement.

« Voilà plus d'un an, disait-il, que nous sommes ici, et nous en sommes encore comme au » premier jour sur certains objets; j'avoue

» même qu'ils restent encore dans le vague de
» mon esprit, et que je n'ai rien d'arrêté à cet
» égard dans ma pensée. Cela me ressemble peu;
» mais aussi quel découragement ne doit pas
» être le mien? Que de coups la fortune et les
» hommes ont amassés sur ma tête! J'en suis
» atteint de tous côtés et partout. La plaie m'en
» couvre tous les pores. Il n'est pas jusqu'à vous
» autres autour de moi, vous mes fidèles et mes
» consolateurs, qui n'y soyez pour quelque
» chose. Vos jalousies, vos dissentimens m'at-
» tristent et me gênent. — Sire, lui a-t-il été ré-
» pondu, ce point devrait demeurer inaperçu
» de Votre Majesté, d'autant plus qu'au fond il
» est sans réalité pour ce qui la concerne. Notre
» jalousie n'est plus dès-lors que de l'émulation,
» et tous dissentimens cessent à l'expression de
» votre moindre désir. Nous ne vivons qu'en
» vous, nous agirons toujours ainsi qu'il vous
» plaira. Vous êtes pour nous *le vieux de la*
» *montagne*; aux crimes près, vous n'avez qu'à
» commander? — Eh bien! a dit l'Empereur, je
» vais m'y mettre sérieusement et chacun aura
» sa tâche. » Alors il a dicté quelques notes, a
gagné le jardin, où il a fait quelques tours
seul, et de-là est rentré chez lui.

L'Empereur n'est sorti de sa chambre qu'au
moment de dîner, il est revenu encore sur Mme

de Maintenon, qui était sa lecture du moment. « Son style, sa grâce, la pureté de son langage » me ravissent, a-t-il dit; je me raccommode. Si » je suis violemment heurté par ce qui est mau- » vais, j'ai une sensibilité exquise pour ce qui » est bon. Je crois que je préfère les lettres de » Mme de Maintenon à celles de Mme de Sévigné : » elles disent plus de choses. Mme de Sévigné » certainement restera toujours le vrai type; » elle a tant de charmes et de grâces, mais » quand on a beaucoup lu, il ne reste rien. Ce » sont des œufs à la neige dont on peut se ras- » sasier sans charger son estomac. »

Plus tard en parlant de grammaire, il a fait venir celle de Domairon, qui avait été notre professeur à l'école militaire de Paris. Il la parcourait avec plaisir. « Ce qu'est l'influence de la » jeunesse, disait-il; je soupçonne bien qu'elle » n'est pas la meilleure des grammaires, mais » elle n'en sera pas moins toujours pour moi » celle qui aura le plus d'attraits; je ne l'ouvrirai » jamais sans éprouver un certain charme, etc. »

Samedi 7.

Fautes des ministres anglais ; moyens laissés à l'Angleterre pour l'acquittement de sa dette, etc. — Réductions du Gouverneur.

L'Empereur n'est pas sorti de la journée. Le Gouverneur a paru sur le terrain avec un groupe nombreux. Nous avons fui à son approche. Plusieurs bâtimens ont été signalés.

Appelé chez l'Empereur, je l'ai trouvé occupé d'un ouvrage sur l'état de l'Angleterre ; ce point est devenu le sujet de la conversation. Il a beaucoup parlé de l'énormité de sa dette, de la gaucherie de la paix qu'elle avait conclue, des divers moyens qui s'offraient à elle de se tirer d'affaire, etc., etc.

Napoléon a essentiellement l'instinct de l'ordre, le besoin de l'harmonie. J'ai connu quelqu'un qui, vivant dans les chiffres, confessait ne pouvoir entrer dans un salon sans y additionner irrésistiblement, tout aussitôt et de force, les personnes qu'il y apercevait ; à table, c'étaient les plats, les verres, etc. Napoléon dans une atmosphère plus noble, dans une région plus élevée, avait aussi son acte irrésistible ; c'était celui de mettre en marche le grand, et de développer le beau. S'il s'occupait d'une ville, il sug-

gérait aussitôt des améliorations, des embellissemens, des monumens; s'il s'arrêtait sur une nation, il traitait à l'instant des voies de son illustration, de sa prospérité, de sa grandeur, de ses meilleures institutions, etc., etc. C'est ce que vingt traits qui précèdent auront déjà présenté à l'intelligence, à la sagacité de chacun.

Or, l'Empereur, par les journaux, les ouvrages, ou notre situation, était constamment ramené, par la force des choses, sur l'Angleterre. Il revenait donc souvent sur ce qu'elle avait dû faire, sur ce qui lui demeurait à entreprendre, sur ce qui pouvait lui procurer un avenir plus prospère, etc., etc. Je vais tâcher de recueillir ici quelque peu de ce que je lui ai entendu dire à cet égard en diverses occasions.

Un jour il disait : « Le système colonial que » nous avons connu est fini pour tous, pour » l'Angleterre qui possède toutes les colonies, » comme pour les autres puissances qui n'en » possèdent plus aucune. L'empire des mers, » aujourd'hui appartient à l'Angleterre sans dis- » cussion. Pourquoi, dans une situation toute » nouvelle continuerait-elle une marche routi- » nière? Pourquoi ne créerait-elle pas des com- » binaisons plus profitables? Il faut qu'elle ima- » gine une espèce d'émancipation de ses colo- » nies, aussi bien beaucoup lui échapperont

» avec le temps, et c'est à elle à profiter du mo-
» ment pour s'assurer des liens nouveaux, et des
» rapports plus avantageux. Pourquoi la plu-
» part de ces colonies ne seraient-elles pas sol-
» licitées à acheter leur émancipation de la mère
» patrie, au prix d'une quotité de la dette géné-
» rale, qui deviendrait spécialement la sienne.
» La mère patrie s'allégerait de ses charges, et
» n'en conserverait pas moins tous ses avanta-
» ges. Elle conserverait pour liens la foi des
» traités, les intérêts réciproques, la similitude
» du langage, la force de l'habitude; elle se ré-
» serverait d'ailleurs, par forme de garantie,
» un seul point fortifié, une rade pour ses vais-
» seaux, à la façon des comptoirs d'Afrique?
» Que perdrait-elle? rien; et elle sauverait les
» embarras, les frais d'une administration qui
» ne la font que trop souvent détester. Les mi-
» nistres auraient, il est vrai, quelques places de
» moins à donner; mais la nation recueillerait
» certainement davantage, etc.

» Je ne doute pas, ajoutait-il, qu'avec une
» connaissance approfondie de la matière, on
» n'obtînt quelque résultat utile de ces idées
» brutes, quelque erronées qu'elles pussent
» être à leur premier jet. Il n'est pas jusqu'à
» l'Inde même dont il ne fût possible, sans dou-
» te, de tirer quelque grand parti par quelques

» combinaisons nouvelles. Les Anglais m'assu-
» rent ici que l'Angleterre n'en retire aucun bé-
» néfice dans la balance de son commerce. Les
» frais emportent tout ou dépassent même enco-
» re : il ne reste donc que des grapillages indivi-
» duels et quelques fortunes personnelles colos-
» sales ; mais ce sont autant d'alimens pour le
» patronage des ministres ; et dès-lors on se don-
» nerait bien de garde d'y toucher. Puis ces *Na-*
» *babs,* comme ils les appellent, en revenant
» en Angleterre, y sont autant de bonnes re-
» crues pour la haute aristocratie. Peu importe
» qu'ils présentent le scandale d'une fortune ac-
» quise par les rapines et le brigandage ; peu
» importe qu'ils influent fortement sur la mo-
» rale publique, en animant chacun du désir
» des mêmes richesses poursuivies à tout prix.
» Les ministères actuels n'y regardent pas de si
» près : ce seront autant de votes pour eux ; et
» plus ils seront pourris, plus ils seront faciles
» à gouverner. Et avec les choses de la sorte, le
» moyen d'attendre quelque réforme. Aussi, à
» la moindre proposition, vous voyez quels
» cris ! car l'aristocratie anglaise veut bien jour-
» nellement gagner du terrain en avant, mais si-
» tôt qu'on propose de la faire rétrograder d'un
» atôme, elle n'y entend plus, et l'explosion est
» universelle. Si l'on touche aux plus minutieux

» détails, tout l'édifice va crouler, s'écrie-t-elle.
» C'est tout simple. Qu'on veuille arracher d'un
» vorace le morceau qu'il tient à la bouche, il
» le défendra en héros, etc., etc. »

Une autre fois, l'Empereur disait : « Après
» 20 ans de guerre, après tant de trésors pro-
» digués, tant de secours fournis à la cause
» commune, après un triomphe au-dessus de
» toute espérance, quelle paix pourtant a signée
» l'Angleterre! Castelreagh a eu le continent à
» sa disposition, quel grand avantage, quelles
» justes indemnités a-t-il stipulés pour son
» pays? Il a fait la paix comme s'il eût été vaincu.
» Le misérable! je ne l'eusse guère plus mal-
» traité si je fusse demeuré victorieux. Ou bien
» encore serait-ce qu'il s'estimait assez heureux
» de m'avoir renversé..... dans ce cas la haine
» m'a vengé! Deux forts sentimens ont animé
» l'Angleterre durant notre lutte; son intérêt
» national et sa haine contre ma personne. Au
» moment du triomphe, la violence de l'un lui
» aurait-il fait oublier l'autre? Elle paierait
» cher ce moment de passion! » Et il dévelop-
pait son idée parcourant les diverses combinai-
sons qui démontraient les fautes de lord Castel-
reagh, et les nombreux avantages qu'il avait né-
gligés. « Des milliers d'années s'écouleront, di-
» sait-il, avant qu'il ne se présente une telle

» occasion pour le bien-être, la véritable gran-
» deur de l'Angleterre. Est-ce donc, de la part
» de Castelreagh, ignorance ou corruption? Ce
» lord Castelreagh a distribué noblement, à ce
» qu'il a cru, les dépouilles aux souverains du
» continent, et n'a rien réservé pour son pays;
» mais n'a-t-il pas craint qu'on lui reprochât d'a-
» voir été là bien plutôt leur *commis* que leur
» *associé*. Il a fait don de territoires immenses;
» la Russie, la Prusse, l'Autriche ont acquis des
» millions de population. Où se trouve l'équiva-
» lent de l'Angleterre? Elle, qui pourtant avait
» été l'ame de ces succès, elle qui en avait payé
» tous les frais : aussi recueille-t-elle déjà le fruit
» de la reconnaissance du continent, et des bé-
» vues ou de la trahison de son négociateur. On
» continue mon système continental, on ré-
» prouve, on exclut les produits de ses manu-
» factures; au lieu de cela, pourquoi n'avoir
» pas bordé le continent de villes maritimes li-
» bres et indépendantes? Celles, par exemple,
» de Dantzick, Hambourg, Anvers, Dunkerque,
» Gênes et autres, qui fussent demeurées les en-
» trepôts obligés de ses manufactures, dont ils
» eussent inondé l'Europe en dépit de toutes
» les douanes du monde. Elle en avait le droit
» et le besoin; ses décisions eussent été justes,
» et qui s'y fût opposé au moment de la libéra-

» tion? Pourquoi s'être créé un embarras, et
» avec le temps un ennemi naturel en unissant
» la Belgique à la Hollande, au lieu d'avoir mé-
» nagé deux immenses ressources à son com-
» merce, en les tenant séparées? La Hollande,
» qui n'a point de manufactures, était le dépôt
» naturel de celles d'Angleterre, et la Belgique,
» devenue colonie anglaise sous un prince an-
» glais, eût été la route par laquelle on en eût
» constamment inondé la France et l'Allemagne?
» Pourquoi n'a-t-on pas plié l'Espagne et le Por-
» tugal à un traité de commerce à long terme,
» qui eût repayé de tous les frais qu'on a faits
» pour leur délivrance, et qu'on eût obtenu sous
» peine d'affranchir leurs colonies, dont, dans
» les deux cas, on eût fait tout le négoce? Pour-
» quoi n'a-t-on pas stipulé quelqu'avantage
» dans la Baltique, et vis-à-vis des états d'Italie?
» C'était là comme autant de droits régaliens de
» la souveraineté des mers. Après s'être battu
» long-temps pour en soutenir le droit, com-
» ment en négliger les bénéfices, quand elle se
» trouvait consacrée de fait? Est-ce qu'en sanc-
» tionnant l'usurpation dans les autres, l'Angle-
» terre eût pu craindre qu'aucun osât se refuser
» à la sienne; et qui l'eût pu? Je m'attendais à
» quelque chose de la sorte. Peut-être le regret-
» tent-ils aujourd'hui qu'il est trop tard, car ils

» ne sauraient plus y revenir; ils ont manqué le
» moment unique!..... Que de pourquoi encore
» j'aurais à multiplier!..... Lord Castelreagh seul
» pouvait agir ainsi : il s'est fait l'homme de la
» sainte-alliance; avec le temps il sera maudit.
» Les Lauderdale, les Grenville, les Wellesley
» et autres eussent traité bien différemment;
» c'est qu'ils eussent été les hommes de leur
» pays, etc., etc. »

L'Empereur disait encore une autre fois :
« La dette est le ver rongeur de l'Angleterre;
» c'est la chaîne de tous ses embarras; car c'est
» elle qui force à l'énormité des taxes, celles-ci
» font hausser le prix des denrées; de là la mi-
» sère du peuple, le haut prix du travail et ce-
» lui des objets manufacturés, qui ne se présen-
» tent plus avec le même avantage sur les mar-
» chés de l'Europe. L'Angleterre doit donc
» combattre à tout prix ce monstre dévorant; il
» lui faut l'attaquer par tous les bouts à la fois,
» l'assommer par le *négatif et le positif* réunis,
» c'est-à-dire par la réduction de ses dépenses,
» et l'accroissement de ses capitaux.

» Ne peut-elle pas réduire l'intérêt de sa dette,
» les hauts salaires, les sinécures, les dépenses
» de l'armée; renoncer à celle-ci pour s'en tenir
» à sa marine. Enfin, beaucoup d'autres choses
» encore que j'ignore, et ne saurais fouiller?

» Quant à l'accroissement de ses capitaux, ne
» peut-elle s'enrichir de tous les biens ecclésias-
» tiques, qui sont immenses, qu'elle acquerrait
» par une salutaire réforme, et à l'extinction des
» titulaires, ce qui ne blesserait personne. Mais
» qu'on prononce un mot de la sorte, et toute
» l'aristocratie sera sous les armes et en cam-
» pagne, et elle l'emportera ; car en Angleterre,
» c'est elle qui gouverne et c'est pour elle qu'on
» gouverne. Elle recourra à son adage habituel :
» si l'on touche le moindrement aux fondemens
» antiques, le tout va s'écrouler ; ce que la masse
» répète benoitement, et toute réforme s'arrête,
» et tous abus demeurent, croissent, pullulent.

» Il est vrai de dire qu'en dépit d'une compo-
» sition de détails odieux, surannés, ignobles,
» la constitution anglaise présente cependant le
» singulier phénomène d'un heureux et beau
» résultat, et c'est ce résultat et tous ses bien-
» faits qui attachent la multitude craintive de
» les perdre. Mais est-ce donc bien la nature
» condamnable des détails qui procure le ré-
» sultat? Non, elle le ternit, au contraire, et il
» resplendirait bien davantage si la grande et
» belle machine se désencombrait de ses vices
» parasites, etc., etc.

» Mais voyez après tout, continuait l'Empe-
» reur, où peut conduire pourtant le système

» des emprunts, et combien il est dangereux;
» aussi n'y ai-je jamais voulu entendre chez
» nous, où les avis étaient partagés. J'y suis de-
» meuré constamment et opiniâtrément opposé.

» On a dit dans le temps que je ne faisais point
» d'emprunt, faute de crédit, parce que je
» n'eusse point trouvé de prêteurs, c'était faux.
» Ce serait bien peu connaître les hommes et
» l'agiotage, que d'imaginer qu'en présentant
» des chances et l'appât du jeu, on n'eût pas
» toujours trouvé à remplir ses emprunts; seu-
» lement c'est que cela n'entrait pas dans mon
» système; et j'avais cherché à le consacrer
» comme base fondamentale, en fixant, par une
» loi spéciale, le montant de la dette publique
» à ce que l'on avait généralement pensé devoir
» être utile à la prospérité générale : à 80 mil-
» lions de rente pour ma France, dans sa plus
» grande étendue, et après la réunion de la Hol-
» lande, qui elle seule l'avait accrue de 20 mil-
» lions; cette somme était raisonnable et utile;
» toute autre plus forte devenait nuisible. Et
» qu'est-il arrivé de ce système? Voyez quelles
» ressources j'ai laissées après moi! La France,
» après tant de gigantesques efforts, après de si
» terribles désastres ne demeure-t-elle pas la plus
» prospère? Ses finances ne sont-elles pas les
» premières de l'Europe? A qui et à quoi le doit-

» on? J'étais si loin de vouloir manger l'avenir,
» que j'avais la résolution de laisser un trésor;
» j'en avais même déjà un et j'y puisais pour prê-
» ter à des maisons de banque, à des familles
» embarrassées, à des personnes placées près de
» moi.

» Non-seulement j'eusse maintenu avec soin
» la caisse d'amortissement, mais je comptais
» encore avoir, avec le temps, des caisses d'ac-
» tivité, dont les sommes croissantes eussent été
» consacrées aux travaux et améliorations pu-
» blics; il y aurait eu la caisse d'activité de
» l'Empire pour les travaux généraux; la caisse
» d'activité des départemens pour les travaux
» locaux; la caisse d'activité des communes
» pour les travaux municipaux, etc., etc. »

Enfin, dans une autre occasion encore, l'Em-
reur disait gaîment : « L'Angleterre est réputée
» pour trafiquer de tout; que ne se met-elle à
» vendre de la liberté, on la lui achèterait bien
» cher, et sans lui faire banqueroute; car la li-
» berté moderne est essentiellement morale, et
» ne trahit pas ses engagemens. Par exemple,
» que ne lui paieraient pas ces pauvres Espa-
» gnols pour se délivrer du joug sous lequel on
» vient de les rebâter! Je suis sûr qu'on les y
» trouverait bien disposés; j'en ai les preuves;
» et c'est pourtant moi qui aurai créé ce senti-

» ment ; encore ma bévue du moins aura-t-elle
» profité à quelqu'un. Quant aux Italiens, j'y ai
» implanté des principes qu'on ne déracinera
» plus ; ils fermenteront toujours. Qu'aurait de
» mieux à faire l'Angleterre aujourd'hui que de
» donner la main à ces beaux mouvemens de la
» régénération moderne? Aussi-bien faudra-t-il
» tôt ou tard qu'elle s'accomplisse. C'est en vain
» que les souverains et les vieilles aristocraties
» multiplieraient leurs efforts pour s'y opposer :
» c'est la roche de Sysiphe qu'ils tiennent élevée
» au-dessus de leurs têtes ; mais quelques bras
» se lasseront, et au premier défaut, tout leur
» croulera dessus. Ne vaudrait-il pas mieux trai-
» ter à l'amiable ; c'était là mon grand projet.
» Pourquoi l'Angleterre se refuserait-elle à en
» avoir la gloire et en recueillir le profit? Tout
» passe, en Angleterre comme ailleurs. Le mi-
» nistère Castelreagh passera et celui qui lui
» succédera, héritier de tant de fautes, devien-
» dra grand, s'il veut seulement ne pas le conti-
» nuer. Tout son génie peut se borner unique-
» ment à laisser faire, à obéir aux vents qui
» soufflent ; au rebours de Castelreagh, il n'a
» qu'à se mettre à la tête des idées libérales, au
» lieu de se liguer avec le pouvoir absolu, et il
» recueillera les bénédictions universelles et
» tous les torts de l'Angleterre seront oubliés.

» Cet acte était à la portée de Fox ; Pitt ne l'eût
» pas entrepris ; c'est que chez Fox, le cœur
» échauffait le génie, au lieu que chez Pitt le
» génie desséchait le cœur. Mais j'entends un
» grand nombre me demander comment, moi,
» tout-puissant, je n'ai point agi de la sorte ? com-
» ment, parlant si bien, j'ai pu agir si mal ? Je
» réponds à ceux qui sont de bonne foi que rien
» ici ne saurait se comparer. L'Angleterre peut
» opérer sur un terrain dont les fondemens des-
» cendent aux entrailles de la terre, le mien ne
» reposait encore que sur du sable. L'Angle-
» terre règne sur des choses établies ; moi, j'a-
» vais la grande charge, l'immense difficulté de
» les établir. J'épurais une révolution, en dépit
» des factions déçues ; j'avais bien réuni en fais-
» ceaux tout le bien épars qu'on devait en con-
» server ; mais j'étais obligé de les couvrir de
» mes bras nerveux pour les sauver des attaques
» de tous ; et c'est dans cette attitude que je ré-
» pète encore que véritablement la chose pu-
» blique, *l'État, c'était moi.*

» Le dehors en armes fondait sur nos princi-
» pes ; et c'est précisément en leur nom que le
» dedans m'attaquait en sens opposé : or, pour
» peu que je me fusse relâché, on m'eût bien-
» tôt ramené au temps du Directoire, j'eusse été
» l'objet, et la France l'infaillible victime d'un

» *contre-brumaire*. Nous sommes de notre na-
» ture, si inquiets, si faiseurs, si bavards!...
» Qu'il arrive vingt révolutions, et nous aurons
» aussitôt vingt constitutions! C'est ce dont on
» s'occupe le plus, ce qu'on observe le moins.
» Ah! que nous avons besoin de grandir dans
» cette belle et glorieuse route! Nos grands hom-
» mes, en ce genre, se sont montrés si petits!
» Fasse le Ciel que la jeunesse d'aujourd'hui
» profite de tant de fautes, et qu'elle se montre
» aussi sage qu'elle sera ardente!!! etc., etc. »

Aujourd'hui le Gouverneur a commencé ses grandes réductions. Il a fallu nous séparer de huit domestiques anglais qu'on nous avait donnés. C'était pour eux une vive douleur, et c'est pour nous un sentiment doux de voir que tous ceux qui nous approchent s'attachent à nous et nous regrettent. Nous manquons réellement du nécessaire journalier; pour y pourvoir l'Empereur va faire vendre son argenterie; c'est sa seule ressource.

Après dîner, l'Empereur nous a lu le Cercle, il s'est retiré aussitôt, bien que de bonne heure; il ne se trouvait pas bien. Il n'a pu s'endormir, et m'a envoyé chercher vers minuit. Le hasard ou l'instinct avait fait que je ne m'étais pas encore couché. J'ai demeuré à causer avec l'Empereur jusqu'à deux heures. . . . . .

Dimanche 8.

Cour de l'Empereur. — Présentations des femmes, etc. — Sur l'âge des femmes. — Manuscrit de l'île d'Elbe.

L'Empereur m'a fait demander d'assez bonne heure; il achevait sa toilette; il n'avait point dormi de la nuit; il se trouvait fort fatigué. Le temps était devenu supportable; il a demandé son déjeûner dans la tente. Pendant qu'on le disposait, il a fait quelques tours de jardin et est revenu sur la conversation de la nuit dernière avec moi. . . . . .

Au déjeûner, il a fait appeler Mme de Montholon, et de là nous sommes montés dans la calèche, dont l'Empereur n'avait pas fait usage depuis long-temps. Il y avait plusieurs jours qu'il avait à peine respiré l'air du dehors.

La conversation a été encore une fois sur la Cour de l'Empereur aux Tuileries, la foule nombreuse qui la composait, l'adresse et l'esprit avec lesquels l'Empereur la passait en revue, etc. Je supprime beaucoup de choses, pour ne les pas répéter. « C'est encore plus difficile qu'on » ne pense, disait-il, que de parler à une foule » de personnes, et de ne leur rien dire; que de » connaître une multitude de monde, dont les » neuf dixièmes nous sont inconnus, etc. »

Plus tard, il observait combien, après tout, il était tout à-la-fois aisé et difficile de l'approcher, d'avoir à faire à lui, de s'en faire juger; combien il tenait à peu avec lui de faire sa fortune ou de la manquer. « A présent que je suis » hors de la question, disait-il, que me voilà » simple particulier, que je réfléchis en philo- » sophe sur ce temps où j'avais à faire les œuvres » de la Providence, sans néanmoins cesser d'être » homme, je vois combien réellement le hasard » entrait dans les destinées de ceux que je gou- » vernais; combien la faveur, le crédit pou- » vaient être accidentels. L'intrigue est parfois » si adroite, le mérite si gauche, ces extrêmes » se touchent de si près, que mon atmosphère, » avec la meilleure volonté du monde, devait » être encore une véritable loterie. Et pouvais- » je faire mieux? Péchais-je par mes intentions, » mes efforts? D'autres ont-ils mieux fait? C'est » surtout par-là qu'il faut me juger. Le vice est » donc dans la nature du poste, dans la force » des choses, etc., etc. »

De-là, on a parlé de la présentation des femmes à la Cour, de leurs embarras, de leurs secrètes dispositions, des vues, des espérances de quelques-unes. Mme de Montholon a dévoilé le secret de certaines de sa connaissance; d'où il résultait que si, dans divers salons de Paris, on

se récriait sur la brutalité des manières de l'Empereur, la dureté de ses paroles, la laideur de sa personne; d'autres cœurs, mieux disposés, mieux informés, et bien différemment affectés, vantaient ailleurs la douceur de sa voix, la grâce de ses manières, la finesse de son sourire, et surtout sa fameuse main, belle, disait-on, jusqu'au ridicule.

Ces petits avantages, observait-on, mêlés à beaucoup de puissance, à beaucoup plus de gloire encore, pouvait monter assez naturellement certaines têtes, créer certains romans. Aussi combien aux Tuileries aspiraient à plaire au maître! Combien cherchaient à faire partager un sentiment qu'on éprouvait peut-être réellement soi-même!

L'Empereur riait de nos observations et de nos conjectures; et puis il convenait qu'à travers ses nuages d'affaires et d'encens, il avait cru plus d'une fois s'en apercevoir. Les moins timides, ou les plus vivement disposées en avaient même parfois, disait-il, sollicité et obtenu des audiences. Nous en riions à notre tour, et disions que dans le temps elles avaient fourni matière à toute notre gaîté. Mais l'Empereur nous protestait sérieusement que cela avait été tout à fait à tort. Déjà dans une conversation plus particulière, à Briars, dans nos soirées du clair

de lune, qu'on a vue plus haut, l'Empereur m'avait dit de même, et avait détruit tous les bruits d'alors, hormis un seul.

De-là la conversation est tombée sur l'âge des femmes, et leur répugnance à le laisser connaître. L'Empereur a été fort spirituel et très-piquant. On a cité une femme qui a mieux aimé perdre un procès très-considérable, que d'avouer son âge. Il ne s'agissait que de produire son extrait baptistaire, et elle avait gagné. Mais elle ne put jamais s'y déterminer.

On en a cité une autre qui aimait beaucoup un homme. Elle était convaincue qu'elle trouverait le bonheur en s'unissant avec lui, mais elle ne pouvait l'épouser qu'en montrant son acte de naissance; elle aima mieux y renoncer.

Enfin, l'Empereur lui-même a cité une grande dame qui, en se mariant, avait trompé son mari de cinq ou six ans au moins, en imaginant de produire l'extrait baptistaire d'une sœur cadette, morte depuis long-temps. « La pauvre José-» phine s'exposait pourtant là à de grands in-» convéniens, disait l'Empereur, ce pouvait être » réellement un cas de nullité de mariage. » Ces paroles nous ont donné la clef de certaines dates, qui dans le temps, aux Tuileries, exerçaient notre malignité et nos rires, et que nous

expliquions alors par la seule galanterie et l'extrême complaisance de l'almanach impérial.

Sur les 4 heures, il a pris fantaisie à l'Empereur de marcher un peu. Je n'étais pas avec lui. Il avait été, nous disait-il au retour, jusqu'au jardin de la compagnie, où il avait rencontré de très-belles dames. « Mais je n'avais pas ma lan-
» gue avec moi, ajoutait-il en me montrant, le
» vilain m'avait quitté, et rien n'a été plus fâ-
» cheux, car je n'avais jamais été mieux dis-
» posé, etc. »

Cette petite promenade n'a pas réussi à l'Empereur; il en a rapporté une grande douleur de dent.

Un vaisseau venu du Cap est reparti pour l'Europe. Des généraux anglais, qui s'y trouvaient passagers, n'ont pu arriver jusqu'à l'Empereur, malgé leurs sollicitations réitérées. C'était une nouvelle méchanceté du Gouverneur. Ces passagers étaient des hommes de marque; leurs rapports pouvaient avoir du poids. Le Gouverneur, contre toute vérité, leur a dit que l'intention de Napoléon était de ne plus recevoir personne.

L'Empereur nous avait analysé, il y a quelque temps un projet de dictée en 14 chapitres (voyez plus haut 27 août), qui m'avait vivement frappé par sa vérité, sa force, sa logique et sa dignité.

J'y revenais souvent depuis quand je me trouvais seul avec lui; il avait ri plus d'une fois de ma tenacité, laquelle, disait-il, ne m'était pas usuelle. Aujourd'hui il m'a dit qu'il avait enfin fait quelque chose, bien que ce ne fût pas en 14 chapitres, ni sur le sujet promis; mais qu'il faudrait m'en contenter; et j'ai lu ce qu'il avait dicté. C'est certainement un morceau très-remarquable. Je ne pense pas que la révolution ait rien produit de plus serré, de plus fort sur la légalité des 25 dernières années en France, savoir : la République, le Consulat et l'Empire.

L'exposé de 10 chapitres qui composent ce petit ouvrage, et le développement peuvent être regardés comme un cadre parfait sur le sujet. La touche en est particulièrement simple et nerveuse. Chaque chapitre se montre plein et fort. Leur ensemble, composant une cinquantaine de pages, présente un tout vraiment frappé et fini. J'ai compris que le fond de ces idées avait dû être le manifeste de l'Empereur lors de son débarquement de l'île d'Elbe.

Depuis mon retour en Europe, ce petit ouvrage a paru dans le public sous le titre de Manuscrit de l'île d'Elbe. J'ai lieu de croire que, dans l'origine, il lui était destiné un autre titre. Quoi qu'il en soit, comme il est peu connu, qu'il n'a porté aucun caractère public, et que

ceux qui l'ont lu peuvent en avoir ignoré la véritable source, j'en vais transcrire littéralement ici, à peu de mots près, plusieurs chapitres qui serviront à en constater la source et l'authenticité.

Chapitre I.—Dans le XVIme siècle, le Pape, l'Espagne, et les Seize, veulent en vain élever sur le trône de France une quatrième dynastie. Henri IV succède à Henri III, sans interrègne : il est vainqueur de la Ligue; cependant il ne peut régner qu'en se ralliant de bonne foi au parti de la majorité de la nation.

« Henri IV fut proclamé roi à St-Cloud le jour même de la mort de Henri III : son autorité fut reconnue par toutes les églises protestantes, et par une partie de la noblesse catholique. La sainte ligue qui s'était formée contre Henri III, en haine des protestans et de l'assassinat du duc de Guise, était maîtresse de Paris, et commandait aux cinq sixièmes du royaume. Elle se refusa à reconnaître Henri IV, mais ne proclama aucun autre maître. Son chef, le duc de Mayenne, exerça l'autorité sous le titre de lieutenant-général du royaume. L'avénement de Henri IV ne changea rien aux formes adoptées par la Ligue pour exercer son pouvoir : chaque ville était gouvernée, comme dans des temps de troubles et de factions, par des autorités locales ou militaires. A aucune époque, même le lendemain de

son entrée à Paris, Henri IV ne reconnut les actes de la Ligue, et jamais celle-ci n'en éleva la prétention. Aucune loi, aucun réglement, n'est émané d'elle. Le parlement de Paris se divisa en deux partis : l'un tint pour les Ligueurs, et siégea à Paris; l'autre, pour Henri IV, se réunit à Tours. Mais les Parlemens n'enregistrèrent, ne firent que des actes judiciaires. Les provinces conservèrent leur organisation, leurs priviléges : elles restèrent intactes, gouvernées par leurs coutumes. Nous avons dit que la Ligue n'avait proclamé aucun autre maître; cependant elle reconnut un moment pour roi le cardinal de Bourbon, oncle de Henri; mais ce cardinal ne consentit point à seconder les projets des ennemis de sa maison. Henri, d'ailleurs, s'était saisi de sa personne; aucun acte n'émana de lui, et la Ligue continua à être gouvernée par l'autorité du duc de Mayenne, lieutenant-général. Il n'y eut donc aucun interrègne entre Henri III et Henri IV. Plusieurs partis divisaient la Ligue : la Sorbonne avait décidé que les droits de naissance ne pouvaient conférer aucun droit à la couronne à un prince ennemi de l'église; Rome avait déclaré qu'Henri IV, étant relaps, avait perdu ses droits pour toujours; qu'il ne pourrait les recouvrer, même quand il rentrerait dans le giron de l'église. Henri IV, roi de Na-

varre, était né dans la religion réformée; au moment de la St-Barthélemi, il fut contraint d'épouser Marguerite de Valois, et d'abjurer la réforme; mais aussitôt qu'il put s'éloigner de la Cour et qu'il se trouva au milieu des religionnaires, sur la rive gauche de la Loire, il déclara que son abjuration avait été forcée, et rentra dans la communion protestante. Cette démarche le faisait caractériser relaps endurci; mais la majorité de la Ligue, tout ce qui avait des sentimens modérés, se rangea à l'opinion qu'il fallait sommer Henri de rentrer dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, et le reconnaître pour maître aussitôt qu'il aurait abjuré et reçu l'absolution des évêques.

« Les ligueurs convoquèrent les états-généraux du royaume à Paris; les ambassadeurs d'Espagne y démasquèrent les projets de leur maître; ils sollicitèrent les états d'élever sur le trône de France une quatrième dynastie, puisqu'Henri et Condé, déclarés relaps, ayant perdu tous leurs droits à la couronne, la ligne masculine des Capets était éteinte. Ils réclamaient donc les droits de l'Infante d'Espagne, fille de la sœur de Henri II, Roi de France, et la première dans la ligne féminine, et si la nation croyait être rentrée dans ses droits par l'extinc-

tion de la ligne masculine, et pouvoir disposer du trône, ils insistaient encore pour que le choix tombât sur l'Infante : on ne pouvait trouver une personne d'une plus grande maison, et la France devait de la considération aux efforts que Philippe II faisait pour soutenir la cause de la Ligue. Des troupes espagnoles étaient à Paris sous les ordres du duc de Mayenne; l'Infante épouserait un prince français; ils désignèrent même le duc de Guise, fils de celui qui avait été assassiné à Blois. Une armée de 50,000 Espagnols serait entretenue à Paris par la Cour de Madrid, qui prodiguerait ses trésors et toute sa puissance pour assurer le triomphe de cette quatrième dynastie. Les Seize appuyèrent ces propositions, sanctionnées par la Cour de Rome, et soutenues de tous les efforts du légat. Tout fut vain; l'esprit national s'indigna de voir une nation étrangère disposer du trône de France : la partie du parlement qui siégeait à Paris fit, les chambres assemblées, des remontrances au lieutenant-général du royaume, duc de Mayenne, pour qu'il eût à veiller au maintien des lois fondamentales de la monarchie, et spécialement de la loi salique. Si les efforts de la faction d'Espagne l'eussent emporté, que les états-généraux eussent déclaré les descendans d'Hugues Capet déchus du trône, et eussent élevé une quatrième

dynastie ; si celle-ci eût chassé Henri du royaume, et eût été acceptée par la nation, sanctionnée par la religion, reconnue par les puissances de l'Europe, les droits de la troisième dynastie eussent été éteints.

« Henri vainquit la Ligue à Arques et dans les plaines d'Ivry ; il assiégea Paris. Cependant il reconnut l'impossibilité de régner en France, sans se ranger du parti de la nation. Il avait été vainqueur avec son armée toute française ; s'il avait sous ses ordres un petit corps d'Anglais, les Ligueurs en avaient un plus considérable d'Espagnols et d'Italiens : ainsi, dans les deux partis, le combat avait été de Français contre Français ; les étrangers n'y étaient qu'auxiliaires, l'honneur et l'indépendance nationale n'étaient point compromis, de quelque côté que se fixât la victoire. *Ventre-saint-gris! Paris vaut bien une messe!* fut le langage dont Henri se servit pour sonder l'opinion des huguenots ; et lorsqu'il réunit au Conseil de Beauvais, les principaux des religionnaires, pour délibérer sur le parti à prendre, la majorité, et surtout les meilleures têtes, conseillèrent au Roi d'abjurer, et de rentrer dans le parti de la nation. Henri abjura à St.-Denis, il reçut l'absolution des évêques, la capitale lui ouvrit ses portes, et son autorité fut reconnue de tout le royaume. Henri

se rallia de bonne foi au parti national; presque tous les emplois furent occupés par les Ligueurs. Les religionnaires, ceux qui l'avaient constamment servi, et auxquels il devait ses victoires, firent entendre souvent leurs plaintes; ils le taxèrent d'ingratitude; cependant, malgré tous ces ménagemens, la nation fut long-temps en défiance des intentions secrètes d'Henri. *La caque sent toujours le hareng*, disait-on.

Chapitre II.—La république consacrée par la volonté du peuple, par la religion, par la victoire et par toutes les puissances de l'Europe.

« Hugues Capet monta sur le trône par le choix du parlement, composé des seigneurs et des évêques; ce qui formait alors la nation. La monarchie française n'a jamais été absolue; l'intervention des états-généraux a toujours été nécessaire pour les principaux actes de la législation, et pour octroyer de nouvelles impositions. Depuis, les parlemens se prétendant les états-généraux au petit-pied, secondés par la Cour, usurpèrent les droits de la nation. En 1788, les parlemens furent les premiers à le reconnaître; Louis XVI convoqua en 1789 les états-généraux, et la nation rentra dans l'exercice d'une portion de la souveraineté. L'Assemblée constituante donna à l'état une nouvelle constitution,

qui fut sanctionnée de l'opinion de toute la France : Louis XVI l'accepta, et jura de la maintenir : l'Assemblée législative suspendit le Roi : la Convention, formée des députés de toutes les assemblées primaires du royaume, et revêtue de pouvoirs spéciaux, déclara la monarchie abolie, et créa la république. Tout ce qui tenait au parti royal quitta la France, et appela le secours des armées étrangères. L'Autriche et la Prusse signèrent la convention de Pilnitz. Des armées autrichiennes et prussiennes, ayant avec elles l'armée des Princes, commencèrent la guerre de la première coalition pour soumettre le peuple français. La nation toute entière courut aux armes : l'Autriche et la Prusse furent vaincues. Depuis, l'Autriche, l'Angleterre, la Russie, formèrent la deuxième coalition : cette coalition fut détruite, comme l'avait été la première. Toutes les puissances reconnurent la République :

» 1° La République de Gênes, par une ambassade extraordinaire, le 15 juin 1792.

2° La Porte par déclaration du 27 mars 1793.

3° La Toscane, par le traité du 9 février 1795.

4° La Hollande, par le traité du 16 mai 1795.

5° La République de Venise, par une ambassade extraordinaire, le 30 décembre 1795.

6° Le Roi de Prusse, par le traité signé à Bâle, du 5 avril 1795.

7° Le Roi d'Espagne, par le traité signé à Bâle, le 22 juillet 1795.

8° Hesse-Cassel, par le traité du 28 juillet 1795.

9° La Suisse, par le traité du 19 août 1795.

10° Le Danemarck, par déclaration du 18 août 1795.

11° La Suède, par ambassade du 23 avril 1795.

12° La Sardaigne; traité de Paris, 28 avril 1796.

13° L'Amérique, par son ambassade extraordinaire du 30 décembre 1796.

14° Naples, par traité du 10 octobre 1796.

15° Parme, par traité du 5 novembre 1796.

16° Wurtemberg, par traité du 7 août 1796.

17° Bade, par le traité du 22 août 1796.

18° La Bavière, par le traité du 24 juillet 1797.

19° Le Portugal, par le traité du 19 août 1797.

20° Le Pape, par le traité signé à Tolentino, du 19 février 1797.

21° L'Empereur d'Allemagne, par le traité de Campo-Formio du 7 octobre 1797.

22° L'Empereur de Russie, par le traité du 8 octobre 1801.

23° Enfin le Roi d'Angleterre, par le traité signé à Amiens le 27 mars 1802.

» Le gouvernement de la république envoya et reçut des Ambassadeurs de toutes les puis-

sances, le pavillon tricolore fut reconnu sur toutes les mers et dans tout l'univers. C'était comme souverain temporel que le Pape avait traité à Tolentino avec la République; mais comme chef de la religion catholique, apostolique et romaine, il la reconnut et traita avec elle par le concordat signé à Paris, le 18 avril 1802. La plupart des évêques qui avaient suivi le parti royal dans l'étranger se soumirent; ceux qui voulurent lui rester fidèles, perdirent leurs siéges. La République sanctionnée par l'universalité des citoyens, victorieuse par ses armées, reconnue par tous les rois, par toutes les puissances de l'univers, le fut également par toutes les religions, et notamment par l'église catholique, apostolique et romaine.

» Non-seulement toutes les puissances du monde reconnurent la République, après la mort de Louis XVI, mais même aucune ne lui reconnut jamais de successeur. Le procès de la troisième dynastie était donc terminé en 1800, tout comme ceux de la première et de la seconde. Les titres et les droits des Mérovingiens furent éteints par les titres et les droits des Carlovingiens; les titres et les droits des Carlovingiens furent éteints par les titres et les droits des Capétiens, tout comme les titres et les droits des Capétiens furent éteints par les titres et les

droits de la République. Tout gouvernement légitime éteint les droits et la légitimité des gouvernemens qui l'ont précédé. La République a donc été un gouvernement de fait et de droit, légitime par la volonté de la nation, sanctionné par l'église, et par l'adhésion de l'univers.

Chapitre III. — La Révolution a fait de la France une nouvelle nation : elle a affranchi les Gaulois de la conquête des Francs : elle a créé de nouveaux intérêts et un nouvel ordre de choses, conforme au bien du peuple, à ses droits, à la justice, aux lumières du siècle.

« La Révolution française n'a pas été produite par le choc des intérêts de deux familles se disputant le trône; elle a été un mouvement général de la masse de la nation contre les privilégiés. La noblesse française, comme celle de toute l'Europe, date de l'incursion des barbares, qui se partagèrent l'empire romain. En France les nobles représentaient les Francs et les Bourguignons ; le reste de la nation, les Gaulois. Le régime féodal, qui s'introduisit, établit le principe que toute terre avait un seigneur. Tous les droits politiques furent exercés par les prêtres et les nobles; les paysans furent esclaves, partie attachés à la glèbe. La marche de la civilisation et des lumières affranchit le peuple. Ce

nouvel état de choses fit prospérer l'industrie et le commerce; la majeure partie des terres, des richesses et des lumières était le partage du peuple dans le dix-huitième siècle. Les nobles cependant étaient encore une classe privilégiée: ils conservaient la haute et la moyenne justice, avaient des droits féodaux sous un grand nombre de dénominations et de formes diverses; jouissaient du privilége de ne supporter aucune des charges de la société; de posséder exclusivement les emplois les plus honorables. Tous ces abus excitaient les réclamations des citoyens. La révolution eut pour but principal de détruire tous les priviléges; d'abolir les justices seigneuriales, la justice étant un inséparable attribut de l'autorité souveraine; de supprimer les droits féodaux comme un reste de l'ancien esclavage du peuple; de soumettre également tous les citoyens et toutes les propriétés sans distinction, aux charges de l'État. Enfin elle proclama l'égalité des droits. Tous les citoyens purent parvenir à tous les emplois, selon leurs talens et les chances de la fortune. Le royaume était composé de provinces qui avaient été réunies à la couronne plus ou moins tard : elles n'avaient entre elles aucunes limites naturelles; elles étaient différemment divisées, inégales en étendue et en population : elles avaient un grand

nombre de coutumes ou lois particulières pour le civil comme pour le criminel; étaient plus ou moins privilégiées; très-inégalement imposées, soit par la quotité, soit par la nature des impositions; ce qui obligeait à les isoler les unes des autres par des lignes de douane. La France n'était pas un État; c'était la réunion de plusieurs États placés à côté les uns des autres sans amalgame. Les événemens des siècles passés, le hasard, avaient déterminé le tout. La révolution, guidée par le principe de l'égalité, soit entre les citoyens, soit entre les diverses parties du territoire, détruisit toutes ces petites nations, et en forma une nouvelle; il n'y eut plus de Bretagne, de Normandie, de Bourgogne, de Champagne, de Provence, de Lorraine, etc.; il y eut une France. Une division de territoire homogène, prescrite par les circonstances locales, confondit les limites de toutes les provinces: même organisation judiciaire; même organisation administrative; mêmes lois civiles; mêmes lois criminelles; même organisation d'impositions: le rêve des gens de bien de tous les siècles se trouva réalisé. L'opposition que la Cour, le clergé et la noblesse mirent à la marche de la révolution, la guerre des puissances étrangères, amenèrent la loi de l'émigration; le séquestre des biens des émigrés, que, par la suite,

on dut vendre pour subvenir aux besoins de la guerre. Une grande partie de la noblesse française se rangea sous la bannière des princes de la maison de Bourbon, et forma une armée qui marcha à côté des armées autrichiennes, prussiennes et anglaises. Des gentilshommes, élevés dans l'aisance, servirent comme simples soldats: la fatigue et le feu en firent périr un grand nombre; beaucoup périrent de misère dans l'étranger; la guerre de la Vendée, celle de la chouannerie, les tribunaux révolutionnaires, en moissonnèrent des milliers. Les trois quarts de la noblesse française furent ainsi détruits : toutes les places, civiles, judiciaires ou militaires, furent occupées par des citoyens sortis du sein du peuple. Le bouleversement que produisirent, dans les personnes et les propriétés, les événemens de la révolution, fut aussi grand que celui qui avait été opéré par les principes même de cette révolution. Il y eut une nouvelle église; les diocèses de Vienne, de Narbonne, de Fréjus, de Sisteron, de Reims, etc., furent remplacés par soixante nouveaux diocèses, dont le territoire fut circonscrit, dans le nouveau concordat, par de nouvelles bulles appropriées à l'état actuel du territoire. La suppression des ordres religieux, la vente des couvens et de toutes les propriétés du clergé, furent sanctionnées : ce-

lui-ci fut pensionné par l'État. Tout ce qui était le résultat des événemens qui s'étaient succédés depuis Clovis, cessa d'être. Tous les changemens étaient si avantageux au peuple, qu'ils s'opérèrent avec la plus grande facilité, et qu'en 1800 il ne restait plus aucun souvenir ni des anciens priviléges des provinces, ni de leurs anciens souverains, ni des anciens parlemens et bailliages, ni des anciens diocèses; et pour remonter à l'origine de tout ce qui existait, il suffisait d'aller rechercher la loi nouvelle qui l'avait établi. La moitié du territoire avait changé de propriétaires, les paysans et les bourgeois s'en étaient enrichis. Les progrès de l'agriculture, des manufactures et de l'industrie, surpassèrent toutes les espérances. La France présenta le spectacle de plus de trente millions d'habitans circonscrits dans des limites naturelles, ne composant qu'une seule classe de citoyens gouvernés par une seule loi, un seul réglement, un seul ordre. Tous ces changemens étaient conformes au bien de la nation, à ses droits, à la justice et aux lumières du siècle.

Chapitre IV. — Le peuple français élève le trône impérial pour consolider tous les nouveaux intérêts. Cette quatrième dynastie ne succède pas immédiatement à la troisième, mais à la République. Napoléon a été sacré par le Pape, reconnu par les puissances de l'Europe. Il a créé des rois. Il a vu marcher sous ses ordres les armées de toutes les puissances du continent.

Les cinq membres du Directoire se divisaient; les ennemis de la République se glissaient dans les conseils, et portaient au gouvernement des hommes ennemis des droits du peuple. Cette forme de gouvernement maintenait l'état en fermentation, et les grands intérêts que les Français avaient conquis dans la révolution se trouvaient sans cesse compromis. Une voix unanime sortit du fond des campagnes, du milieu des villes et du sein des camps, demanda qu'en conservant tous les principes de la République, on établît dans le gouvernement un système héréditaire qui mît les principes et les intérêts de la révolution à l'abri des factions et de l'influence de l'étranger. Le premier Consul de la République, par la constitution de l'an 8, l'était pour dix ans, la nation avait prolongé sa magistrature pour sa vie; elle l'éleva sur le trône, qu'elle rendit héréditaire dans sa famille. Les principes de la souveraineté du peuple, de la liberté, de l'égalité, de la destruction du régime féodal, de

l'irrévocabilité des ventes des domaines nationaux, de l'indépendance des cultes, se trouvaient consolidés. Le gouvernement de la France, sous cette quatrième dynastie, était fondé sur les mêmes principes que la République. Ce fut une monarchie constitutionnelle et tempérée. Il y avait autant de différence entre le gouvernement de la France, sous cette quatrième dynastie et la troisième, qu'entre celle-ci et la République. La quatrième dynastie succéda à la République, ou plutôt n'en fut qu'une modification.

Aucun prince ne monta sur le trône avec des droits plus légitimes que Napoléon. Le trône fut déféré à Hugues Capet par quelques évêques et quelques nobles; le trône impérial fut donné à Napoléon par la volonté de tous les citoyens, constatée trois fois d'une manière solennelle. Le Pape Pie VII, chef de la religion catholique, apostolique et romaine, religion de la majorité des Français, passa les Alpes pour oindre l'Empereur de ses propres mains, et environné de tous les évêques de la France, de tous les cardinaux de l'église romaine, et des députés de tous les cantons de l'Empire. Les Rois s'empressèrent de le reconnaître : tous virent avec plaisir cette modification faite à la République, qui mettait la France en harmonie avec le reste de l'Europe, consolidait le bonheur et l'État de cette grande

nation. Les ambassadeurs des Empereurs d'Autriche et de Russie, de Prusse, d'Espagne, de Portugal, de Turquie, d'Amérique, enfin de toutes les puissances, vinrent complimenter l'Empereur. L'Angleterre seule n'envoya personne, ayant violé le traité d'Amiens, et s'étant mise de nouveau en guerre avec la France; mais elle-même approuva ces changemens. Lord Whitworth, dans les négociations secrètes qui eurent lieu par l'intermédiaire du comte Malouet, et précédèrent la rupture de la paix d'Amiens, proposa, de la part de son gouvernement, de reconnaître Napoléon comme Roi de France, s'il voulait accéder à la cession de Malte. Le premier Consul répondit que si jamais le bien de la France devait exiger qu'il montât au trône, ce ne serait que par la libre et seule volonté du peuple français. Lorsque depuis lord Lauderdale se rendit à Paris en 1806, pour négocier la paix entre le Roi d'Angleterre et l'Empereur, il échangea ses pouvoirs comme le prouve le protocole des négociations, et négocia avec le plénipotentiaire de l'Empereur. La mort de Fox fit échouer les négociations de lord Lauderdale. Le ministère anglais fut maître d'empêcher la campagne de Prusse*, et de prévenir la bataille

* Pendant que lord Lauderdale était à Paris, et négociait avec les plénipotentiaires de l'Empereur, la

de Iéna. Lorsque depuis les alliés présentèrent à Chaumont, en 1814, *un ultimatum*, lord Castelreagh, en signant cet *ultimatum*, reconnut de nouveau l'existence de l'Empire dans la personne et la famille de Napoléon; et si celui-ci n'accepta pas les propositions du congrès de Châtillon, c'est qu'il crut n'être pas le maître de céder une partie de l'Empire, dont il avait juré

Prusse courut aux armes, et prit une attitude hostile. Lord Lauderdale paraissait ne point approuver cette conduite, et croire la lutte fort inégale. Instruit que l'Empereur se préparait à se mettre à la tête de l'armée, il demanda si l'Empereur consentirait à retarder son départ, et à s'arranger avec la Prusse, si l'Angleterre acceptait la base de la négociation, c'est-à-dire *l'uti possidetis* de part et d'autre, en y comprenant le Hanovre. La discussion était sur le Hanovre, que l'Angleterre voulait recouvrer indépendamment de cette base. Par la réponse du cabinet de St-James, lord Lauderdale fut rappelé : l'Empereur partit, et la bataille de Iéna eut lieu; Fox était mort alors.

Nous avons été à cette époque témoins oculaires des regrets et de la répugnance qu'avait ce prince pour la guerre de Prusse; il était disposé à laisser à cette puissance le Hanovre, et à reconnaître une confédération du nord de l'Allemagne. Il sentait que la Prusse n'ayant jamais été ni battue ni humiliée par la France, étant toute entière, n'avait aucun intérêt contraire aux siens; mais qu'une fois vaincue il faudrait la détruire.

à son couronnement de maintenir l'intégrité.

Les électeurs de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, furent créés rois par l'Empereur.

Les armées saxonnes, bavaroises, wurtembergeoises, badoises, hessoises, combattirent avec les armées françaises. Les armées russes et françaises combattirent ensemble, dans la guerre de 1809, contre l'Autriche. Depuis l'Empereur d'Autriche conclut à Paris, en 1812, une alliance avec Napoléon, et le prince de Schwartzemberg commanda sous ses ordres le contingent autrichien dans la campagne de Russie, où il acquit le grade de feld-maréchal, sur la demande de la France. Un traité semblable d'alliance fut conclu à Berlin, et l'armée prussienne fit cette même campagne de Russie avec l'armée française.

Les plaies que la révolution a faites, l'Empereur les a cicatrisées : tous les émigrés rentrèrent, et cette liste de proscription fut anéantie. Ce prince eut la gloire la plus douce, celle de rappeler dans leur patrie, et de réorganiser ainsi, plus de vingt mille familles; leurs biens non vendus leur furent rendus, et passant entièrement l'éponge sur le passé, les individus de toutes les classes, quelle qu'eût été leur conduite, furent également appelés à tous les emplois. Les familles qui devaient leur illustration

fille adoptive de l'Empereur Napoléon : ce mariage se célébra à Paris le 7 avril 1806. Le Prince Jérôme Napoléon, a épousé, le 22 août 1807, la fille aînée du Roi de Wurtemberg, cousine-germaine de l'Empereur de Russie, du Roi d'Angleterre, et du Roi de Prusse. D'autres alliances de cette nature furent contractées avec des princes souverains d'Allemagne, de la maison d'Hohenzolern. Ces mariages sont heureux ; de tous sont nés des princes et princesses qui en transmettront le souvenir aux générations futures.

Lorsque les intérêts de la France et de l'empire portèrent l'Empereur et l'Impératrice Joséphine à rompre des liens qui leur étaient également chers, les plus grands souverains de l'Europe briguèrent l'alliance de Napoléon : sans des difficultés religieuses, et les retards occasionnés par la distance, il est probable qu'une princesse de Russie aurait occupé le trône de France. L'Archiduchesse Marie-Louise, mariée à l'Empereur, par procuration donnée au prince Charles, à Vienne, le 11 mars 1810, et à Paris, le 2 avril suivant, monta sur le trône de France. Ce mariage combla de joie le peuple de la France et de l'Autriche. Aussitôt que l'Empereur d'Autriche eut appris à Vienne qu'il était question du mariage de l'Empereur Napoléon, il témoi-

gna sa surprise qu'on ne pensât pas à sa maison. Il n'était question que d'une princesse de Russie ou de Saxe. L'Empereur François s'en expliqua avec le comte de Narbonne, gouverneur de Trieste, qui dans ce moment était à Vienne. Des instructions à ce sujet avaient été envoyées par le cabinet de Vienne au prince de Schwartzemberg, son ambassadeur à Paris. Un conseil privé fut convoqué aux Tuileries en février 1810. Le ministre des relations extérieures y communiqua les dépêches du duc de Vicence, ambassadeur en Russie : il en résultait que l'Empereur Alexandre était très-disposé à donner sa sœur, la grande-duchesse Anne; mais paraissait attacher de l'importance à ce qu'il lui fût accordé le public exercice de son culte, et une chapelle du rite grec. Les dépêches de Vienne firent connaître les insinuations et les désirs de cette Cour : il y eut partage d'opinions : l'alliance de la Russie, celle de la Saxe, celle de l'Autriche, furent appuyées. Le vote de la majorité du conseil fut pour le choix d'une archiduchesse d'Autriche. Comme le prince Eugène avait été le premier à ouvrir cette opinion, l'Empereur, levant la séance à deux heures du matin, l'autorisa à en faire l'ouverture au prince de Schwartzemberg : il autorisa en même temps le ministre des relations extérieures à signer, dans la journée, les con-

ventions du mariage avec l'ambassadeur d'Autriche ; et pour lever toutes difficultés pour les détails, il l'autorisa à signer, mot pour mot, le même contrat que celui de Louis XVI et de l'archiduchesse Marie-Antoinette. Le prince Eugène vit dès le matin le prince de Schwartzemberg ; le contrat fut signé dans la journée ; le courrier qui porta cette nouvelle à l'Empereur d'Autriche, le surprit agréablement. Les circonstances particulières de la signature de ce contrat de mariage, firent penser à l'Empereur Alexandre qu'il avait été joué par la Cour des Tuileries ; qu'elle avait à la fois mené de front deux négociations. Il se trompait : la négociation avec Vienne commença et finit dans un jour*. La naissance d'aucun prince ne produisit plus d'ivresse dans une

---

* Le bruit est assez généralement répandu que le mariage de l'Archiduchesse Marie-Louise avec l'Empereur Napoléon a été un des articles secrets du traité de Vienne : cette opinion n'est pas fondée. Le traité de Vienne est du 15 octobre 1809, et le contrat de mariage a été signé à Paris le 7 février 1810.

Tous les individus qui ont assisté au conseil privé du 1er février, peuvent affirmer que les circonstances du mariage sont telles qu'elles sont rapportées ci-dessus ; qu'il n'était nullement question de l'alliance de la maison d'Autriche, avant la lecture des dépêches du comte de Narbonne ; et que le mariage avec l'Archidu-

nation, et plus d'effet dans l'Europe que la naissance du Roi de Rome : au premier coup de canon annonçant la délivrance de l'Impératrice, tout Paris resta en suspens dans les promenades, dans les rues, dans l'intérieur des maisons, dans les assemblées publiques La population toute entière fut occupée à compter le nombre des coups de canon ; le vingt-deuxième excita l'ivresse générale : il était d'usage de tirer vingt et un coups de canon pour la naissance d'une princesse, et cent un pour la naissance d'un prince. Toutes les puissances de l'Europe s'empressèrent d'envoyer les plus grands seigneurs de leurs Cours pour complimenter l'Empereur. L'Empereur de Russie envoya son ministre de l'intérieur ; l'Empereur d'Autriche, le comte Clary, l'un des grands officiers de sa couronne : il apporta au jeune Roi le collier en diamans de tous les ordres de la monarchie autrichienne. Le baptême du Roi de Rome fut célébré en pré-

---

chesse Marie-Louise fut proposé, discuté et décidé dans le conseil, et signé dans les vingt-quatre heures.

Les membres du Conseil étaient : l'Empereur, les grands dignitaires de l'Empire, les grands-officiers de la couronne, tous les ministres, le président du Sénat, celui du Corps-Législatif et les ministres d'État, présidens des sections du Conseil d'État, total, 25.

sence de tous les évêques, et des députés de toutes les contrées de l'Empire, et avec toute la pompe souveraine. L'Empereur d'Autriche, parrain du jeune Roi, se fit représenter par l'archiduc Ferdinand, son frère, grand-duc de Wurtzbourg, aujourd'hui grand-duc de Toscane.

Chapitre VI. — Qui donne occasionnellement la campagne de Saxe *, démontre que la ligue de 1813 était dans son objet, étrangère à la restauration.

Les victoires de Lutzen et de Wurchen, les 2 et 22 mai 1813, avaient rétabli la réputation des armes françaises; le roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale; l'ennemi avait été chassé d'Hambourg; un des corps de la grande armée était aux portes de Berlin, et le quartier impérial était à Breslau. Les armées russes et prussiennes, découragées, n'avaient

* Je n'ai pas voulu supprimer ce résumé de la campagne de Saxe, bien que le même sujet se trouvât déjà traité précisément en tête de ce volume. Si quelques-uns le considèrent comme une répétition, d'autres le trouveront une comparaison, une vérification; car l'un des récits provient des documens publiés en Europe, tandis que l'autre a été dicté à Ste-Hélène par Napoléon lui-même.

plus d'autre parti que de repasser la Vistule, quand l'Autriche, intervenant dans les affaires, conseilla à la France de signer une suspension d'armes. L'Empereur retourna à Dresde; celui d'Autriche quitta Vienne, et se rendit en Bohême; celui de Russie et le Roi de Prusse s'établirent à Schweidnitz. Les pourparlers commencèrent; le comte de Metternich proposa le congrès de Prague, il fut accepté : ce n'était qu'un simulacre. La Cour de Vienne avait déjà pris des engagemens avec la Russie et la Prusse; elle allait se déclarer au mois de mai, quand les succès inattendus de l'armée française l'obligèrent à marcher avec plus de prudence. Quelques efforts qu'elle eût faits, son armée était encore peu nombreuse, mal organisée et peu en état d'entrer en campagne. Le comte de Metternich demanda les provinces Illyriennes, la moitié du royaume d'Italie, c'est-à-dire Venise, jusqu'au Mincio; la Pologne, et la renonciation de l'Empereur au protectorat de l'Allemagne, et aux départemens de la trente-deuxième division militaire. Ces conditions excessives n'étaient mises en avant que pour être refusées. Le duc de Vicence se rendit au congrès de Prague. Le choix du plénipotentiaire russe, le baron d'Anstetten, fit entrevoir que ce n'était point la paix que voulait la Russie, mais donner le

temps à l'Autriche de terminer ses préparatifs militaires. En effet le mauvais augure qu'on avait tiré du choix de ce négociateur se confirma; il ne voulut entrer dans aucune conférence; l'Autriche, qui s'était prétendue médiatrice, déclara son adhésion à la coalition, quand son armée fut prête, sans même avoir exigé l'ouverture d'une seule séance, ou rédigé un seul protocole. Ce système de mauvaise foi et de contradictions perpétuelles entre les actions, les paroles et les actes publics, fut constamment suivi par la cour de Vienne à cette époque. La guerre recommença. La victoire éclatante remportée par l'Empereur à Dresde, le 27 août 1813, sur l'armée commandée par les trois Souverains, fut aussitôt suivie par les désastres que les manœuvres de Macdonald, en Silésie, firent éprouver à son armée, et par la perte de Vandamme en Bohême. Cependant la supériorité restait encore du côté de l'armée française, qui s'appuyait aux places de Torgau, Wittemberg et Magdebourg. Le Danemarck avait conclu un traité d'alliance offensive et défensive, et son contingent augmentait l'armée d'Hambourg. En octobre, l'Empereur quittait Dresde pour se porter sur Magdebourg, par la rive gauche de l'Elbe, afin de tromper l'ennemi. Son projet était de repasser l'Elbe à Wittemberg et de marcher sur Berlin. Plusieurs

corps de l'armée étaient déjà arrivés à Wittemberg, et les ponts de l'ennemi à Dessau avaient été détruits, lorsqu'une lettre du Roi de Wurtemberg annnonça que le Roi de Bavière avait subitement changé de parti, et que, sans déclaration de guerre et avertissement préalable, les deux armées autrichiennes et bavaroises, cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étaient réunies en un seul camp; que ces 80 mille hommes, sous les ordres du général de Wrede, marchaient sur le Rhin; que lui contraint par la force de cette armée, était obligé d'y joindre son contingent, et qu'il fallait s'attendre que bientôt 100 mille hommes cerneraient Mayence; que les Bavarois avaient fait leur cause de celle de l'Autriche. A cette nouvelle inattendue l'Empereur crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, pour lequel on avait disposé les forteresses et les magasins, et qui était de jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et sous la protection des places et magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg, établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée française possédait sur cette rivière les places de Glogau, Custrin et Stettin), et, selon les circonstances, débloquer les places de la Vistule, Dantzick, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de

ce vaste plan, que la coalition en eût été désorganisée, et tous les Princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. On espérait que la Bavière tarderait 15 jours à changer de parti, et alors on était assuré qu'elle n'en aurait pas changé. Les armées se rencontrèront sur les champs de bataille de Leipsick, le 16 octobre. L'armée française fut victorieuse, l'armée autrichienne battue et chassée de toutes ses positions, l'un des généraux commandant un des corps, le comte de Merfeld, fut fait prisonnier. Le 18, malgré l'échec éprouvé le 16 par le duc de Raguse, la victoire était encore aux Français, lorsque l'armée saxonne, toute entière, ayant une batterie de 60 bouches à feu, occupant une des positions les plus importantes de la ligne, passa à l'ennemi, et tourna ses canons contre la ligne française. Une trahison aussi inouie devait entraîner la ruine de l'armée, et donner aux alliés tous les honneurs de la journée. L'Empereur accourut en toute hâte avec la moitié de sa garde, repoussa, chassa de leurs positions les Saxons et les Suédois. La journée du 18 se termina; l'ennemi fit un mouvement rétrograde sur toute la ligne, et prit ses bivouacs en arrière du champ de bataille, qui resta aux Français. Dans la nuit, l'armée française commença un mouvement pour

se placer derrière l'Elster, et se trouver en communication directe avec Erfurt, d'où elle attendait les convois de munitions dont elle avait besoin. Elle avait tiré plus de 150 mille coups de canon dans les journées des 16 et 18. La trahison de plusieurs corps allemands de la confédération, entraînés par l'exemple donné la veille par les Saxons, l'accident du pont de Leipsick, qui sauta à contre-temps, firent que l'armée, quoique victorieuse, éprouva, par ces funestes événemens, les pertes résultant ordinairement des journées les plus désastreuses. Elle repassa la Saale au pont de Weissenfeld : elle devait s'y rallier ; y attendre et recevoir des munitions d'Erfurt, qui en était abondamment approvisionné, lorsque l'on eut des nouvelles de l'armée austro-bavaroise. Elle avait fait des marches forcées ; elle était arrivée sur le Mein ; il fallut donc marcher à elle. Le 30 octobre, l'armée française la rencontra rangée en bataille en avant de Hanau, interceptant le chemin de Francfort. Quoique forte, et occupant de belles positions, elle fut culbutée, mise en déroute complète, chassé d'Hanau, qu'occupa le comte Bertrand. Le général de Wrede fut blessé. L'armée française continua son mouvement de retraite derrière le Rhin, et repassa ce fleuve le 2 novembre. Des pourparlers eurent lieu ; le ba-

ron de St-Aignan fut à Francfort; il eut des conférences avec les comtes de Metternich, de Nesselrode et lord Aberdeen; et arriva à Paris porteur de paroles de paix sur les bases suivantes : — Que l'Empereur renoncerait au protectorat de la Confédération du Rhin, à la Pologne, et aux départemens de l'Elbe; mais que la France resterait entière dans ses limites des Alpes et du Rhin, la Hollande y compris; et qu'on discuterait une frontière en Italie, qui devrait séparer la France des États de la maison d'Autriche. L'Empereur adhéra à ces bases; mais le congrès de Francfort était une ruse mise en avant comme le congrès de Prague, dans l'espoir que la France refuserait. On voulait avoir un nouveau texte de manifeste pour travailler l'esprit public; car au moment où ces propositions conciliatrices étaient faites, l'armée alliée violait la neutralité des cantons, et entrait en Suisse. Cependant les alliés firent connaître enfin leur véritable intention; ils désignèrent Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne, pour la tenue du congrès. Les batailles de Champ-Aubert, de Montmirail et de Montereau détruisirent les armées de Blucher et de Witgenstein : on ne négocia pas à Châtillon; les puissances coalisées y présentèrent un *ultimatum*, dont les conditions étaient : 1° l'abandon de toute l'Italie, de la Belgique, de la Hollande

et des départemens du Rhin; 2° l'obligation, pour la France, de rentrer dans les limites qu'elle avait avant 1792. L'Empereur rejeta cet *ultimatum :* il consentait à faire aux circonstances le sacrifice de la Hollande et de l'Italie; mais se refusa à abandonner les limites des Alpes et du Rhin; la Belgique, spécialement Anvers. Les trahisons firent triompher les coalisés, malgré les victoires d'Arcis et de St-Dizier. Jusqu'alors ils n'avaient manifesté aucune prétention de s'immiscer dans les affaires intérieures de la France; ce que constate l'*ultimatum* de Châtillon signé par l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et la Prusse, lorsque plusieurs émigrés rentrés se réveillèrent à la vue des armées autrichiennes, russes et prussiennes, dans les rangs desquelles ils avaient long-temps porté les armes : ils crurent le moment arrivé de voir leurs rêves se réaliser : les uns arborèrent la cocarde blanche, les autres la croix de St-Louis. Ils furent désapprouvés par les souverains alliés : Wellington même désavoua à Bordeaux, quoiqu'il les favorisât secrètement, tous ceux qui voulaient relever les enseignes de la maison de Bourbon. Dans toutes les transactions qui détachèrent la Prusse de l'alliance de la France et la réunirent à la Russie, au traité de Kalisch; dans celui qui réunit l'Autriche à cette coalition;

dans tous les actes diplomatiques, publics et secrets qui se sont succédés jusqu'au traité de Châtillon; dans celui-là même, fait en France en février 1814, les alliés ne songèrent jamais aux Bourbons.

Les *chapitres* VII, VIII, IX disent et démontrent que les Bourbons, au retour, eussent dû commencer une 5e dynastie, et ne pas vouloir continuer la 3e. Le premier système eût rendu tout facile; le second a tout compliqué.

Le Xe *chapitre* enfin termine par une image de quelques lignes qui donne toute la magie du retour du 20 mars. Ces derniers chapitres renferment ce qu'il y a de plus nerveux, de plus serré; mais les applications sont directes, souvent même personnelles. J'ai supprimé les développemens, je n'ai pas voulu qu'on pût m'accuser, en toute raison, de reproduire un plaidoyer hostile. Le temps, qui affaiblit tout, le réduira à n'être qu'un document historique, et c'est le seul point de vue sous lequel je l'ai considéré ici; comme aussi tous les objets de même nature qu'on rencontre dans mon recueil; je me plais à le répéter encore. J'ai écrit en France, dans d'autres pays, sous des lois, dans des circonstances bien différentes, toujours la liberté de la presse s'est trouvée exister pour moi. J'espère qu'il en sera de même encore en

cette occasion, bien que mon sujet fût des plus délicats. Déjà j'entrevois le terme de mon voyage; le port m'apparaît, et j'espère l'atteindre sans malencontre, en dépit des écueils que j'avais à traverser.

Lundi 9, Mardi 10.

Mon ménage. — Intentions de l'Empereur dans ses prodigalités, etc.

L'Empereur a passé une mauvaise nuit. Il m'a fait appeler de bonne heure, et m'a dit être assommé, tué. Il n'avait pu reposer, et avait eu de la fièvre. Il a continué d'être très-souffrant ces deux jours. Il a passé presque tout le temps sur son canapé, et les soirées près du feu. Il n'a pu manger, et s'est contenté de boire de la limonade cuite. Je l'ai à peine quitté tout ce temps, l'ayant soigné plusieurs fois de mes propres mains. Il a sommeillé à divers intervalles, et le reste du temps causait ou me questionnait sur une foule d'objets divers. Une fois il s'est arrêté sur les dépenses de nos sociétés de Paris. Il a passé de-là à mon ménage et a voulu en connaître les plus minutieux détails.

Quand il m'a entendu dire que je n'avais que vingt mille francs annuels, dont quinze à moi, et cinq de traitement de son Conseil d'État, il

s'est écrié : « Mais vous étiez donc fou! Com-
» ment avez-vous osé approcher des Tuileries
» avec un aussi mince revenu? Les dépenses y
» étaient énormes; vous me faites frémir! —
» — Sire, je n'y étais pourtant pas différemment
» d'un autre, et je n'ai jamais rien demandé à
» Votre Majesté. — Je ne dis pas cela; mais vous
» deviez être ruiné en moins de quatre ou cinq
» ans. — Non, Sire, j'avais passé la plus grande
» partie de ma vie dans l'émigration, j'avais
» constamment vécu de privations, je demeurais
» encore, à fort peu de chose près, de même. Il
» est bien vrai qu'en dépit de toute mon écono-
» mie, je mangeais encore sept ou huit mille
» francs de mon capital chaque année; mais,
» Sire, voici quel avait été mon calcul : il était
» reconnu qu'auprès de vous, avec du zèle, de
» la bonne volonté, tôt ou tard on attirait votre
» attention; et vos regards arrêtés, la fortune
» était faite. Or, j'avais encore quatre à six ans
» à poursuivre cette chance, au bout desquels,
» si les bienfaits n'arrivaient pas, je brisais avec
» les illusions de ce monde, et me retirais en
» province, seulement avec 10 ou 12 mille li-
» vres de rente, il est vrai; mais bien plus riche
» cependant que je ne l'avais jamais été à Paris.
» — Eh bien! disait l'Empereur, ce calcul, au
» fait, n'était pas mauvais, et vous aviez atteint;

» je crois, l'instant de la rentrée de vos fonds. » N'avais-je pas commencé à faire quelque chose » pour vous? — Oui, Sire. — Et si cela n'a pas » été plus prompt ou plus brillant, la faute en » a été uniquement à vous; vous n'aviez pas su » profiter, je crois vous l'avoir dit. »

Tout cela l'a conduit à revenir sur les sommes énormes qu'il avait répandues autour de lui; et s'animant par degré, il a dit : « Il serait difficile » de les évaluer, on a dû plus d'une fois m'ac- » cuser de prodigalité, et j'ai la douleur de voir » que cela n'a guère profité dans aucun. Certai- » nement il faut qu'il y ait eu fatalité de ma » part, ou vice essentiel dans les personnes » choisies. Quelle contrariété n'a pas dû être la » mienne? Car on ne saurait croire que tout cela » fût pour ma vanité personnelle. Je n'étais pas » d'humeur à donner le spectacle d'un roi d'A- » sie; je n'agissais ni par faiblesse, ni par ca- » price; tout en moi était calcul. Quelque ten- » dresse que j'eusse pour les individus, je n'avais » pas prétendu les gorger pour leurs beaux » yeux; j'avais voulu fonder en eux de grandes » familles, de vrais points de ralliement, en un » mot des drapeaux dans les grandes crises na- » tionales. Les grands officiers qui m'entouraient, » tous mes ministres ont souvent reçu de moi, » indépendamment de leurs énormes appointe-

» mens, des gratifications fréquentes, parfois
» des services complets d'argenterie, etc. Or,
» quelles étaient mes vues dans ces profusions?
» J'exigeais qu'ils tinssent maison, qu'ils don-
» nassent de grands dîners, qu'ils eussent des
» bals brillans; et pourquoi tout cela? Pour fon-
» dre les partis, cimenter les unions nouvelles,
» briser les vieilles aspérités, créer une société,
» des mœurs, leur donner une couleur. Si j'ai
» conçu souvent de grandes et bonnes pensées,
» elles allaient toujours avorter où je les dépo-
» sais, car aucun de ces premiers personnages
» n'a jamais tenu de véritable maison. S'ils don-
» naient à dîner, ils s'invitaient entre eux; et
» quand je me rendais à leurs bals fastueux,
» qu'y trouvais-je? toute ma cour des Tuileries;
» pas une figure nouvelle, pas un de ces bles-
» sés, de ces revêches boudant à l'écart, et qu'un
» peu de miel eût ramené au bercail. Ils ne sa-
» vaient pas me comprendre, ou ne le voulaient
» pas; j'avais beau me fâcher, vouloir, ordon-
» ner, le tout n'en continuait pas moins : c'est
» que je ne pouvais être partout et toujours :
» ils le savaient bien, et pourtant j'ai passé pour
» avoir une main de fer. Que doit-ce donc être
» avec les débonnaires? etc., etc. »

Mercredi 11.

Petitesse de son lit. — Le tic revenu. — Gardes de l'aigle. — Le coucou.

L'Empereur a continué de souffrir. Je l'ai trouvé fort abattu, et faisant changer son lit de place. Ce lit, si long-temps le fidèle compagnon de ses victoires, n'était plus aujourd'hui que son grabat de douleur. L'Empereur, dans sa souffrance, se plaignait qu'il fût trop petit pour sa personne. Il trouvait à peine à s'y remuer; mais l'espace de sa chambre n'en comportait pas de plus grand. Il l'a fait porter dans son cabinet à côté d'un petit lit de repos ou canapé, de manière à ce qu'assujettis ensemble, ils lui composassent un lit plus spacieux. Voilà pourtant à quoi il en est réduit!!!... L'Empereur, revenu sur son canapé, s'est mis à causer, et s'est un peu remis par la conversation. Parlant de son avénement au consulat, et de l'effroyable désordre qu'il avait rencontré dans toutes les branches quelconques du service public, il disait qu'il avait été tenu à de nombreuses épurations immédiates, qui avaient beaucoup fait crier, mais qui pourtant n'avaient pas peu contribué à resserrer tous les liens sociaux. Cette épuration s'était étendue jusqu'à l'armée, parmi les officiers,

les généraux même, dont plusieurs l'étaient devenus, Dieu sait par qui, disait-il, et Dieu sait comment. A ce sujet, je me suis permis de lui citer une anecdote de ce temps, qui avait fort amusé le cercle où je passais ma vie. Un de nous, et malveillant ainsi que je l'étais alors moi-même, s'était trouvé dans une de ces petites voitures de Versailles, avec un soldat de la garde, et l'avait excité malicieusement à parler. Ce soldat était mécontent, et disait que tout se gâtait, qu'on exigeait à présent qu'on sût lire et écrire pour pouvoir avancer. « *Et voilà déjà le tic re-* » *venu.* » disait-il : il appelait cela le *tic*. Le mot nous plut, et resta dans notre société. — « Eh! bien, disait l'Empereur, qu'aura dit vo- » tre soldat, lorsque j'ai créé les gardes de l'ai- » gle? Ils m'auront sans doute réhabilité dans » son esprit. J'avais établi, a-t-il ajouté, deux » sous-officiers, gardes spéciaux de l'aigle dans » les régimens, placés à droite et à gauche du » drapeau; et pour éviter que l'ardeur dans la » mêlée ne les détournât de leur unique objet, » le sabre et l'épée leur étaient interdits; ils n'a- » vaient d'autre arme que plusieurs paires de » pistolets, d'autre emploi que de veiller froide- » ment à brûler la cervelle de celui qui avance- » rait la main pour saisir l'aigle. Or, pour obte- » nir ce poste, ils étaient obligés de faire preuve

» qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, et vous de-
» vinez pourquoi? — Non, Sire. — Nigaud! Tout
» soldat qui sait lire et écrire, et a de l'instruc-
» tion, avance toujours; mais celui qui n'a pas
» ces avantages ne parvient bien certainement
» qu'à force d'actes de courage, et par des cir-
» constances extraordinaires, etc.* »

Comme j'étais en train de raconter, je lui ai cité, sur le sujet, une autre anecdote qui avait fait encore l'amusement de nos salons. On disait que, dans je ne sais quelle circonstance, un régiment ayant perdu son aigle, lui, Napoléon le haranguant à ce sujet avec beaucoup d'indignation sur ce qu'il avait eu le déshonneur de laisser

* Au moment d'envoyer à l'impression, le hasard m'ayant fait mentionner cette circonstance à deux ou trois militaires, ils m'ont dit ne pas avoir eu connaissance de cette institution, sans me garantir toutefois qu'elle n'existât pas. Ne feraient-ils que l'ignorer, ou me serais-je trompé moi-même en prenant pour fait dans les paroles de l'Empereur, ce qui n'eût été qu'intentionnel? Une telle erreur, après tout, ne serait que trop possible, et je suis loin de pouvoir répondre que je n'en ai pas commis plusieurs fois de la sorte ou autrement. J'ai fait connaître soigneusement la nature de mes matériaux, la manière dont ils avaient été recueillis, afin que ceux qui me liront pussent répondre d'eux-mêmes à ces sortes d'incorrections; et c'est même le motif qui m'a porté à y revenir si souvent.

enlever son aigle par l'ennemi, un soldat Gascon s'était écrié : « Mais ils se sont attrapés, ils » n'ont eu que le bâton, car voilà le *coucou*, je » l'avais mis dans ma poche. » Montrant effectivement l'aigle. L'Empereur n'a pu s'empêcher d'en rire, et a dit : « Eh bien, je ne garantirais » vraiment pas qu'il ne soit en effet arrivé quel- » que chose de la sorte ou approchant. Mes sol- » dats étaient fort à leur aise, très-libres avec » moi. J'en ai vu souvent me tutoyer. » Je racontais qu'on nous avait dit qu'à Iéna, je crois, ou ailleurs, la veille d'une bataille, parcourant certains postes, fort peu accompagné, un soldat lui avait interdit le passage, et s'était fâché de le voir insister; jurant que quand ce serait le petit caporal lui-même, il ne passerait pas. Et quand il avait vu qu'effectivement c'était le petit caporal, il n'en avait été nullement déconcerté. « C'est qu'il avait la conviction d'avoir » fait son devoir, a dit l'Empereur, et puis le » fait est que je passais pour un homme terrible » dans vos salons, parmi les officiers, les géné- » raux même, mais nullement parmi les soldats : » ils avaient l'instinct de la vérité et de la sym- » pathie, ils me savaient leur protecteur, au » besoin leur vengeur, etc. »

Jeudi 12.

L'Empereur continue d'être souffrant, etc. — Gaîté. — Horrible nourriture ; vin exécrable, etc.

Aujourd'hui l'Empereur, bien qu'il ne fût pas mieux, a résolu de brusquer, disait-il, sa souffrance. Il s'est habillé et a gagné le salon, où il a dicté deux ou trois heures à l'un de ces messieurs. C'était le troisième jour qu'il n'avait pas mangé. Il n'éprouvait pas encore la crise qu'il cherche et obtient d'ordinaire par le régime singulier qu'il s'est créé. Il continuait toujours de prendre de la limonade cuite.

Cet état l'a conduit à demander combien de temps l'on pourrait vivre sans manger, et dans quelle proportion le boire pouvait suppléer à la nourriture. Il a fait venir l'Encyclopédie Britannique, où il s'est trouvé des choses fort curieuses. Une femme, par exemple, ayant vécu cinquante jours sans autre secours que d'avoir bu deux fois. Une autre qui s'était soutenue pendant vingt jours à l'aide d'eau seulement, etc., etc.

Quelqu'un disait à ce sujet que Charles XII, par seule expérience sur lui-même, et par pure contradiction pour les raisonnemens soutenus autour de lui, était demeuré cinq à six jours sans manger ; et au bout de ce temps avait avalé

un dindon et un gigot; mais il avait failli en crever. L'Empereur en riait, et nous assurait qu'il n'avait pas la prétention d'aller jusque-là, quelque tentant d'ailleurs que fût le modèle.

Il a fait une partie de piquet avec Mme de Montholon; le Grand-Maréchal est arrivé. La partie finie, l'Empereur lui a demandé comment il le trouvait. — Mais un peu jaune, a répondu Bertrand, et c'était très-vrai. L'Empereur, dans un mouvement de gaîté, s'est mis à le poursuivre dans le salon pour lui saisir l'oreille, disant : « Comment, un peu jaune! vous » m'insultez, M. le Grand-Maréchal, vous pré- » tendez dire par-là que je suis bilieux, morose, » atrabilaire, violent, injuste, tyran; allons li- » vrez-moi cette oreille, que je me venge, etc.»

Le dîner est arrivé, et l'Empereur a hésité s'il dînerait avec nous ou s'il dînerait dans son intérieur, et il s'est décidé pour ce dernier; de peur, disait-il, d'être tenté d'imiter Charles XII, s'il venait à la grande table. Mais certes cela lui eût été bien difficile, car étant venu nous surprendre au milieu du dîner, nous lui avons fait pitié, disait-il; et en effet, nous avions littéralement à peine de quoi manger. Cette circonstance l'a conduit à prendre un parti extrême. Il a ordonné, dès cet instant, de vendre chaque

mois une portion de son argenterie pour subvenir à nos besoins de table.

Ce qu'il y avait de pis à notre mauvais dîner, et qui est devenu le sujet d'une conversation sérieuse, c'était le vin, exécrable depuis quelques jours, et qui nous a tous incommodés. Nous avons été obligés d'en faire demander au camp, espérant qu'on nous changera celui que nous ne saurions boire.

Dans le cours de cette conversation, l'Empereur a dit que, situé comme il avait été, il avait reçu une foule d'indices et d'avertissemens de la part des chimistes et des médecins. Que tous s'étaient accordés à lui signaler le vin et le café comme les objets dont il devait le plus se garantir. Tous s'accordaient aussi à lui dire de les repousser à la moindre odeur d'ail; et pour le vin surtout, de le rejeter à l'instant, si seulement il se sentait le moindrement *étonné* en le goûtant. Comme il avait toujours eu, disait-il, son même vin de Chambertin, il avait été rarement dans le cas d'avoir rien à repousser. Mais aujourd'hui, c'était tout autre chose; s'il avait rejeté son vin à chaque *étonnement,* il y a longtemps qu'il n'en boirait plus, etc., etc.

Vendredi 13.

Poème de Charlemagne du prince Lucien; critique. — Homère.

Le temps a été détestable; il dure ainsi depuis trois semaines ou un mois. Avant une heure l'Empereur m'a fait demander; il était dans son salon. L'Amphitrion venait d'arriver chez moi, je le lui ai amené, il l'a entretenu d'objets personnels et particuliers.

L'Empereur était fort changé; il a désiré se mettre au travail. J'ai fait venir mon fils, et l'Empereur a retravaillé le chapitre du Pape et celui du Tagliamento; il n'a cessé qu'à cinq heures. Il était fort abattu, avait l'air fort souffrant et s'est retiré disant qu'il allait essayer de manger quelque chose.

Deux bâtimens avaient été signalés: on croyait que l'un était l'Euridice, venant d'Europe par le Cap, et attendue à chaque instant. Il s'est trouvé que ce n'était qu'un bâtiment de la compagnie et un vaisseau qui passait.

L'Empereur est venu nous retrouver au milieu de notre dîner : il avait mangé comme quatre, disait-il, et cela l'avait remis.

On cherchait un sujet de lecture. Il a demandé *Charlemagne*, de son frère Lucien. Il a

analysé le premier chant, puis parcouru plusieurs autres, puis cherché le sujet, le plan, etc. « Que de travail, que d'esprit, que de temps » perdu! a-t-il observé; quel décousu de jugement et de goût! Voilà vingt mille vers dont » quelques-uns peuvent être bons, pour ce que » j'en sais; mais ils sont sans couleur, sans but, » sans résultat. C'est dans l'auteur une vocation » forcée, sans doute, mais encore est-elle mal » suivie. Comment Lucien, avec tout son esprit, » ne s'est-il pas dit que Voltaire, maître de sa » langue et de sa poésie, à Paris, au milieu du » sanctuaire, a échoué dans une pareille entreprise? Comment lui, Lucien, a-t-il pu croire » qu'il était possible de faire un poème français » en pays étranger, hors de la capitale de la » France? Comment a-t-il pu prétendre établir » un rhythme nouveau? Il a fait là une histoire » en vers, et non un poème épique. Le poème » épique ne comporte pas l'histoire d'un homme, » mais seulement celle d'une passion ou d'un » événement. Et quel sujet encore a-t-il été » prendre? Quels noms barbares il a introduits? » A-t-il cru relever la religion qu'il pensait abattue? Son ouvrage serait-il un poème de réaction? Il sent du reste tout à fait le sol sur lequel il fut composé; ce ne sont que des prières, des prêtres, la domination temporelle des

» Papes, etc., etc. A-t-il pu consacrer 20 mille
» vers à des absurdités qui ne sont plus du siè-
» cle, à des préjugés qu'il ne peut avoir, à des
» opinions qui ne sauraient être les siennes?
» C'est prostituer son talent. Quel travers! et
» que ne pouvait-il pas faire de mieux, car il a
» certainement de l'esprit, de la facilité, du
» faire, du travail. Or, il était à Rome au milieu
» des plus riches matériaux, à même de satis-
» faire à toutes les recherches; il connaissait la
» langue italienne, nous n'avons pas de bonne
» histoire d'Italie, il pouvait la composer : son
» talent, sa position, sa connaissance des affai-
» res, son rang, pouvaient la rendre excellente
» et classique; il eût fait un vrai présent au
» monde littéraire et se fût rendu immortel. Au
» lieu de cela, qu'est-ce que son poème? Que
» fera-t-il à sa réputation? Il s'ensevelira dans la
» poussière des bibliothèques, et son auteur
» obtiendra tout au plus quelques minces ar-
» ticles, peut-être ridicules, dans les diction-
» naires biographiques ou littéraires. Que si
» Lucien ne pouvait échapper à sa destinée de
» faire des vers, il était digne, convenable et
» adroit à lui d'en soigner un manuscrit magni-
» fique, de l'enrichir de superbes dessins, d'une
» riche reliure, d'en régaler parfois les yeux des
» dames, d'en laisser percer de temps à autres

» quelques tirades, et de le laisser en héritage, » avec la défense sévère de le publier jamais. » On eût alors compris ses jouissances. »

Puis le mettant de côté, il a dit : « Passons à » l'Iliade. » Mon fils a été la chercher, et l'Empereur nous en a lu quelques chants, s'arrêtant souvent pour admirer, disait-il, à son aise. Ses observations étaient précieuses, abondantes, singulières. Il s'y est attaché tellement, qu'il avait atteint minuit et demi quand il a demandé l'heure pour se retirer.

Samedi 14.

Manque de nourriture.—Le vin ridiculement fixé, etc. —Retour de l'île d'Elbe, etc.

Le temps continue toujours à être détestable et à nous confiner dans nos misérables cahuttes : nous en sommes tous malades.

L'Empereur a dicté une partie du jour ; il était beaucoup mieux.

A dîner nous avions littéralement à peine de quoi manger. Le Gouverneur opérait ses réductions successives. L'Empereur a ordonné qu'on cherchât à acheter quelque chose de surplus, et de le payer avec ce qui proviendra de la vente de l'argenterie.

Le Gouverneur a signifié que le vin demeu-

rait fixé à une bouteille par tête, l'Empereur compris. Cela se croira-t-il! *Une bouteille pour une mère et ses enfans*. C'est l'expression employée dans la note, etc., etc.

L'Empereur, retiré chez lui, m'a fait demander. « Je ne me sens pas l'envie de dormir, m'a-
» t-il dit en me voyant. Je vous ai envoyé cher-
» cher pour passer la veillée; causons quelques
» quarts d'heure.» Et le cours de la conversation a ramené l'île d'Elbe, ses travaux, ses sensations, ses idées durant le séjour qu'il y avait fait; enfin son retour sur le sol français et le succès magique qui l'accompagna, et dont il n'avait, disait-il, pas douté un instant, etc., répétant beaucoup de choses déjà dites. Un moment il a dit : « Qu'on explique cela comme on
» voudra ou comme on pourra; mais je vous
» jure que je ne me sentais aucune haine directe
» et personnelle contre ceux que je venais ren-
» verser. C'était uniquement pour moi de la
» querelle politique. Je m'en étonnais moi-
» même, tant je me trouvais le cœur libre, aisé,
» même bienveillant je pourrais dire. Vous
» avez vu comme j'ai relâché le duc d'Angou-
» lême : j'en eusse fait autant du Roi, ou lui
» eusse accordé à son gré asile et sûreté. Le
» triomphe de la cause ne tenait nullement à sa
» personne, et je respectais son âge, ses mal-

» heurs. Peut-être aussi lui tenais-je compte de
» certains ménagemens que lui, nominative-
» ment, avait toujours observés à mon égard.
» Il est bien vrai qu'en ce moment il m'avait dé-
» claré hors la loi, et mis ma tête à prix, je
» crois; mais tout cela n'était à mes yeux que
» *style de manifeste*. Tous à Vienne en ont fait
» autant, sans m'ulcérer davantage, voire même
» le cher beau-père; et lui c'est pourtant bien
» fort! l'époux de sa fille chérie!!! etc., etc. »

Mais, puisque voilà le retour de l'île d'Elbe mentionné de nouveau, c'est peut-être ici le lieu de tenir la promesse que j'ai faite plus haut, au 1er ou au 2e volume, d'en donner plus tard la relation. Que si on me demande pourquoi cette transposition; je réponds que le sujet, par lui-même était délicat, que je n'avais point encore donné de preuves du véritable esprit de mon Recueil, qu'on y eût peut-être pu suspecter alors certaine malveillance; tandis qu'aujourd'hui, que je dois avoir convaincu que mes récits sont purement philosophiques, moraux, historiques, on sentira que quelles que soient les erreurs qu'ils contiennent, c'est à l'historien, au critique seul à me redresser ou à me combattre. Du reste, cette relation se trouve dans tous les journaux, dans tous les ouvrages, dans tous les pays. Celle-ci ne saurait donc avoir rien de

bien neuf, seulement elle a été recueillie de la bouche de Napoléon. Je réunis ici ce qu'il en a dit en différens momens.

Napoléon vivait à l'île d'Elbe sur la foi des traités; il apprend qu'il est question, au congrès de Vienne, de le déporter hors de l'Europe: on n'observait avec lui aucun des articles de Fontainebleau; les papiers publics l'instruisaient de la disposition des esprits en France; son parti fut pris. Il en garde le secret jusqu'aux derniers momens*; tout se prépare, sous un prétexte ou un autre. Ce n'est qu'en se trouvant à bord que les soldats conçurent les premiers soupçons, et mille ou 12 cents hommes, et quelques esquifs mettent à la voile pour aller tenter

* C'est ici le lieu sans doute de redresser une erreur qui a fort affligé quelqu'un que j'estime et que j'aime. On lit, tome II, page 327, que le général Drouot, *huit jours* avant le départ de l'île d'Elbe, en avait laissé échapper le secret à la princesse Borghèse, etc., etc. Or, le général Drouot affirme qu'il n'a reçu la confidence de l'Empereur *qu'aux derniers momens*, et qu'il n'a pu et n'aurait jamais manqué au secret. Il est naturel que le général Drouot soit le plus sûr de ces faits, comme le plus intéressé, d'autant plus que moi je dois faire observer que je ne cite, en cette circonstance, qu'une conversation courante, toute de plaisanterie et nullement controversée.

la repossession d'un empire de 30 milllions d'hommes!!!

Il y avait près de 5 ou 6 cents hommes sur le brick où Napoléon s'embarqua : c'était, disait-il, l'équipage d'un 74. On fut rencontré par un brick de guerre français avec lequel on parla. On a prétendu que le capitaine du brick français avait fort bien reconnu, et avait crié trois fois en se séparant : *bon voyage!* Quoi qu'il en soit, l'officier qui conduisait l'Empereur lui proposa d'aborder ce brick et de l'enlever. L'Empereur repoussa cette idée comme absurde : elle ne pouvait être raisonnable, que si on y eût été forcé par la nécessité. « Autrement, à quoi bon, » disait-il, compliquer mon dessein de ce nou- » vel incident? De quelle utilité eût pu m'être » le succès? A quoi ne m'exposait pas le plus » léger accident? »

Lors de l'échec qu'on éprouva en débarquant, par la capture d'une vingtaine d'hommes qu'on avait envoyés sommer Antibes, diverses opinions s'élevèrent à cet égard, et même avec assez de chaleur : les uns voulaient qu'on se portât aussitôt sur Antibes, pour l'enlever de force, et prévenir par là le mauvais effet que pouvaient produire la résistance de cette place et l'emprisonnement des vingt hommes. L'Empereur répondait que la prise d'Antibes ne faisait rien à

la conquête de la France; que le peu de temps qu'il y perdrait suffirait pour réveiller partout, et créer des obstacles sur la seule, la véritable route; que les momens étaient précieux, qu'il fallait voler; qu'on remédierait au mauvais effet de l'événement d'Antibes, en marchant plus vite que la nouvelle. Un officier de la garde ayant fait sentir indirectement qu'il n'était pas bien d'abandonner ainsi ces vingt hommes, l'Empereur se contenta d'observer qu'il jugeait bien mal de l'étendue de l'entreprise; que si la moitié d'eux se trouvait dans le même cas, il les laisserait de même; que s'ils y étaient tous, il continuerait de marcher seul *.

Il avait débarqué au golfe Juan, quelques heures avant la nuit, et y avait établi son bivouac. On lui amena bientôt après un postillon en belle livrée. Il se trouva qu'il avait fait partie de sa maison; il avait appartenu à l'Impératrice

* Ce n'est pourtant pas qu'il négligeât de s'occuper de ces hommes, car un moment il chargea le commissaire des guerres, Ch. Vautier, qui se trouvait près de lui, de courir en toute hâte sous les murs d'Antibes, et de délivrer les prisonniers en essayant d'enlever la garnison, lui répétant à diverses reprises lorsqu'il s'éloignait déjà : « Mais surtout n'allez pas vous faire bloquer aussi. »

Joséphine, et servait, en ce moment le prince de Monaco, qui, lui-même, avait été écuyer de l'Impératrice Joséphine. Ce postillon questionné par l'Empereur, lui disait dans son grand étonnement de le trouver là, qu'il arrivait de Paris, qu'il pouvait lui garantir qu'on allait le revoir partout avec plaisir; que sur toute sa route, jusqu'à Avignon, il n'avait entendu que des regrets de l'avoir perdu; son nom était publiquement dans toutes les bouches. Il ajoutait que sa belle livrée avait été souvent pour lui un objet de défaveur et d'insulte. Il assura l'Empereur que la Provence une fois traversée, il trouverait tout le monde, sur son passage, prêt à se réunir à lui. C'était là le témoignage d'un homme du peuple : il fut très-agréable à l'Empereur, qui avait calculé précisément de la sorte. Le prince de Monaco, amené lui-même, fut moins explicite; l'Empereur d'ailleurs ne le questionna point sur la politique : il avait des témoins au bivouac, il ne voulait pas s'exposer à entendre aucun détail qui pût laisser de mauvaises impressions sur ceux qui l'entouraient : la conversation ne fut donc que de plaisanterie, elle roula toute sur les dames de son ancienne Cour des Tuileries, dont Napoléon s'informait en détail avec beaucoup de gaîté.

Au lever de la lune, vers une ou deux heures

du matin, le bivouac fut rompu, et l'on se porta sur Grasse. Là, l'Empereur comptait trouver une route qu'il avait ordonnée sous l'Empire, elle n'avait point été exécutée. Il fallut se résoudre à suivre des défilés difficiles et pleins de neige, ce qui lui fit laisser à Grasse, à la garde de la municipalité, sa voiture et 2 pièces de canon qu'il avait débarquées : c'est ce que les bulletins d'alors appelèrent une capture.

La municipalité de Grasse était fort royaliste; mais l'apparition de l'Empereur fut si soudaine, qu'il n'y eut pas moyen d'hésiter, elle vint donc faire sa soumission. L'Empereur traversa la ville, et fut s'arrêter militairement sur une hauteur un peu au-delà; on y fit halte et il y déjeûna. Bientôt il y fut entouré de la population de la ville, et il parcourut cette multitude comme il l'eût fait à son cercle des Tuileries. C'était la même attitude, les mêmes demandes que s'il n'avait jamais quitté la France. L'un se plaignait de n'avoir pas encore reçu sa pension; l'autre demandait qu'on voulût bien augmenter la sienne; la croix de celui-ci avait été retenue dans les bureaux, celui-là demandait de l'avancement, etc. Il lui fallut recevoir une foule de pétitions qu'on avait déjà eu le temps d'écrire, et qu'on lui remettait, comme s'il venait de Paris, faisant une tournée dans les départemens.

Quelques patriotes chauds, versés dans les affaires, lui dirent mystérieusement que les autorités du lieu lui étaient fort opposées; mais que la masse de la population, le petit peuple, était toute à lui, qu'on attendait seulement qu'il eût le dos tourné, et qu'alors il serait bientôt délivré des mécréans. « Donnez-vous-en bien de » garde, s'écria l'Empereur, réservez-leur le » supplice de voir notre triomphe, sans avoir » de reproche à nous faire; soyez donc tran- » quilles, conduisez-vous sagement. »

L'Empereur allait comme l'éclair. « La vic- » toire, disait-il, devait être dans ma célérité. » La France était pour moi dans Grenoble. Il y » avait 100 lieues, moi et mes grognards nous » les fîmes en cinq jours *, et dans quels che-

---

* Le 1 mars, débarqué sur la plage de Cannes, au golfe Juan.

Le 2, entré à Grasse.

Le 3, couché à Barême.

Le 4, dîné à Digne, et couché à Maligeai.

Le 5, couché à Gap.

Le 6, couché à Corps, au-delà duquel le lendemain, l'Empereur harangue et rallie les soldats du 5e. Peu d'heures après il est joint par Labédoyère, à la tête du 7e.

Le 7, à Grenoble, séjour.

Le 9, couche à Bourgoin.

Le 10, à Lyon, reste trois jours.

Le 13, couche à Mâcon. Fameuse proclamation de Ney.

» mins! et par quel temps! J'y entrais, que M. le » comte d'Artois, averti par le télégraphe, ne » faisait que de quitter les Tuileries. »

Napoléon s'était regardé comme si sûr de la disposition des esprits et des choses, que le succès, pensait-il, ne devait tenir nullement aux forces qu'il amenerait avec lui. Se garantir d'un piquet de gendarmerie, disait-il, était tout ce qu'il lui fallait; or, tout arriva comme il avait calculé : *la victoire marcha au pas de charge; et l'aigle nationale vola de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame.* « Mais, ajou- » tait-il, ce ne fut pourtant pas d'abord sans de » vives inquiétudes. » A mesure qu'il avançait, toutes les populations se prononçaient avec ardeur, il est vrai; mais il ne voyait aucuns soldats, on les lui enlevait de son passage. Ce ne fut qu'entre Mure et Vizille, à 5 ou 6 lieues de Grenoble, et le cinquième jour de route, qu'on rencontra enfin un premier bataillon. L'officier qui le commandait refusa même de parlemen-

---

Le 14, couche à Châlons.

Le 15, couche à Autnn.

Le 16, à Avalon.

Le 17, à Auxerre, reste un jour, y est joint par le prince de la Moskowa.

Le 20, arrive à Fontainebleau à 4 heures dn matin, et entre anx Tuileries à 9 heures du soir.

ter; alors l'Empereur n'hésita pas, il s'avança seul de sa personne; 100 de ses grenadiers marchaient à quelque distance de lui, leurs armes renversées. La vue de Napoléon, son costume, sa petite redingote grise surtout, furent magiques sur les soldats, qui demeurèrent immobiles. Il continua droit à un vétéran, dont le bras était chargé de chevrons, et le prenant rudement par la moustache, lui demanda s'il aurait bien le cœur de tuer son Empereur. Le soldat, les yeux mouillés, mettant aussitôt la baguette dans son fusil pour montrer qu'il n'était pas chargé, lui répondit : «Tiens, regarde si j'aurais » pu te faire beaucoup de mal : tous les autres » sont de même.» Et des cris de vive l'Empereur partent de tous côtés. Napoléon commande au bataillon un demi-tour à droite, et tout marche vers Paris.

A peu de distance de Grenoble, le colonel Labédoyère, à la tête de son régiment, vint se joindre à lui. Alors l'impulsion fut prononcée, et la question, dit l'Empereur, à peu près décidée.

Tous les paysans du Dauphiné bordaient les routes : ils étaient ivres et furieux de joie. Quand le premier bataillon, dont on vient de parler, hésitait encore, il s'en trouvait des milliers sur ses derrières cherchant à le décider par

leurs cris de vive l'Empereur ; tandis qu'une foule d'autres était sur les derrières de Napoléon, excitant la petite troupe à avancer, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Dans une certaine vallée, s'offrit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer : c'était la réunion d'un grand nombre de communes, ayant avec elles leurs maires et leurs curés. Du milieu de cette foule se précipite aux pieds de l'Empereur un des plus beaux grenadiers de sa garde, qui manquait depuis le débarquement, et sur lequel on avait même conçu des doutes ; dans ses yeux roulaient de grosses larmes de joie, il tenait dans ses bras un vieillard de 90 ans, il le présentait à l'Empereur : c'était son père qu'il était venu chercher et qu'il amenait au milieu de cette multitude. L'Empereur avait ordonné, plus tard aux Tuileries, qu'on peignît un tableau de cette circonstance.

Napoléon arriva à la nuit sous les murs de Grenoble : sa promptitude déjouait toutes les mesures ; on n'avait pas le temps de couper les ponts ni même de mettre les troupes en mouvement. Il trouva les portes de la ville fermées, on refusa de les ouvrir, le colonel qui commandait dans la place s'y opposait. « Car une cir-
» constance qui doit caractériser spécialement
» cette révolution sans pareille, disait l'Empe-

» reur, c'est que les soldats ne manquèrent pas » jusqu'à un certain point de discipline ni d'o- » béissance envers leurs chefs ; seulement ils » employèrent, pour leur compte, la force d'i- » nertie, comme un droit qu'ils auraient cru » leur appartenir. » Ainsi on vit le premier bataillon exécuter toutes les manœuvres commandées, se retirer, ne vouloir pas communiquer ; mais il ne chargea point ses armes ; il n'aurait pas tiré : devant Grenoble, toute la garnison sur les remparts, criait vive l'Empereur ; on se donnait les mains par les guichets ; mais on n'ouvrait pas, parce que les supérieurs l'avaient défendu. Il fallut que l'Empereur fît enfoncer les portes, ce qui s'exécuta sous la bouche de dix pièces d'artillerie des remparts, chargées à mitraille. Et pour achever la bizarrerie des circonstances, le chef du 1er bataillon et le colonel, qui s'étaient si ouvertement opposés à l'Empereur, qnestionnés par lui s'il pouvait compter sur eux, répondirent que oui, que leurs soldats les avaient abandonnés, mais qu'eux n'abandonneraient pas leurs soldats ; que puisqu'ils s'étaient prononcés pour lui, ils lui seraient fidèles, et l'Empereur les conserva.

Du reste il n'est point de bataille où l'Empereur ait couru plus de dangers qu'en entrant à Grenoble ; les soldats se ruèrent sur lui avec

tous les gestes de la fureur et de la rage; on frémit un instant, on eut pu croire qu'il allait être mis en pièces; ce n'était que le délire de l'amour et de la joie; il fut enlevé lui et son cheval. A peine commençait-il à respirer, dans l'auberge où il avait été déposé, qu'un redoublement de tumulte se fait entendre : c'étaient les portes de la ville, que les habitans venaient lui offrir, disaient-ils, au défaut des clefs qu'on n'avait pu lui présenter.

« Une fois dans Grenoble, devenu une véri-
» table puissance, disait l'Empereur, j'eusse pu
» nourrir la guerre, s'il fût devenu nécessaire
» de la faire. »

L'Empereur regrettait fort alors de n'avoir pas fait imprimer ses proclamations à l'île d'Elbe; mais il aurait craint de laisser pénétrer son secret. Il les avait dictées à bord du brick, où, tout ce qui savait écrire avait été employé à les copier. On était obligé d'en écrire encore chemin faisant, afin de les répandre dans la route, tant elles étaient avidement demandées : elles étaient donc rares, souvent incorrectes ou même illisibles; et pourtant on en sentait à chaque pas la nécessité, car on s'apercevait aussitôt de toute l'impression qu'elles produisaient. Ces populations se sont fort éclairées par nos 20 dernières années; et malgré tout le bonheur de revoir

l'Empereur, on s'y demandait cependant avec inquiétude quel allait être son objet. Tous étaient aussitôt satisfaits quand ils avaient lu le sentiment national des proclamations, et leur joie surtout était extrême quand ils apprenaient là que Napoléon n'avait pas de troupes étrangères avec lui. Sa marche était si rapide et ses mouvemens si prompts, qu'on avait fait mille contes sur ses forces et leur composition. On voulait qu'il eût avec lui des Napolitains, des Autrichiens, etc., etc.; même des Turcs.

De Grenoble à Paris, ce ne fut plus qu'une marche triomphale.

Durant les quatre jours que l'Empereur demeura à Lyon, il y eut constamment plus de 20 mille ames sous ses fenêtres; les cris ne discontinuèrent jamais.

C'était un souverain qui n'aurait jamais quitté ses sujets. Il signait des décrets, expédiait des ordres, passait des revues, etc., etc. Tous les corps, toutes les administrations, toutes les classes de citoyens s'empressaient de faire preuve de dévouement et d'hommages. Il n'y eut pas jusqu'à la garde nationale à cheval, composée de ce qu'il y avait de plus pur et de plus ardent dans le parti opposé, qui ne vînt solliciter l'honneur de garder sa personne; mais ils furent les seuls maltraités. « Messieurs, je vous remercie

» de vos services, dit l'Empereur, votre con-
» duite envers M. le comte d'Artois m'apprend
» trop ce que vous feriez à mon égard, si la for-
» tune venait à m'abandonner, je ne vous sou-
» mettrai point à cette nouvelle épreuve. » En effet, M. le comte d'Artois, en quittant Lyon, n'avait trouvé, assure-t-on, qu'un seul d'entr'eux qui se dévouât à le suivre à Paris. Et l'Empereur, sur qui tout ce qui était généreux avait des droits, apprenant la fidélité de ce volontaire, lui fit remettre la décoration de la légion d'honneur.

Enfin, l'Empereur, dans Lyon, administrait déjà, par des actes publics, avec cette précision, cette fermeté, cette confiance, compagne d'une stabilité non interrompue. Rien en lui ne laissait apercevoir la trace des grands revers qui avaient précédé, ou des chances immenses qui pouvaient suivre; et s'il était possible de tout raconter, j'aurais à produire une anecdote privée bien plaisante, qui prouverait quels étaient le calme du cœur et la liberté d'esprit de Napoléon, au milieu de la grande crise qui, autour de lui, changeait la face de la France, et allait remuer toute l'Europe.

A peine sorti de Lyon, l'Empereur fit écrire à Ney, qui se trouvait à Lons-le-Saulnier avec son armée, qu'il eût à mettre ses troupes en

marche et à venir le joindre. Ney, au milieu de la confusion générale, abandonné par ses soldats, frappé des proclamations de l'Empereur, des adresses du Dauphiné, de la défection de la garnison de Lyon, de l'élan des provinces voisines et des populations environnantes ; Ney, l'enfant de la révolution, se livra au torrent, et donna son fameux ordre du jour. Toutefois, ayant présens les souvenirs de Fontainebleau, il écrivit à l'Empereur que tout ce qu'il venait de faire était principalement en vue de la patrie, et que sentant qu'il avait dû perdre sa confiance, il allait se retirer chez lui ; mais l'Empereur lui fit écrire de venir le joindre, et qu'il le recevrait comme le lendemain de le bataille de la Moscowa. Ney en revoyant l'Empereur, se montra embarrassé, et lui répéta que s'il avait perdu sa confiance, il ne lui demandait plus qu'une place parmi ses grenadiers. « Il est sûr, disait l'Empereur, qu'il avait » été assez mal pour moi ; mais le moyen d'ou- » blier un si beau courage et tant d'actes pas- » sés ! Je lui sautai donc au cou en l'appelant le » *brave des braves*, et dès cet instant tout fut » comme jadis, etc., etc. »

Le trajet jusqu'à Paris se fit à peu près en poste. Nulle part il n'y avait opposition, ni lutte ni combat, ce n'était, à l'aspect de l'Empereur,

littéralement parlant, qu'un simple changement de décoration théâtrale. Les avant-gardes n'étaient autre chose que les troupes qui se trouvaient en avant sur la route, et auxquelles on envoyait des courriers. C'est ainsi que l'Empereur est entré dans Paris avec les troupes même qui en étaient sorties le matin pour le combattre. Un régiment posté à Montereau, en franchit spontanément le pont, courut sur Melun et chargea des gardes-du-corps qui s'y trouvaient, et c'est, dit-on, ce qui décida le départ si soudain de la Famille Royale.

L'Empereur nous dit souvent que s'il l'eût voulu ou ne s'y fût pas opposé, il eût traîné avec lui, à Paris, 2 millions de paysans. A son approche, toutes les campagnes se levaient en masse; aussi répète-t-il souvent qu'il n'y a eu de véritables conspirateurs que l'opinion.

Le lendemain de l'arrivée de l'Empereur aux Tuileries, quelqu'un lui ayant dit qu'il ne vivait que de prodiges, mais que ce dernier allait effacer tous les autres; je l'entendis répondre qu'il n'y avait ici d'autre mérite que d'avoir bien jugé de l'état des choses en France, et d'avoir su lire dans le cœur des Français. Dans un autre moment, il nous rappelait que cela seul avait été toutes ses intelligences; « car, obser-» vait-il, si l'on excepte Labédoyère, qui accou-

» rut à moi d'enthousiasme et de cœur, et un
» autre encore qui me rendit franchement de
» grands et vrais services, presque tous les au-
» tres généraux sur la route, se montrèrent in-
» certains et de mauvaise grâce ; ils ne firent que
» céder à l'impulsion de leurs soldats, si même
» ils ne se montrèrent hostiles.

» Tout le monde sait bien aujourd'hui, di-
» sait-il, que *Ney* quitta Paris tout au Roi, et
» que s'il tourna contre lui quelques jours plus
» tard, c'est qu'il crut ne pouvoir faire autre-
» ment.

» J'étais si loin de compter en aucune manière
» sur *Masséna*, que je me crus obligé en dé-
» barquant, de le sauter à pieds joints ; et le ques-
» tionnant plus tard à Paris sur ce qu'il aurait
» fait, si je ne me fusse éloigné aussi rapide-
» ment de la Provence, il eut la franchise de
» répondre qu'il serait bien embarrassé de me
» le dire ; mais que le plus sûr, dans tous les
» cas, avait été d'agir ainsi que j'avais fait ; que
» de la sorte le tout avait été pour le mieux.

» *Saint-Cyr* s'était vu en danger pour avoir
» voulu contenir les soldats confiés à ses ordres.

» *Soult* me confessa que le Roi lui avait ins-
» piré un véritable goût, tant il se trouvait bien
» de son régime ; et ne voulut reprendre du ser-
» vice qu'après le Champ de Mai.

» *Macdonald* ne reparut point, le *duc de Bel-*
» *lune* suivit le roi à Gand. Ainsi, concluait-il,
» si les Bourbons ont eu à se plaindre de la dé-
» sertion complète des soldats et du peuple,
» certes, ils n'ont pas le droit de reprocher le
» manque de dévouement et de fidélité aux prin-
» cipaux de l'armée, à ces élèves ou chefs de la
» révolution, qui, malgré une habitude de vingt-
» cinq ans, disait-il, n'ont montré, dans cette
» circonstance, que de vrais enfans en politi-
» que. On ne les a trouvé ni émigrés, ni natio-
» naux!.... etc., etc. »

Napoléon en avait eu l'instinct, et s'était tenu fidèle à son grand principe de n'agir que sur les masses et par les masses! Au moment de l'entreprise, et après son débarquement, on le sollicita plusieurs fois d'essayer de traiter avec quelques uns des chefs, mais il fit constamment sa belle réponse : « Si je suis demeuré dans le
» cœur de la masse, je dois m'importer peu des
» chefs, et si je n'avais que ceux-ci, à quoi me
» serviraient-ils contre le torrent de la masse. »

Voici qui montrera du moins le peu d'intelligence que Napoléon avait entretenue avec la capitale. Le matin de son entrée à Paris, en arrivant de l'île d'Elbe, cent cinquante officiers à la demi-solde, traînant quatre pièces de canons, quittent spontanément St-Denis, où ils

avaient été stationnés par les princes, et marchent vers la capitale; ils sont rencontrés dans leur route par quelques généraux qui se mettent à leur tête, et poursuivent, avec cette petite troupe, jusqu'au château des Tuileries, où ils convoquent les chefs des administrations, qui tous conviennent d'agir au nom de l'Empereur. C'est ainsi que Paris fut gouverné ce jour-là à l'amiable par le souffle de l'opinion et l'élan des affections privées. Aucun des grands partisans de l'Empereur, aucun de ses anciens ministres n'ayant reçu nul avis de lui, aucun d'eux n'osa signer aucun ordre, ni prendre aucune responsabilité. Les papiers publics n'eussent pas paru le lendemain, si ce n'eût été le zèle de simples particuliers, qui, sans autorisation, et de leur propre mouvement, les firent remplir de ce qui les animait et de ce qu'ils voyaient. Ce n'est pas autrement que Lavalette fut prendre possession des postes. Paris vécut ce jour-là sans police, sans autorité, et jamais il ne fut plus tranquille.

L'Empereur fit son entrée aux Tuileries vers neuf heures du soir, avec une centaine de chevaux, et comme s'il arrivait de l'un de ses palais. Mettant pied à terre, il faillit être étouffé par un gros d'officiers et de citoyens qui se l'arrachèrent pour en toucher quelque chose, et le transportèrent à bras dans son salon. Il y trouva

son dîner prêt, et se mettait à table quand arriva de Vincennes l'officier qu'on y avait envoyé le matin pour sommer le château ; il rapportait la capitulation du commandant, qui n'y avait mis, dit-on, autres conditions que celle d'un passeport pour lui et sa famille.

Une circonstance bien singulière, c'est que le matin, une fois maître des Tuileries, et comme on faisait courir dehors, pour se procurer un drapeau tricolore, on en trouva un tout fait au pavillon Marsan, dans la fouille du château, que faisait faire la prudence ; et c'est celui qu'on fit hisser sur-le-champ. Il était tout neuf, et d'une dimension plus grande que de coutume. On s'est demandé par quel hasard il était là, et quelles avaient pu être les intentions à cet égard.

Du reste, plus les temps se sont éclaircis, plus on a pu se convaincre qu'il ne fut d'autre conjuration que celle de la nature des choses ; l'esprit de parti seul peut chercher, de nos jours, à élever des doutes à cet égard, l'histoire n'en aura point.

Peu de jours après l'établissement de Napoléon à Longwood, il fut question, devant les officiers qui lui furent présentés, du retour de l'île d'Elbe, et l'un de ces officiers se hasarda de dire que cet événement merveilleux avait offert, aux regards de toute l'Europe attentive,

le contraste de ce qu'il y avait de plus faible et de plus sublime. Les Bourbons abandonnant une monarchie toute entière, pour s'enfuir à l'approche d'un seul homme, qui avait la magnanime audace d'entreprendre à lui seul la conquête d'un Empire. « Monsieur, lui dit l'Em-
» pereur, vous êtes dans l'erreur, vous avez mal
» saisi le sens de l'affaire; les Bourbons n'ont
» pas manqué de courage, ils ont fait tout ce
» qu'ils pouvaient faire. M. le Comte d'Artois a
» volé à Lyon; Madame la Duchesse d'Angou-
» lême s'est montrée, dans Bordeaux, une ama-
» zone, et M. le Duc d'Angoulême a marché en
» avant autant qu'il a pu. Si, malgré tout cela,
» ils n'ont pu venir à bout de rien, c'est moins
» leur faute que la force des circonstances, c'est
» qu'à eux seuls ils ne pouvaient faire davan-
» tage; et ils en étaient là, la contagion, l'épi-
» démie avaient gagné tout le monde, etc., etc. »

Dimanche 25.

Poème de Charlemagne, etc. — Les frères et sœurs de l'Empereur auteurs, etc.

Aujourd'hui, l'Empereur a profité d'un instant de beau temps pour aller promener vers le jardin de la compagnie. J'étais seul avec lui; je me suis livré à lui faire certaines peintures à

la suite desquelles j'osais me permettre de suggérer quelques idées. Il les a repoussées en se moquant fort de moi. « Allons, allons, mon » cher, a-t-il dit, vous êtes un *niais;* et ne vous » fâchez pas de l'épithète, a-t-il repris aussitôt, » je ne la prodigue pas à tout le monde; elle » est toujours, de ma part, un brevet d'honnête » homme. »

Après le dîner, l'Empereur s'obstinant toujours à tâcher de revenir, disait-il, sur le poème de Lucien, qu'il avait repris hier au soir, et bientôt abandonné, a, comme les deux jours précédens, employé la soirée entre Charlemagne, qu'il a quitté de nouveau, et Homère, qu'il a repris pour se refaire, disait-il gaîment, et la censure a recommencé pour le Prince Lucien, et l'admiration pour le bon Homère.

La lecture interrompue, on a dit à l'Empereur que Lucien avait tout prêt un autre poème semblable à son Charlemagne; c'était *Charles Martel en Corse*, et en outre une douzaine de tragédies. « Mais il a donc le diable au corps! » s'est écrié l'Empereur.

On lui a dit aussi que son frère *Louis* avait fait un roman. « Il pourra y avoir de l'esprit, de » la grâce, observait-il; mais ce ne sera pas » toutefois sans métaphysique sentimentale, ni » sans niaiseries philosophiques. »

On lui dit encore que la Princesse *Élisa* avait aussi fait un roman, ce qu'il ne savait pas. Enfin, il n'y avait pas jusqu'à la Princesse *Pauline* qui n'eût le sien, disait-on. « Oh! pour celle-là, a » repris l'Empereur, l'héroïne oui, mais l'au- » teur non; et à ce compte, observait-il, il n'y » aurait donc que *Caroline* qui ne serait pas au- » teur. Aussi bien, dans sa petite enfance, on la » regardait comme la sotte et la Cendrillon de » la famille; mais elle en a bien rappelé, elle a » été une très-belle femme, et est devenue très- » capable, etc. »

Lundi 16.

Nous manquons de déjeûner. — Sophisme de gaîté. — Sur les impossibilités, etc.

Le matin, à l'heure accoutumée, mon domestique est venu me dire qu'il n'y avait ni café, ni sucre, ni lait, ni pain pour mon déjeûner. La veille, quelque temps avant l'heure de dîner, me sentant besoin, j'avais demandé une bouchée de pain, on n'avait pu me la donner. C'est ainsi qu'on nous dispute le boire et le manger. On aura de la peine à le croire au loin, sans doute, et pourtant je ne consigne littéralement ici que des faits.

Le temps était devenu beau. Depuis longtemps l'Empereur ne s'était promené, il a ga-

gné le jardin, puis il a demandé la calèche pour faire notre tour ordinaire, interrompu depuis si long-temps. Chemin faisant, Mme de Montholon chassait un chien qui l'avait approchée. — « Vous n'aimez pas les chiens, Madame? — » Non, Sire. — Si vous n'aimez pas les chiens, » vous n'aimez pas la fidélité, vous n'aimez pas » qu'on vous soit fidèle, donc vous n'êtes pas » fidèle. — Mais....., mais....., disait-elle. — » Mais....., mais....., disait l'Empereur, quel » est le vice de ma logique? Renversez mes ar- » gumens, si vous pouvez? etc., etc. »

Un de nous s'était offert pour quelque manipulation, il y avait quelques jours, l'Empereur lui a demandé s'il avait enfin obtenu son résultat. L'autre s'est plaint de n'avoir pas les objets nécessaires. « *Véritable enfant de la Seine*, disait » l'Empereur, vrai badaud de Paris, qui vous » croyez toujours aux Tuileries. La véritable in- » dustrie n'est pas d'exécuter avec tous les » moyens connus et donnés; l'art, le génie est » d'accomplir en dépit des difficultés, et de » trouver par-là peu ou point d'*impossible*. Mais » d'ailleurs ici, de quoi vous plaignez-vous? » De n'avoir point un pilon, quand le premier » barreau de chaise peut vous servir. De n'avoir » point de mortier? Mais tout est mortier autour » de nous; cette table est un mortier; une cas-

» serole, un chaudron est un mortier; mon auge..,
» celle du premier venu... sont des mortiers;
» mais véritable enfant de la Seine, a répété
» l'Empereur, qui se croit toujours dans la rue
» St-Honoré, au milieu des marchés de Paris! »

Le Grand-Maréchal a dit alors à l'Empereur que cette circonstance lui rappelait la première fois qu'il avait eu l'honneur de lui être présenté, et les premières paroles qu'il en avait reçues. C'était à l'armée d'Italie, lorsque lui Bertrand, se rendait en mission à Constantinople. Le jeune général le voyant officier du génie, lui donna une commission relative au métier. « C'était peu
» loin du quartier-général, à mon retour, di-
» sait le Grand-Maréchal, je vins vous dire que
» j'avais trouvé la chose impossible. Sur quoi
» Votre Majesté, à qui je ne m'adressais qu'en
» tremblant, me dit avec bonté : — Mais voyons
» un peu, Monsieur, comment vous y êtes-vous
» pris? ce qui est impossible pour vous, ne l'est
» peut-être pas pour moi. — En effet, disait Ber-
» trand, à chacun de mes moyens, Votre Ma-
» jesté disait : je le crois bien, et en substituait
» d'autres. Si bien qu'en peu d'instans il me fal-
» lut être convaincu; mais non sans emporter
» un sentiment profond, et des souvenirs qui
» m'ont bien souvent servi depuis. »

L'Empereur s'est retiré de bonne heure. Il

nous semble extrêmement changé, surtout depuis sa dernière incommodité. Il s'affaiblit beaucoup, deux tours de jardin le fatiguent.

Mardi 17. — Mercredi 18.

Calcul statistique; population des Israélites en Égypte, etc.

Le temps s'étant remis au beau, l'Empereur a fait quelques tours de jardin; nous étions tous auprès de lui. Au bout de quelque temps il s'est dirigé vers le bois.

Au retour de la promenade nous avons tous déjeûné sous la tente; et comme le temps était très-favorable, l'Empereur a eu la fantaisie de faire immédiatement après un tour en calèche.

Sur les cinq heures il m'a fait appeler dans son cabinet, pour lui aider à chercher des documens sur l'intérieur de l'Afrique, dans le voisinage de l'Égypte. C'est un point qui l'occupe depuis quelques jours, ayant le projet d'en faire l'objet de quelques chapitres spéciaux de sa campagne d'Égypte.

Il se trouvait souffrant, et m'a dit de demander et de lui faire du thé : c'est un extraordinaire pour lui. Bientôt après, le Grand-Maréchal est venu me remplacer pour recevoir sa dictée habituelle.

Après dîner, l'Empereur s'est occupé, la plume à la main, à chercher le rapport du sol productif de l'Égypte avec celui de la France. Il a trouvé celui de la France beaucoup inférieur à celui de l'Égypte. Ce calcul se faisait sur les aperçus statistiques de la France par Peuchet. L'Empereur était satisfait de ce résultat; telle avait été d'avance son opinion. De-là sont venus naturellement beaucoup d'autres objets; la population probable et possible de l'Égypte aux temps anciens. Quelle avait pu être celle des Israélites, si dans le peu de temps qu'ils y étaient demeurés captifs, ils avaient pu s'accroître au point où nous dit l'Écriture, etc.; et l'Empereur m'a dit de lui porter le lendemain quelque chose sur ce sujet. Enfin, l'on s'est arrêté long-temps sur les probabilités de la vie humaine, dont les tableaux se trouvaient dans le même ouvrage de Peuchet; et l'Empereur a dit à ce sujet des choses fort spirituelles, tout-à-fait neuves et piquantes.

J'ai apporté à l'Empereur le calcul que j'ai imaginé sur le problême qu'il m'avait donné la veille. Le résultat ne l'a pas peu surpris, et lui a fourni bien des dissertations. Voici le résumé que je présentais.

Les Israélites ont demeuré deux cents ans en Égypte. On peut compter sur dix générations

dans cet intervalle. On se mariait jeune, et surtout on avait beaucoup d'enfans. Je supposais donc les enfans de Jacob, les douze chefs de tribus, tous mariés; je supposais aussi, mais pour un moment, chacun d'eux ayant le même nombre d'enfans, ou six couples, et ainsi de suite. La dixième génération se trouvait alors composée de 2 milliards 480 millions 64 mille 704 individus. Mais la génération qui précède cette dixième, et encore au moins celle qui est au-dessus vivaient en même temps. Dès-lors quelle effroyable quantité de chiffres. Toutefois est-il donc qu'on peut diminuer hardiment le nombre d'enfans, compter à son aise sur les mortalités, les accidens, les épidémies, etc., etc., et qu'il demeura toujours certain qu'aucun calcul ne peut amener à contredire le récit de Moïse. L'Empereur s'est occupé quelque temps à chercher et à faire ressortir tous les vices de mon raisonnement, et s'en est fort amusé.

Pendant le dîner il s'est exercé à son anglais, en faisant à mon fils, dans cette langue, des questions sur l'histoire et la géométrie. Après dîner l'Empereur a pris l'Odyssée, dont la lecture a été un véritable charme pour tous.

Jeudi 19.

L'Empereur change et s'affaiblit. — Argenterie brisée.

L'Empereur a passé sa matinée à recueillir encore des renseignemens sur les sources du Nil, dans les divers auteurs modernes, Bruce, etc... Je l'ai aidé dans ce travail. A trois heures il s'est habillé et est sorti. Le temps était assez beau. L'Empereur a demandé la calèche, il s'est enfoncé à pied dans les bois; nous avons marché jusqu'à la vue du rocher des Signaux. Il m'entretenait de notre position morale et de certaines contrariétés que devaient lui donner quelques circonstances de notre intimité même. La calèche est venue le joindre avec M. et Mme de Montholon. L'Empereur s'en félicitait, disant qu'il ne se sentait pas capable de regagner sa demeure à pied. Il s'affaiblit visiblement; sa démarche devient pesante, il a le pied traînant, ses traits s'altèrent. Sa ressemblance avec Joseph devient frappante, au point qu'il y a peu de jours, allant le joindre au jardin j'aurais juré que c'était Joseph, jusqu'au moment où je l'ai abordé. D'autres en ont été frappés comme moi, ce qui nous a fait dire que si nous croyions à la *prévision* ou à *la double vue* des Anglais, dont j'ai parlé dans un autre endroit, nous devions

nous attendre bientôt à quelque chose d'extraordinaire sur Joseph, ou sur l'Empereur.

Au retour, l'Empereur a considéré un gros panier rempli d'argenterie brisée, qu'on devait envoyer le lendemain à la ville. C'était désormais le complément indispensable de notre subsistance d'un mois, d'après les dernières réductions du Gouverneur.

On savait bien que des capitaines de la compagnie avaient offert jusqu'à cent guinées d'une seule assiette. Cette circonstance avait porté l'Empereur à ordonner qu'on limât les écussons, et qu'on brisât les pièces de manière à ce qu'elles ne présentassent aucun vestige qui pût montrer qu'elles lui avaient appartenu. De petits aigles massifs surmontaient tous les couvercles : c'est la seule chose qu'il a voulu qu'on épargnât, et il les a fait mettre de côté. Ces derniers débris étaient l'objet du désir de chacun de nous. Ils étaient des reliques à tous les yeux. Ce sentiment avait quelque chose de religieux et de touchant.

Lorsqu'il avait fallu porter le marteau sur cette argenterie, c'était devenu le sujet d'une grande émotion et d'une véritable douleur pour les gens. Ils avaient porté la main avec peine sur des objets qu'ils vénéraient autant. Cet acte renversait leurs idées; c'était pour eux un sacri-

lége, une désolation. Quelques-uns en pleuraient.

Après le dîner, l'Empereur a continué l'Odyssée, et puis lu quelques passages de la Navigation d'Esménard, dont il a goûté les vers.

Vendredi 20.

Nouvelle vexation du Gouverneur. — Topographie de l'Italie.

Avant 8 heures, l'Empereur m'a fait éveiller pour que je fusse le trouver en calèche dans le bois, où il se promenait déjà avec M. de Montholon, s'entretenant sur les dépenses de la maison. Le temps enfin était revenu au beau ; c'était une matinée de printemps délicieuse. Nous avons fait deux tours.

Aujourd'hui, nouvelle vexation incroyable du Gouverneur. Il nous a fait défendre de vendre l'argenterie brisée à tout autre qu'à celui qu'il indiquerait. Quelle peut avoir été son intention dans cette violation nouvelle de toute justice? De se rendre plus outrageant et de commettre un abus d'autorité de plus.

L'Empereur a déjeûné sous la tente ; il a dicté, immédiatement après, la bataille de Marengo, au général Gourgaud. Il m'a dit de demeurer,

que j'écouterais. Il s'est retiré vers midi dans sa chambre pour essayer de reposer.

Sur les trois heures, il est rentré dans ma chambre. Il nous a trouvés mon fils et moi occupés à collationner Arcole. Il savait que c'était mon chapitre de prédilection, que je l'appelais un chant de l'Iliade. Il a voulu le relire, et a dit qu'en effet il lui faisait plaisir. Je l'ai inséré plus haut; on doit l'avoir lu dans le 3e volume.

Dans le principe, l'Empereur faisait lire ses chapitres le soir. Mais une de ces dames s'étant endormie, il n'y était plus revenu; et me disait un jour à ce sujet: « *Les entrailles d'auteur, mon* » *cher, elles se retrouvent toujours.* »

La lecture d'Arcole a réveillé les idées de l'Empereur sur ce qu'il appelait *ce beau théâtre d'Italie.* Il nous a commandé de le suivre au salon, et nous y a dicté durant plusieurs heures. Il avait fait étendre son immense carte d'Italie, qui couvrait la plus grande partie du salon, et, couché dessus, il la parcourait à quatre pattes, un compas et un crayon rouge à la main, comparant et mesurant les distances, à l'aide d'une longue ficelle, dont l'un de nous tenait une des extrémités. « C'est comme cela, me disait-il, » riant de la posture où je le voyais, qu'il faut » toiser un pays pour en prendre une idée juste, » et faire un bon plan de campagne. » Ce qu'il

a dicté peut servir de base à un très-beau morceau de géographie politique sur l'Italie : le voici, sans que j'aie pu d'ailleurs le lui reproduire au net, ayant été enlevé de Longwood avant que ce travail eût été définitivement arrêté.

Note. « L'Italie est une des plus belles parties de l'Europe, c'est une presqu'île environnée à l'Ouest, au Sud et à l'Est par la Méditerranée et l'Adriatique. Elle est bornée du côté du continent par la chaîne des Alpes, montagnes les plus hautes de l'Europe, d'où descendent les rivières qui forment la vallée du Pô, et se jettent dans l'Adriatique. Cette chaîne la sépare de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Elle forme un demi-cercle depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Est. Ce demi-cercle peut être considéré comme décrit de Parme, pris pour centre; son extrémité de gauche passe sur l'embouchure du Var, son milieu sur le Saint-Gothard, et son extrémité droite sur l'embouchure du Lisonzo. Voilà les bornes naturelles du continent de l'Italie.

» En dedans de ces limites se trouvent les bailliages suisses, la Valteline, une partie du Tyrol, pays tous sur le penchant des Alpes vers l'Italie, qui en font ainsi géographiquement partie, bien qu'ils ne lui appartiennent pas politi-

quement. C'est une espèce de compensation pour le duché de Savoie, partie politique de l'Italie, bien qu'elle lui soit géographiquement tout-à-fait étrangère, puisqu'elle est au-delà des Alpes, et que toutes ses eaux déversent dans le Rhône.

» Du côté de l'Est, Mont-Falcone, le comté de Gorice et une partie de l'Istrie ont toujours fait partie de l'Italie, bien qu'en dehors de notre demi-cercle. Il est vrai qu'une autre limite naturelle serait encore de suivre la chaîne des Alpes de la Carniole, qui prend au-dessous d'Idria, et arrive jusqu'à Fiume.

» La Dalmatie, les bouches du Cattaro, etc., soumises à la République de Venise depuis plusieurs siècles, ont toujours été considérées comme faisant partie de l'Italie; mais, géographiquement, elles appartiennent à l'Illyrie. Il en est d'elles comme de la Savoie.

» Les deux grandes îles de Sicile et de Sardaigne font aussi partie de l'Italie.

» L'Italie à l'Ouest est séparée de la France par le Var, les Monts Viso, Genèvre, Cenis, Saint-Bernard et Simplon. Elle est séparée au Nord de la Suisse par le Simplon et le Saint-Gothard; enfin le Brenner, le col de Tarvis et de Lisonzo la séparent des États héréditaires de la maison d'Autriche.

» L'Italie confine avec la Provence et le Dauphiné, provinces de France; elle confine avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, provinces de l'Autriche.

» La France communique avec l'Italie, en passant le Var aux environs de Nice; de-là on gagne Gênes et Florence par le chemin de la Corniche, et Turin par le col de Tende. La France communique encore avec l'Italie par les cols des Monts Genèvre, Cenis et du Petit-Saint-Bernard.

» La Suisse communique avec l'Italie par les cols du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard.

» L'Allemagne communique par les cols du Brenner, de Tarvis, et par les divers débouchés du Lisonzo.

» Le Saint-Gothard est le col le plus élevé des Alpes. A partir de ce col, les autres vont toujours en baissant : ainsi, le Saint-Gothard est plus haut que le Brenner; celui-ci, que les montagnes de Cadore; les montagnes de Cadore, que le col de Tarvis et les montagnes de la Carniole. De l'autre côté, le Saint-Gothard est plus haut que le Simplon; le Simplon plus haut que le Saint-Bernard; le Saint-Bernard plus haut que le Mont-Cenis; le Mont-Cenis, que le col de Tende. Depuis celui-ci, les Alpes continuent à

baisser, et finissent enfin aux montagnes Saint-Jacques, près de Savone, où commencent les Apennins. Alors la chaîne de l'Apennin se relève toujours en augmentant par un mouvement inverse. Elle longe toute la presqu'île jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples. Les Apennins sont des montagnes du second ordre. Une partie de leurs eaux se rendent dans le Pô, le reste coule dans l'Adriatique et la Méditerranée.

» De l'embouchure du Var à celle du Lisonzo, diamètre de la demi-circonférence, il y a cent vingt-cinq lieues de 25 au degré, ce qui donnerait à la demi-circonférence des Alpes, si elle était régulière, cent quatre-vingts lieues; mais à cause des sinuosités, on en compte plus de deux cent trente. Ainsi, tous les points des Alpes sont éloignés de Parme de cinquante à soixante lieues.

» Depuis Parme jusqu'à Rome, il y a quatre-vingts lieues, et depuis Rome jusqu'à l'extrémité de la Basilicate, où remonte le golfe de Tarente, quatre-vingt-quinze lieues; et jusqu'à Reggio, extrémité de la botte, cent vingt lieues. Ainsi, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Reggio, il y a deux cent cinquante lieues.

» Les cinquante lieues du Nord jusqu'à Parme pourront être regardées comme continentales, les deux cents autres formeront la presqu'île,

qui commencera à la hauteur de Parme, et aura dans toute son étendue environ quarante ou cinquante lieues de large; car de Livourne à Rimini, il y a cinquante lieues; de Terracine à Termoli, quarante lieues; de Naples à Manfredonia, quarante lieues; de Monte-Leone à Brendisi, soixante lieues.

» De Reggio à Naples, la carte de poste marque cent soixante-dix lieues; de Naples à Rome, soixante lieues, ce qui fait deux cent trente; de Rome à Parme, quatre-vingt-douze lieues; de Parme au Saint-Gothard, cent lieues; ce qui ferait de Saint-Gothard à Reggio, quatre cent vingt-deux lieues de poste. En en ôtant un dixième, il resterait trois cent quatre-vingts lieues; nous n'en avons compté que deux cent cinquante; différence, cent trente ou un tiers entre la distance astronomique et les grandes routes, qui sont obligées de suivre les contours des montagnes, et de passer par les grandes villes, et dans le calcul desquelles on est forcé de considérer les pentes et les difficultés des chemins, comme aussi les priviléges que demandent les localités et qu'établissent les maîtres de postes.

» La partie de l'Italie contenue dans le demi-cercle a cinq mille lieues carrées. A partir du diamètre de ce demi-cercle, l'Italie se prolonge

en forme de botte qui, ayant deux cents lieues de longueur, et quarante à cinquante lieues de largeur, donne depuis Parme jusqu'au golfe de Tarente, huit mille lieues carrées; la Sicile avec la Sardaigne deux mille lieues carrées ; total, quinze mille lieues carrées. Ainsi, près des deux tiers de l'Italie sont répartis sur une ligne prolongée, environnée de tous côtés des mers Méditerranée et Adriatique.

» Cette singulière configuration a incontestablement contribué aux destinées de ce beau pays. Si la presqu'île, au lieu de quarante à cinquante lieues de large, avait eu quatre-vingt-dix ou cent lieues, et avait été moins longue de moitié, le point central aurait été plus rapproché de toutes les extrémités ; les intérêts seraient devenus plus communs; la nation, répandue sur de plus petites distances, aurait eu plus d'uniformité ; elle aurait lutté avec plus d'avantage contre les actes qui tendaient à la morceler, et la force d'adhérence qui a constitué la France, l'Angleterre, l'Espagne, eût également agi sur l'Italie.

» Les côtes de la rivière de Gênes sont de cinquante lieues; la presqu'île a environ deux cent cinquante lieues de côtes de chaque côté. La base depuis Reggio à Tarente et au-delà a cent lieues; ce qui ferait six cent cinquante lieues

pour le littoral de la péninsule italique. Les côtes de l'état de Venise jusqu'à Fiume ont trente lieues; celles de la Sicile, deux cent cinquante lieues; la Sardaigne, deux cents lieues, l'Italie a donc un littoral de onze à douze cents lieues, c'est-à-dire, égal à celui des îles britanniques, qui est aussi de douze cents lieues; et presque le double de celui de la France, qui n'est que de sept cents lieues.

» Les villes de Nice, de Gênes, de Livourne, toutes les petites villes sur les côtes des deux rivières de Gênes, sont très-peuplées. La population de Naples et de toutes les villes du royaume, celle d'Ancône et de toutes les petites villes de la Romagne : enfin celle de Venise, celle des côtes de la Sardaigne, de Cagliari, etc., en Sicile, celle de Palerme, Syracuse, etc., etc., forment une population maritime d'une grande importance.

» Les rades de Ventimiglia, de Vado, de Gênes, de la Spézia, de Porto-Ferrajo, du golfe de Naples, de Tarente, d'Ancône, de Venise; celles de la Sicile, celles de l'Istrie, de la Dalmatie, de Raguse, des bouches de Cattaro, appartiennent toutes à l'Italie.

» Si toutes ces parties eussent été réunies en un grand État, il eût été une des puissances maritimes du premier ordre. Les chanvres de la

vallée du Pô; les bois de l'Apennin, ceux de l'Istrie; les fers de l'île d'Elbe, du Brescian, fourniraient en abondance tout ce qui est nécessaire pour le matériel d'une grande marine. Gênes, Pise, Venise, ont été les premières puissances maritimes de l'Europe dans le moyen âge.

» L'Italie, battue de trois côtés par la mer, n'a de frontières de terre qu'à-peu-près deux cents lieues, c'est moins que le tiers des frontières de la France; et encore, en front, serait-elle défendue par les barrières les plus fortes qui puissent repousser les nations.

» L'Italie ayant dix-sept à dix-huit millions de population, compris ses deux grandes îles, pourrait facilement avoir une armée de 300 mille hommes. Dans l'état actuel de son agriculture, elle se fût difficilement procuré les chevaux nécessaires; mais, dans le moyen âge, elle en produisait beaucoup; et si cette nation eût toujours été militaire, elle eût continué la culture des chevaux.

» La bravoure des troupes italiennes ne peut être mise en doute à aucune époque. Il suffit de nommer Rome et tous les *Condottieri* du moyen âge, et de nos jours les troupes de la République cisalpine ou du royaume d'Italie, etc.

» Appelée par sa position et l'étendue de ses côtes à être la dominatrice de la Méditerranée,

l'Italie n'aurait à craindre d'invasion que par les Alpes, plus faciles à défendre que toute autre frontière de l'Europe. Une vingtaine de places fortes, grandes et petites, suffiraient pour intercepter tous les débouchés des Alpes.

» Tant que l'Italie a été livrée à elle-même, ou que l'influence de l'Allemagne et de la France n'a été qu'auxiliaire et n'a pas tout maîtrisé, l'Italie s'est divisée en trois masses qui sont les divisions géographiques naturelles.

» 1° Au nord, la vallée du Pô comprenant tous les pays qui versent leurs eaux dans le Pô. Ils sont sur un même niveau et peuvent communiquer entre eux. C'est la Belgique et la Hollande de l'Italie; et Venise est Amsterdam. Ils comprennent le Piémont, la Lombardie, les Légations et la république de Venise.

» 2° Au milieu de la péninsule; d'un côté la Toscane et les états du Pape à l'Ouest de l'Apennin; c'est la vallée de l'Arno et du Tibre : de l'autre tous les pays situés à l'Est de l'Apennin entre la vallée du Pô et la frontière napolitaine. En totalité, ils comprennent le grand duché de Toscane, les états de l'Église et la république de Lucques.

» 3° Enfin au Midi, le royaume de Naples, qui a toujours fait une division géographique et politique distincte

» Dans cette définition, la Romagne doit faire partie de l'Italie du Nord, parce que c'est une plaine qui continue la plaine du Pô.

» Mais toute cette grande population professant la même religion, jouissant également des douceurs d'un climat très-tempéré, ayant le même langage, la même littérature, doit s'influencer réciproquement, et finir par s'agglomérer, comme l'ont fait les divers royaumes britanniques, les diverses provinces de l'Espagne, celles de la France; comme le feront peut-être un jour celles de l'Allemagne. Les parties italiennes ont eu et ont encore plus de choses communes entr'elles, que n'en avaient toutes celles-là.

» Si jamais ce grand événement avait lieu, quelle serait la capitale? L'Italie, par sa configuration, n'a pas de ville centrale. Serait-ce Rome, Milan, Bologne ou Florence? Gênes ni Venise ne sauraient y prétendre; elles sont trop aux extrémités.

» 1° *Rome*, par ses souvenirs, parce qu'elle est déjà et par sa position, pourrait espérer à redevenir encore la capitale de cette belle contrée. Elle se trouverait à cent trente lieues de tous les points de la frontière des Alpes, où l'Italie peut être attaquée par la France ou l'Allemagne; elle serait à cent lieues des extrémités

méridionales du royaume de Naples et des côtes de la Sicile, un peu moins de celles de la Sardaigne. Paris, la capitale de la France, est à soixante lieues de ses frontières du Nord; à quarante lieues de la Manche; à cent lieues du golfe de Gascogne; à cent cinquante lieues de la Méditerranée. La malsaineté de l'air, l'infertilité de ses environs, le manque d'un grand port et d'une rade à portée, seraient les grands défauts de Rome, prise pour capitale.

» 2° Si l'Italie finissait avec les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, c'est-à-dire, si elle ne comprenait que la vallée du Pô, et n'avait point de presqu'île, alors *Milan* serait sa capitale naturelle; encore serait-ce un grand défaut que cette ville ne pût avoir la ligne du Pô pour se défendre contre les invasions de l'Allemagne. Mais dans l'agglomération du peuple italien, Milan ne saurait devenir sa capitale, étant trop rapprochée des frontières de l'invasion, et trop éloignée des autres extrémités exposées aux débarquemens.

» 3° Dans ce dernier cas, *Bologne* serait infiniment préférable, parce que, dans le cas de l'invasion, les frontières forcées, elle aurait encore pour défense la ligne du Pô, et que sa position géographique, ses canaux la mettent en communication immédiate ou prompte avec le Pô,

Livourne, Gênes, Civita-Vecchia, les ports de la Romagne, Ancône et Venise, et qu'elle est beaucoup plus rapprochée des côtes de Naples.

» 4° Si l'Italie finissait au royaume de Naples, et que partie de Naples et de la Sicile pussent venir remplir le vide qui la sépare de la Corse, alors seulement Florence pourrait prétendre à être la capitale de l'Italie, parce qu'elle se trouverait dans une position centrale.

» En 1796, au moment de l'entrée des Français en Italie, cette belle contrée était partagée en un grand nombre de souverainetés.

« 1° Le roi de Sardaigne, qui était maître du comté de Nice, bordait la rive gauche du Var, et était en possession de tous les débouchés des Alpes, jusqu'au Simplon, qui le séparait de la Suisse. Au-delà des Alpes, il possédait la Savoie, mais géographiquement cette province doit être considérée comme française. Les états du roi de Sardaigne étaient séparés, à l'Est, de la Lombardie autrichienne, par le Tésin, bornés, au Midi, par la crête supérieure des Apennins, qui les séparait de la république de Gênes et du duché de Parme : leur population, y compris la Savoie et le comté de Nice, était de deux millions quatre cent mille habitans, ce qui, avec la Sardaigne, formait une population de près de 3 millions d'habitans : ce pays avait douze ou

quinze places fortes; une armée de 25 mille hommes en temps de paix, elle était doublée en temps de guerre avec un pareil nombre de milices. Turin la capitale, avait 80 mille habitans, elle était fortifiée.

» 2° La République de Gênes était séparée, à l'Ouest, par la Roya, du comté de Nice. Au Nord elle était séparée des États du Roi de Sardaigne, par la haute chaîne de l'Apennin; à l'Est elle était séparée du duché de Parme, par la même chaîne, et s'appuyait au grand duché de Toscane. Au midi, elle a la Méditerranée. Sa population était de 500 mille habitans. La ville de Gênes avait cent vingt mille ames, la place était forte, quoique les fortifications fussent un peu étendues.

» 3° Le duché de Parme, formé des duchés de Parme, Plaisance et de Guastalla, était séparé de la Lombardie autrichienne par le Pô; il avait au Sud-Ouest la République de Gênes, à l'Ouest le Piémont, et à l'Est le duché de Modène. Sa population était de cinq cent mille habitans. Parme est une ville de quarante mille ames. Parme pouvait avoir deux mille cinq cents à trois mille hommes sous les armes.

» 4° La Lombardie autrichienne. A l'Ouest elle était séparée du Piémont par le Tésin, fleuve large et rapide; de la Suisse, au Nord

par les Alpes; au Midi par le Pô, qui la séparait des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla; à l'Est elle était bornée par les États vénitiens. Sa population était de onze cent mille habitans. Milan, sa capitale, était une ville de trente à quarante mille ames. La Lombardie avait plusieurs places fortes, spécialement Mantoue et la citadelle de Milan.

» 5° La République de Venise. Elle était séparée de la Bavière par le Tyrol; de la Carinthie, par les Alpes noriques, et de la Carniole, par le Lisonzo. Au midi, elle était bornée par l'Adriatique et le Pô, lequel la séparait des États du Pape. Elle possédait au-delà du Lisonzo, l'Istrie, la Dalmatie, les bouches du Cattaro; à l'entrée de l'Adriatique, Zante, Céphalonie, Cérigo et Ste-Maure. Sa population était de trois millions cinq cent mille habitans. Venise comptait cent quarante mille habitans; elle avait plusieurs places fortes : Peschiera, Porto-Legnagno, Palma-Nova en Italie; Zara et les bouches du Cattaro en Dalmatie. Elle avait un état militaire de plus de trente mille hommes, un arsenal de construction maritime, et une flotte de 12 à 15 bâtimens de 54, sans compter les frégates, bricks et autres petits bâtimens.

» 6° Le duché de Modène. Un prince de la

maison d'Est, seul rejeton de cette ancienne maison, régnait à Modène, et possédait les duchés de Modène, Reggio et de la Mirandole, situés entre les duchés de Parme et de Toscane, la Lombardie et les États du Pape. Sa population est de trois cent cinquante mille ames. Modène est une ville de vingt mille habitans. La maison d'Est s'éteignait avec le vieillard alors régnant, et l'héritière du duché était la duchesse Béatrix, qui était mariée avec un archiduc. Modène peut avoir cinq à six mille hommes sous les armes.

» 7° Les États du Pape. Ils étaient séparés de la République de Venise par le Pô; du duché de Modène, par le fort Urbain; de la Toscane, par les Apennins. Ils étaient bornés à l'Est par l'Adriatique, et au Sud par le royaume de Naples. Le Pape possédait l'embouchure du Pô, le port et la citadelle d'Ancône sur l'Adriatique, le port et la place forte de Civita-Vecchia sur la Méditerranée. Sa population était de deux millions quatre cent mille ames, et celle de Rome, de cent quarante mille. Le Pape pouvait avoir six à sept mille hommes sous les armes.

» 8° La Toscane. Elle était possédée par un archiduc d'Autriche, et séparée de la République de Gênes par la République de Lucques; du duché de Modène, par les Apennins; elle

avait à l'Ouest la Méditerranée. La Toscane avait un million de population. Florence, sa capitale, avait quatre-vingt-mille ames, elle avait, sur la Méditerranée, le port de Livourne, et comptait six mille hommes sous les armes, et trois frégates.

» 9° La République de Lucques, placée entre la Toscane et les États de Gênes, formant une population de cent mille hommes.

» 10° Enfin, le royaume de Naples, qui avait au Nord les États du Pape, se trouvait entouré de tous les autres côtés par la Méditerranée. Ce pays était séparé de la Sicile, qui lui est opposée, par un détroit de 2000 toises seulement. Sa population était d'à-peu-près six millions, y compris Naples, la Sicile et les petites îles dépendantes. Naples comptait une population de quatre cent mille ames. Le Roi de Naples pouvait mettre soixante à quatre-vingt mille hommes sur pied. Il n'avait que deux vaisseaux de 74 et quelques frégates.

» L'Italie entière était partagée entre la maison de Bourbon et la maison d'Autriche. De toutes les maisons souveraines qui avaient survécu aux Républiques du moyen âge, il ne restait plus que celle d'Est.

Samedi 21.

Fameuse créance de Saint-Domingue. — Inspecteurs aux revues, etc. — Projets administratifs, etc. — Gaudin, Mollien, Defermont, Lacuée, etc. — Ministre du Trésor; Ministre-sécrétaire d'État; leur importance.

L'Amiral Malcolm m'a fait une petite visite. Il venait prendre congé de nous tous. Il allait partir le lendemain pour le Cap, et comptait faire une absence de deux mois.

Nous le regrettons : ses formes, toujours polies, une espèce de sympathie tacite entre nous le met sans cesse dans notre esprit en opposition avec sir Hudson Lowe, qui lui ressemble si peu.

L'Amiral avait été reçu de l'Empereur, qui a aussi un penchant pour lui. Ils avaient fait ensemble quelques tours de jardin, et l'Amiral me disait avoir recueilli des choses bien précieuses sur l'Escaut et le Nievendip, établissement maritime en Hollande, qui lui est tout à fait étranger, et dont Napoléon était le créateur.

Après le dîner, la conversation s'est trouvée sur ce que l'Empereur appelait la fameuse créance de Saint-Domingue. Elle a amené les détails curieux que voici :

« L'ordonnateur de Saint-Domingue, disait

» l'Empereur, s'avisa de tirer tout à coup du
» Cap, et sans autorité, la somme de 60 mil-
» lions de lettres de change sur le trésor de Pa-
» ris; ces lettres de change étaient toutes paya-
» bles le même jour. La France n'était pas assez
» riche pour un pareil acte; elle ne l'avait ja-
» mais été peut-être. D'ailleurs, où et comment
» l'administration de St.-Domingue pouvait-elle
» avoir conquis un tel crédit? Le premier Con-
» sul ne le possédait pas à Paris; c'est tout ce
» qu'eût pu obtenir M. Necker au fort de sa po-
» pularité. Quoi qu'il en soit, quand ces lettres
» parurent à Paris, précédant les lettres d'avis
» même, on accourut du trésor chez le premier
» Consul, pour savoir ce qu'il y aurait à faire. »
— « Attendre les lettres d'avis, répondit-il, et
» connaître la négociation. Le trésor est un pro-
» priétaire, il a leurs droits et doit avoir leurs
» marches. Ces lettres ne sont point acceptées,
» elles ne sont point payables. »

« Les renseignemens, les pièces comptables
» arrivèrent. Ces lettres de change, mentionnées
» valeur reçue comptant, ne portaient dans le
» reçu des caissiers qui en avaient perçu la va-
» leur, qu'un dixième, un cinquième, un tiers
» du montant. Dès-lors, on ne voulut au trésor
» reconnaître et rembourser que la somme réel-
» lement versée, et les lettres de change dans

» leur teneur furent arguées de faux. Ce fut
» alors un bruit terrible dans tout le commerce.
» On s'agita beaucoup, on fit même une dépu-
» tation auprès du premier Consul, qui, loin
» de l'éviter, l'aborda de front; demanda si on
» le prenait pour un enfant, si l'on croyait qu'il
» se jouait ainsi du plus pur sang du peuple,
» qu'il fût un administrateur aussi tiède des in-
» térêts publics? Ce qu'il refusait de laisser
» prendre, observait-il, ne tenait nullement à
» sa personne, n'attaquait point sa liste civile;
» mais c'était l'argent du public, dont il était le
» gardien, et il lui était d'autant plus sacré. Puis
» interpellant les deux chefs de la députation :
» Vous, qui êtes négocians, Messieurs, banquiers,
» faiseurs d'affaires, répondez cathégorique-
» ment? Si un de vos agens au loin tirait sur
» vous des sommes énormes, contre votre at-
» tente et vos intérêts, accepteriez-vous, paye-
» riez-vous ses lettres de change? Il leur fallut
» bien répondre que non. Eh bien, dit le pre-
» mier Consul, vous, simples propriétaires,
» vous majeurs responsables de vos propres ac-
» tions, vous voudriez avoir un droit que vous
» refuseriez à moi, propriétaire au nom de tous,
» à moi, en cette qualité, toujours mineur et su-
» jet à révision! Je jouirai de vos droits au nom
» et pour le bien de tous. Vos lettres de change

» ne seront payées que sur leur versement réel.
» Je ne demande pas que le commerce prenne
» les lettres de change de mes agens : c'est un
» honneur, un crédit que je n'ambitionne point ;
» s'il l'accorde, que ce soit à ses risques et périls;
» je ne reconnais et ne tiens pour sacré que l'ac-
» ceptation de mon ministre du trésor. On se ré-
» cria de nouveau, on dit beaucoup de paroles
» inutiles. On serait obligé de faire banqueroute,
» disait-on ; on avait reçu ces lettres pour ar-
» gent comptant, des agens éloignés en avaient
» fait la faute par respect et par confiance dans
» le gouvernement, etc., etc. Eh bien, répon-
» dait le premier Consul, faites banqueroute.
» Mais ils ne le firent point, observait l'Empereur,
» ils n'avaient point reçu ces lettres pour argent
» comptant, et leurs agens n'avaient point com-
» mis de faute.

» Ils sortirent tous convaincus dans l'ame des
» raisons du premier Consul; mais n'en firent
» pas moins remplir Paris de leurs élabauderies
» et de leurs mensonges, en dénaturant toute
» l'affaire.

» Cet exemple et ses détails, disait l'Empe-
» reur, deviennent la clef d'un grand nombre
» d'autres affaires célèbres dont on a beaucoup
» parlé à Paris, sous l'administration impé-
» riale.

» Le commerce avait dit surtout et répété que » c'était une chose sans exemple qu'une pa- » reille marche; qu'une telle violation était in- » connue jusque-là; mais à cela, le premier » Consul répondait que ce serait trancher la » difficulté contre eux que d'invoquer l'exem- » ple, et leur citait les billets de Louis XIV, les » liquidations du Régent, la société du Mississipi; » les liquidations de la guerre de 1763, celle » de la guerre de 1782, etc., et il leur prouva » que ce qu'ils disaient être sans exemple, avait » été la pratique constante de la monarchie. »

De là l'Empereur est passé à diverses branches de l'administration; il a défendu l'institution des inspecteurs aux revues. « Par eux seuls, » disait-il, on pouvait s'assurer du nombre des » hommes présens; avec eux seuls, on avait pu » obtenir cet avantage, et il était immense pour » l'actif de la guerre. Quant à son administra- » tion, ces inspecteurs n'étaient pas moins avan- » tageux encore; quelques petits abus qui four- » millassent dans les détails, c'était en grand » qu'il fallait considérer; et, pour bien juger » l'institution, il fallait se demander quels au- » tres abus n'auraient pas lieu si elle n'existait » pas. Pour moi, observait Napoléon, je dois » dire que, faisant la contre-épreuve des dépen- » ses, c'est-à-dire, regardant la somme qu'aurait

» dû coûter la totalité des hommes à leurs taux
» arrêtés, le paiement au trésor était toujours
» au-dessous de l'estimation. L'armée coûtait
» donc moins qu'elle n'eût dû coûter. Quel au-
» tre plus heureux résultat pouvait-on deman-
» der? »

L'Empereur citait l'administration de la marine pour avoir été la plus régulière, la plus pure; elle était devenue un chef-d'œuvre. Là, avait été le grand mérite de *Decrès*, disait-il.

L'Empereur trouvait que la France était trop grande pour un ministre de l'administration de la guerre. « C'était au-dessus des forces
» d'un homme, disait-il; on avait centralisé à
» Paris les décisions, les marchés, les fournitu-
» res, les confections, et subdivisé la correspon-
» dance du ministre en autant de personnes
» qu'il y avait de régimens et de corps. Il fallait,
» au contraire, centraliser les correspondances,
» et subdiviser les ressources, en les transpor-
» tant dans les localités mêmes. Aussi j'avais
» long-temps médité le projet de former en
» France vingt ou vingt-cinq arrondissemens
» militaires, qui eussent composé autant d'ar-
» mées. Il n'y eût plus eu que ce nombre de dé-
» pôts de comptabilités, etc. C'eût été vingt
» sous-ministres; il eût fallu trouver vingt hon-
» nêtes gens. Le ministre n'eût plus eu que vingt

» correspondances. Il eût centralisé le tout, et
» fait mouvoir la machine avec rapidité, etc., etc.

» *MM. Gaudin* et *Mollien*, disait l'Empereur,
» étaient pour que les receveurs généraux, les
» hommes de finance publique, les fournisseurs
» eussent de très-grandes fortunes, pussent
» faire de très-grands profits et les avouer, de
» telle manière qu'ils eussent une considération
» à ménager, un honneur à ne pas compromet-
» tre. Cela ne pouvait pas être autrement, di-
» sait-il, si l'on voulait tirer d'eux, au besoin,
» du soutien, du service, du crédit.

» Un autre parti, *Defermont*, *Lacuée*, *Mar-*
» *bois* pensaient, au contraire, qu'on ne pou-
» vait être trop regardant, trop économique,
» trop rigoureux. Moi, je penchais pour l'opi-
» nion des premiers, pensant que les vues des
» derniers étaient petites, n'étaient que celles
» qui convenaient à un régiment, et non pas à
» une armée; à un ménage privé, et non pas
» à un grand empire. Je les appelais les puri-
» tains, les jansénistes du métier. »

L'Empereur disait que le ministre du trésor et le ministre secrétaire-d'état étaient deux de ses institutions dont il se félicitait davantage, et qui lui avaient rendu le plus de services.

« Le ministre du trésor concentrait toutes les
» ressources et contrôlait toutes les dépenses

» de l'Empire. Du ministre secrétaire-d'état émanaient tous les actes. C'était le ministre des ministres, donnant la vie à toutes les actions intermédiaires; le grand notaire de l'empire, signant et légalisant toutes les pièces. Avec le premier, je connaissais à chaque instant l'état de mes affaires; avec le second, je faisais parvenir mes décisions et mes volontés dans toutes les directions et partout. Si bien qu'avec mon ministre du trésor et mon ministre secrétaire-d'état seuls, et une douzaine de scribes, je me fusse fait fort de gouverner l'empire du fond de l'Illyrie, ou des rives du Niémen, avec autant de facilité que dans ma capitale. »

L'Empereur ne comprenait pas que les affaires pussent aller avec les quatre ou cinq secrétaires-d'état de nos rois. « Aussi comment allaient-elles, disait-il? Tous concevaient, exécutaient et se contrôlaient chacun de leur côté. Ils pouvaient exécuter au rebours les uns des autres; car les rois se contentant de signer en marge les projets, ou légalisant seulement le bordereau de leurs ordonnances, les secrétaires-d'état pouvaient exécuter, ou remplir à leur gré, sans danger de responsabilité matérielle. Ajoutez qu'ils avaient *la griffe*, qu'on avait voulu me faire adopter, et que j'avais repoussée comme l'arme *des rois fai-*

» *néans*. Parmi ces ministres, les uns pouvaient
» avoir de l'argent sans emploi, et les autres ne
» pas marcher faute d'avoir un denier. Point de
» centralité qui pût coordonner leurs mouve-
» mens, disposer leurs besoins, ajuster leur exé-
» cution. »

L'Empereur observait que le ministre secrétaire-d'état était précisément le véritable lot des princes incapables, mais susceptibles, lesquels auraient besoin d'un premier ministre, et n'en voudraient point convenir. « Mon ministre se-
» crétaire-d'état, disait-il, une fois qu'il eût été
» nommé président du conseil d'état, se serait
» trouvé, dès cet insant, un véritable premier
» ministre, dans toute l'étendue du terme; car
» il eût porté ses idées au conseil d'état, pour
» les faire rédiger en lois, et eût signé au nom
» du prince. Aussi avec les mœurs de la pre-
» mière race, disait-il, ou des princes à l'ave-
» nant, mon ministre secrétaire-d'état n'eût pas
» manqué en peu de temps, d'être *un maire du*
» *palais*. »

Dimanche 22.

Révision et refonte des chapitres de l'armée d'Italie.

L'Empereur est revenu à ses recherches sur l'Égypte. Il m'a donné Strabon à feuilleter : c'é-

tait l'édition qu'il avait fait faire : il en vantait le soigné et le fini, et disait que son projet avait été de nous donner, avec le temps, tous les Anciens par la voie officielle de l'Institut.

Avant dîner l'Empereur m'a fait appeler avec mon fils et a passé au moins six heures à relire et refondre les chapitres du Tagliamento, de Léoben et de Venise.

Tout est beau dans ces chapitres de la campagne d'Italie. Dans celui du Tagliamento, on voit qu'une seule disposition prise sur les bords du fleuve et à peine aperçue, ce que l'Empereur appelle *la pensée de la bataille,* doit conduire forcément aux portes de Vienne.

Le chapitre de Venise est un morceau à la manière des Anciens. Du reste, le dernier chapitre qu'on lit, semble toujours celui qui attache davantage ; aussi, sans doute le lecteur me saura-t-il gré de lui avoir fait connaître tout ce qui m'en était demeuré entre les mains.

J'étais fort souffrant et très-fatigué, moins du travail que de disposition de santé. Notre récréation du soir a été Ulysse quittant Calypso, et arrivant chez les Phéaciens.

Lundi 23.

Sur la sensibilité. — Sur les Occidentaux et les Orientaux; leurs différences, etc.

Le matin dans sa chambre, l'Empereur, à travers une foule d'objets, est venu à causer sentiment, sensations, sensibilité; et citant à ce sujet, l'un de nous qui, observait-il, ne prononçait le nom de sa mère que les larmes aux yeux, il a dit : « Mais cela ne lui est-il pas particulier? » Est-ce donc général? Êtes-vous de même, ou » suis-je dénaturé? Pour moi, j'aime assuré- » ment ma mère, et de tout mon cœur; il n'est » rien que je ne fasse pour elle, et cependant si » j'apprenais sa perte, je ne crois pas que je » puisse exprimer ma douleur par une larme; » et je n'affirmerais pas qu'il en fût de même » pour la perte d'un ami, celle de ma femme » ou de mon fils. Cette différence est-elle dans » la nature? Quel peut en être le motif? Ne se- » rait-ce pas que la raison m'a accoutumé d'a- » vance à la perte de ma mère, qui est dans » l'ordre naturel des choses, tandis que celle de » ma femme et de mon fils est une surprise, » une rigueur du sort, contre laquelle je cher- » che à me débattre? et puis tout bonnement » encore est-ce peut-être le penchant naturel à

» l'égoïsme? J'appartiens à l'une, et les autres » m'appartiennent.» Et il a multiplié les motifs avec sa profusion accoutumée, toujours neuve, toujours piquante; mais je ne les trouve pas.

Il est sûr qu'il aimait tendrement sa femme et son fils. Les personnes qui ont servi dans son intérieur, nous laissent connaître à présent combien il se livrait aux sentimens de famille, et nous développent des nuances de caractère que nous étions loin dans le temps de lui soupçonner. Il serrait parfois son fils dans ses bras avec effusion et à l'étouffer; mais le plus souvent encore sa tendresse s'exprimait par des contrariétés et des niches. S'il le rencontrait dans les jardins, il le jetait par terre ou renversait ses joujoux. On le lui amenait tous les jours à déjeûner, et il manquait rarement de le barbouiller avec tout ce qui se trouvait à sa portée sur la table. Quant à sa femme, il n'était pas de jour où elle ne reparût ici, dans ses conversations privées; pour peu qu'elles se prolongeassent, elle finissait tôt ou tard, de manière ou d'autre, par y être pour quelque chose, ou en devenir l'objet. Il n'est point de circonstances, de plus petits détails relatifs à elle qu'il ne m'ait répété cent fois. Pénélope, après dix ans d'absence, croit ne pouvoir s'assurer de la vérité, qu'en faisant à Ulysse des questions auxquelles lui seul

pouvait répondre; eh bien! je crois que je ne serais pas embarrassé de présenter mes lettres de créance à Marie-Louise.

Dans la conversation du soir, l'Empereur parlant des nations, disait qu'il ne connaissait que deux peuples, les Orientaux et les Occidentaux.

« Les Anglais, les Français, les Italiens, etc., » disait-il, ne composaient qu'une même famille, les Occidentaux; ils avaient mêmes » lois, mêmes mœurs, mêmes usages; ils différaient entièrement des Orientaux, surtout » dans les deux grands rapports de leurs femmes, de leurs domestiques : les Orientaux ont » des esclaves; nos domestiques sont de condition libre : les Orientaux enferment leurs femmes; les nôtres partagent tous nos droits : ils » ont un sérail; et jamais, dans aucun temps, » la polygamie n'a été admise dans l'Occident. » Il existe encore une foule d'autres oppositions, » observait l'Empereur; on dit en avoir compté » jusqu'à quatre-vingts; ce sont donc réellement, » disait-il, des peuples différens.

» Tout est calculé, continuait-il, chez les » Orientaux, pour qu'ils puissent garder leurs » femmes et s'assurer d'elles. Toute notre vie, » au contraire, dans l'Occident, est calculée » pour que nous ne puissions les garder, et que » nous soyons obligés de nous en rapporter à

» elles-mêmes. Tout homme chez nous, sous
» peine d'idiotisme, doit avoir une occupation :
» or, quand il vaquera à ses affaires ou remplira
» ses fonctions, qui surveillera pour lui ? Il faut
» donc chez nous, tout-à-fait compter sur l'hon-
» neur des femmes, et y avoir aveugle confiance.
» Pour moi, disait-il gaîment, j'ai eu femmes et
» maîtresses, et jamais il ne m'est venu l'idée
» d'une surveillance particulière, parce que je
» pensais qu'il devait en être pour cela, comme
» des poignards et du poison dans certaine si-
» tuation; le tourment des précautions l'em-
» porte encore sur le danger que l'on veut évi-
» ter ; il vaut mieux s'abandonner à sa destinée.

» Prononcer du reste quelle est la meilleure
» méthode, de la nôtre ou de celle des Orien-
» taux, est une fort grande question ; pas pour
» vous, sans doute, Mesdames, disait-il, en lan-
» çant un regard malin sur ces dames ; mais ce
» qu'il y a de bien certain, c'est qu'on se trom-
» perait fort, si on supposait moins de jouis-
» sances aux Orientaux, si on les croyait moins
» heureux que nous dans notre Occident. Chez
» eux les maris aiment beaucoup leurs femmes,
» les femmes y aiment beaucoup leurs maris.
» Ils ont tout autant de chances de bonheur
» que nous, quelques différences d'ailleurs qui
» semblent se présenter ; car tout est convention

» parmi les hommes, jusqu'à des sentimens qui
» sembleraient ne devoir venir que de la nature.
» Et puis encore ces femmes ont leurs droits,
» chez elles, comme les nôtres chez nous. On
» ne pourrait pas les empêcher d'aller au bain
» public, pas plus qu'on n'empêcherait chez
» nous les femmes d'aller à l'église; et les unes
» en abusent comme les autres. Vous voyez que
» l'espèce humaine, son imagination, ses senti-
» mens, ses vertus, ses fautes parcourent un
» cercle assez étroit. Tout cela se trouve, à bien
» peu de choses près, de même partout. »

L'Empereur a causé de la sorte jusqu'au-delà de minuit.

Mardi 24.

Sur la Hollande et le Roi Louis. — Humeur, plaintes contre les siens. — Haute politique, etc. — Lettre à son frère le Roi Louis.

L'Empereur m'a fait appeler vers midi et demi dans son cabinet. Nous avons causé de la chaîne des auteurs qui fait descendre la lumière historique depuis les premiers temps jusqu'à nous; ce qui l'a porté à lire la partie du tableau premier de l'Atlas historique qui en présente l'ensemble et le résumé.

La conversation l'a fait tomber sur la variété

de l'espèce humaine. Il a envoyé chercher Buffon pour éclaircir cet objet, et s'en est occupé assez long-temps.

Après sa toilette, l'Empereur a fait venir mon fils, et nous avons travaillé trois ou quatre heures aux chapitres de la campagne d'Italie.

Ce travail fini, la variété des objets a conduit la conversation sur la Hollande et le Roi Louis, sur lesquels il a dit des choses très-remarquables.

« Louis a de l'esprit, disait l'Empereur, n'est » point méchant; mais avec ces qualités, un » homme peut faire bien des sottises et causer » bien du mal. L'esprit de Louis est naturelle- » ment porté au travers et à la bizarrerie. Il a » été gâté encore par la lecture de Jean-Jacques. » Courant après une réputation de sensibilité et » de bienfaisance, incapable par lui-même de » grandes vues, susceptible tout au plus de dé- » tails locaux, Louis ne s'est montré qu'un Roi » préfet.

» Dès son arrivée en Hollande, et n'imaginant » rien de beau comme de faire dire qu'il n'était » plus qu'un bon Hollandais, il s'y est livré tout- » à-fait au parti anglais, a favorisé la contre- » bande, et s'est mis en rapport avec nos enne- » mis. Il a fallu le surveiller aussitôt, et mena- » cer même de le combattre; réfugiant alors

» son manque de caractère dans un entêtement
» obstiné, et prenant un esclandre pour de la
» gloire, il s'est enfui du trône en déclamant
» contre mon insatiable ambition, mon intolé-
» rable tyrannie, etc. Que me restait-il à faire?
» Fallait-il laisser la Hollande à la disposition
» de nos ennemis? Fallait-il nommer un nouveau
» Roi? Mais devais-je attendre de lui plus que de
» mon frère? Tous ceux que je faisais n'agis-
» saient-ils pas à peu près de même? Je réunis
» la Hollande, et toutefois cet acte eut le plus
» mauvais effet en Europe, et n'a pas peu con-
» tribué à préparer nos malheurs.

» Louis avait été charmé de prendre Lucien
» pour modèle. Lucien en avait agi à peu près
» de même; et si, plus tard, il s'est repenti,
» s'il s'est rallié même noblement, cela a pu ho-
» norer son caractère; mais non raccommoder
» les affaires.

» A mon retour de l'île d'Elbe, en 1815,
» Louis m'écrivit une longue lettre de Rome,
» et m'envoya une ambassade: c'était son traité,
» disait-il, ses conditions pour revenir auprès
» de moi. Je répondis que je n'étais nullement
» dans le cas de faire des traités avec lui, que
» s'il revenait, il était mon frère, il serait bien
» reçu.

» Croirait-on bien qu'une de ses conditions

» était qu'il aurait la liberté de divorcer avec
» Hortense. Je maltraitai fort le négociateur,
» pour avoir osé se charger d'une telle absur-
» dité, avoir pu croire qu'une pareille chose fût
» négociable. Nos statuts de famille le défen-
» daient formellement, faisais-je rappeler à
» Louis; la politique, la morale et l'opinion ne
» s'y opposaient pas moins encore, lui faisais-je
» dire; l'assurant de plus, qu'à cause de tous
» ces titres réunis, si ses enfans venaient, par
» lui, à perdre leur état, je m'intéresserais bien
» plus à eux qu'à lui-même, bien qu'il fût mon
» frère.

» Peut-être trouverait-on une atténuation au
» travers d'esprit de Louis, dans le cruel état
» de sa santé; l'âge où elle s'est dérangée, les
» circonstances atroces qui l'ont causé, et qui
» doivent avoir singulièrement influé sur son
» moral; il faillit en mourir et en a conservé
» toujours depuis de cruelles infirmités : il de-
» meure à peu près perclus de tout un côté.

» Il est sûr, du reste, continuait l'Empereur,
» que j'ai été peu secondé des miens, et qu'ils
» ont fait bien du mal à moi et à la grande cause.
» On a souvent vanté la force de mon caractère;
» je n'ai été qu'une poule mouillée, surtout pour
» les miens; et ils le savaient bien : la première
» bourrade passée, leur persévérance, leur obs-

» tination l'emportait toujours, et de guerre
» lasse, ils ont fait de moi ce qu'ils ont voulu.
» J'ai fait là de grandes fautes. Si, au lieu de
» cela chacun d'eux eût imprimé une impulsion
» commune aux diverses masses que je leur avais
» confiées, nous eussions marché jusqu'aux pô-
» les; tout se fût abaissé devant nous; nous eus-
» sions changé la face du monde; l'Europe joui
» rait d'un système nouveau, nous serions bé-
» nis!..... Je n'ai pas eu le bonheur de Gengis-
» kan avec ses quatre fils, qui ne connaissaient
» d'autre rivalité que celle de le bien servir.
» Moi, nommai-je un Roi, il se croyait tout aus-
» sitôt *par la grâce de Dieu*, tant le mot est épi-
» démique. Ce n'était plus un lieutenant sur le-
» quel je devais me reposer, c'était un ennemi
» de plus dont je devais m'occuper. Ses efforts
» n'étaient pas de me seconder, mais bien de
» se rendre indépendant. Tous avaient aussitôt
» la manie de se croire adorés, préférés à moi.
» C'était moi désormais qui les gênais, qui les
» mettais en péril. Des légitimes n'auraient pas
» agi autrement; ils ne se seraient pas crus plus
» ancrés. Pauvres gens! qui, quand j'ai eu suc-
» combé, ont pu se convaincre qu'ils n'avaient
» pas même l'honneur de voir leur destitution
» exigée ou mentionnée par l'ennemi; et aujour-
» d'hui encore si l'on gêne leur personne, si on

» les tourmente, ce ne peut être de la part du
» victorieux que le besoin de faire peser le pou-
» voir, ou la bassesse d'exercer la vengeance.
» Si les miens inspirent un grand intérêt aux
» peuples, c'est qu'ils tiennent à moi, à la cause
» commune, mais qu'aucun d'eux puisse causer
» un mouvement, assurément on peut être bien
» tranquille; et pourtant, malgré la philoso-
» phie de plusieurs d'entre eux, car n'en était-il
» pas qui s'étaient dits *forcés* de régner, à la
» façon des chambellans du faubourg St.-Ger-
» main, leur chute a dû leur être bien sensible;
» ils s'étaient fait promptement aux douceurs
» du poste : ils ont tous été réellement Rois.
» Tous, à l'abri de mes travaux, ont joui de la
» royauté; moi seul n'en ai connu que le fardeau.
» Tout le temps, j'ai porté le monde sur mes
» épaules, et ce métier, après tout, ne laisse
» pas que d'avoir sa fatigue, etc.

» On me dira peut-être pourquoi m'obstiner à
» créer des États, des Royaumes? Mais les mœurs
» et la situation de l'Europe le commandaient
» ainsi. Chaque nouvelle réunion à la France
» accroissait les alarmes de tous. Elle faisait
» pousser les hauts cris et reculait la paix. Mais
» alors continuera-t-on, pourquoi avoir la va-
» nité de placer chacun des miens sur un trône?
» car le vulgaire n'y aura vu que cela. Pourquoi

» ne pas s'arrêter plutôt sur de simples parti-
» culiers plus capables? A cela je réponds qu'il
» n'en est pas des trônes héréditaires comme
» d'une simple préfecture. La capacité, les
» moyens, sont aujourd'hui si communs dans
» la multitude, qu'il faut bien se donner de
» garde d'éveiller l'idée du concours. Dans l'a-
» gitation où nous nous trouvons plongés, et
» avec nos mœurs modernes, il fallait bien plu-
» tôt songer à la stabilité et à la centralisation
» héréditaire; autrement que de combats, que
» de factions, que de malheurs!!! Dans l'har-
» monie que je méditais pour le repos et le bien-
» être universel, s'il fut un défaut dans ma per-
» sonne et dans mon élévation, c'était d'avoir
» surgi tout-à-coup de la foule. Je sentais mon
» isolement; aussi je jetais de tous côtés des an-
» cres de salut au fond de la mer. Quels appuis
» plus naturels pour moi que mes proches?
» Pouvais-je mieux attendre de la part des étran-
» gers? Et si les miens ont eu la folie de man-
» quer à ces liens sacrés, la moralité des peu-
» ples, supérieure à leur aveuglement, rem-
» plissait une partie de mon objet. Avec eux ils
» se croyaient plus en repos, plus en famille.
» En somme, de si grands actes n'étaient pas
» de pures plaisanteries, ils tenaient aux consi-
» dérations de l'ordre le plus élevé: ils se ratta-

» chaient au repos de la race humaine et à la
» possibilité d'améliorer sa condition. Que si,
» malgré les combinaisons faites de la meilleure
» foi, on s'est trouvé encore n'avoir rien fait qui
» vaille, c'est qu'il faut en revenir à une grande
» vérité, savoir qu'il est bien difficile de gou-
» verner quand on veut le faire en conscien-
» ce, etc., etc. »

N. B. La lettre suivante, d'une date fort antérieure, va jeter un grand jour sur les paroles de Napoléon, rapportées quelques pages plus haut, au sujet de la conduite de son frère en Hollande. Plus tard le Roi Louis a publié une espèce de compte rendu de son administration à la nation hollandaise; c'est surtout à la suite de l'article ci-dessus, et de la lettre qui l'accompagne, qu'il devient curieux de lire ce document du roi Louis, afin de pouvoir, en connaissance de cause, fixer ses idées sur le sujet.

Château de Marâch, le 3 avril 1808.

« Monsieur mon frère, l'auditeur D....t m'a
» remis il y a une heure votre dépêche du 22
» mars. Je fais partir un courrier qui vous por-
» tera cette lettre en Hollande.

» L'usage que vous venez de faire du droit de
» grâce ne peut qu'être d'un très-mauvais effet.

» Le droit de grâce est un des plus beaux et des
» plus nobles attributs de la souveraineté. Pour
» ne pas le discréditer, il ne faut l'exercer que
» dans le cas où la clémence royale ne peut dé-
» considérer l'œuvre de la justice ; que dans le
» cas où la clémence royale doit laisser après
» les actes qui émanent d'elle, l'idée de senti-
» mens généreux. Il s'agit ici d'un rassemble-
» ment de bandits qui vont attaquer et égorger
» un parti de douaniers pour ensuite faire la
» contrebande. Ces gens sont condamnés à mort ;
» Votre Majesté leur fait grâce!..... Elle fait
» grâce à des meurtriers, à des assassins, à des
» individus auxquels la société ne peut accor-
» der aucune pitié ! Si ces individus avaient été
» pris faisant la contrebande ; si même, en se
» défendant, ils avaient tué des employés ;
» alors vous auriez pu peut-être considérer la
» position de leurs familles, leur position par-
» ticulière, et donner à votre gouvernement
» une couleur de paternité, en modifiant, par
» une commutation de peine, la rigueur des
» lois. C'est dans les condamnations pour con-
» traventions aux lois de fiscalité, c'est plus par-
» ticulièrement encore dans celles qui ont lieu
» pour des délits politiques, que la clémence est
» bien placée. En ces matières, il est de prin-
» cipe que si c'est le souverain qui est attaqué,

» il y a de la grandeur dans le pardon. Au pre-
» mier bruit d'un délit de ce genre, l'intérêt
» public se range du côté du coupable, et point
» de celui d'où doit partir la punition. Si le
» Prince fait la remise de la peine, les peuples
» le placent au-dessus de l'offense, et la cla-
» meur s'élève contre ceux qui l'ont offensé. S'il
» suit le système opposé, on le répute haineux
» et tyran. S'il fait grâce à des crimes horribles,
» on le répute faible ou mal intentionné.

» Ne croyez pas que le droit de faire grâce
» puisse être exercé impunément, et que la so-
» ciété applaudisse toujours à l'usage qu'en peut
» faire le monarque. Elle le blâme lorsqu'il
» l'applique à des scélérats, à des meurtriers,
» parce que ce droit devient nuisible à la fa-
» mille sociale. Vous avez trop souvent et en
» trop de circonstances usé du droit de grâce.
» La bonté de votre cœur ne doit point être
» écoutée lorsqu'elle peut nuire à vos peuples.
» Dans l'affaire des *Juifs* j'aurais fait comme
» vous, dans celle des contrebandiers de *Midel-*
» *bourg*, je me serais bien gardé de faire grâce.

» Mille raisons devaient vous porter à laisser
» la justice faire une exécution exemplaire qui
» aurait eu l'excellent effet de prévenir beau-
» coup de crimes, par la terreur qu'elle aurait
» inspirée. Des gens du Roi sont égorgés au mi-

» lieu de la nuit, les assassins sont condamnés...
» Votre Majesté commue la peine de mort en
» quelques années de prison!..... Quel décou-
» ragement n'en résultera-t-il point parmi les
» gens qui font rentrer vos impôts? L'effet poli-
» tique est très-mauvais : je m'explique.

» La Hollande était le canal par lequel, de-
» puis plusieurs années, l'Angleterre introdui-
» sait sur le Continent ses marchandises. Les
» marchands hollandais ont gagné à ce trafic
» des sommes immenses : voilà pourquoi les
» Hollandais aiment la contrebande et les An-
» glais; et voilà les raisons pour lesquelles ils
» n'aiment point la France; qui défend la con-
» trebande, et qui combat les Anglais. La grâce
» que vous avez accordée à ces *contrebandiers*
» *assassins*, est une espèce d'hommage que vous
» rendez au goût des Hollandais pour la contre-
» bande. Vous paraissez faire cause commune
» avec eux, et contre qui?... Contre moi.

» Les Hollandais vous aiment; vous avez de
» la simplicité dans les manières, de la dou-
» ceur dans le caractère.... Vous les gouvernez
» selon eux; si vous vous montriez fermement
» résolu à réprimer la contrebande, si vous les
» éclairiez sur leur position, vous useriez sage-
» ment de votre influence : ils croiraient que le
» système prohibitif est bon, puisque le Roi en

» est le propagateur. Je ne vois pas quel parti
» pourrait tirer Votre Majesté d'un genre de po-
» pularité qu'elle acquerrait à mes dépens. As-
» surément la Hollande n'est point au temps
» de *Ryswick*, et la France aux dernières an-
» nées de Louis XIV. Si la Hollande ne peut
» suivre un système politique indépendant de
» celui de la France, il faut qu'elle remplisse
» les conditions de l'alliance.

» Ce n'est point au jour la journée que doi-
» vent travailler les princes, mon frère, c'est
» sur l'avenir qu'il faut jeter les yeux. Quel est
» aujourd'hui l'état de l'Europe? L'Angleterre,
» d'un côté, elle possède *par elle-même*, une
» domination à laquelle jusqu'à présent le
» monde entier a dû se soumettre. De l'autre,
» l'Empire français et les puissances continen-
» tales qui, avec toutes les forces de leur union,
» ne peuvent s'accommoder du genre de suprê-
» matie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances
» avaient aussi des colonies, un commerce ma-
» ritime; elles possèdent en étendue de côtes
» bien plus que l'Angleterre. Elles se sont dé-
» sunies; l'Angleterre a combattu séparément
» l ur marine; elle a triomphé sur toutes les
» mers, toutes les marines ont été détruites. *La*
» *Russie*, *la Suède*, *la France*, *l'Espagne*, qui
» ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et

» des matelots, n'osent hasarder une escadre
» hors de leurs rades. Ce n'est donc plus d'une
» confédération des puissances maritimes, con-
» fédération, d'ailleurs, qu'il serait impossible
» de faire subsister à cause des distances et des
» croisemens d'intérêts, que l'Europe peut at-
» tendre sa libération maritime et un système
» de paix qui ne pourra s'établir que par la vo-
» lonté de l'Angleterre.

» Cette paix, je la veux par tous les moyens
» conciliables, avec la dignité de la puissance
» de la France; je la veux au prix de tous les
» sacrifices que peut permettre l'honneur na-
» tional. Chaque jour je sens qu'elle devient
» plus nécessaire, les Princes du continent la
» désirent autant que moi; je n'ai contre l'An-
» gleterre ni *prévention passionnée*, ni *haine*
» *invincible*. Les Anglais ont suivi contre moi
» un système de répulsion; j'ai adopté le sys-
» tème continental, beaucoup moins comme
» le supposent mes adversaires, par *jalousie*
» *d'ambition*, que pour amener le cabinet an-
» glais à en finir avec nous. Que l'Angleterre
» soit riche et prospère, peu m'importe, pourvu
» que la France et ses alliés le soient comme
» elle.

» Le système continental n'a donc d'autre but
» que d'avancer l'époque où le droit public sera

» définitivement assis pour l'Empire français
» et pour l'Europe. Les souverains du Nord
» maintiennent sévèrement le régime prohibi-
» tif; leur commerce y a singulièrement gagné :
» les fabriques de la Prusse peuvent rivaliser
» avec les nôtres. Vous savez que la France et
» le littoral qui fait aujourd'hui partie de l'em-
» pire depuis le golfe de Lyon jusqu'aux extré-
» mités de l'Adriatique, sont absolument fer-
» més aux produits de l'industrie étrangère. Je
» vais prendre un parti dans les affaires d'Espa-
» gne, qui aura pour résultat d'enlever le Por-
» tugal aux Anglais, et de mettre au pouvoir de
» la politique française les côtes que l'Espagne
» a sur les deux mers. Le littoral entier de l'Eu-
» rope sera fermé aux Anglais, à l'exception de
» celui de la Turquie. Mais comme les Turcs
» ne trafiquent point en Europe, je ne m'en in-
» quiète pas.

» Voyez-vous, par cet aperçu, quelles se-
» raient les funestes conséquences des facilités
» que la Hollande donnerait aux Anglais, pour
» introduire leurs marchandises sur le conti-
» nent. Elle leur procurerait l'occasion de lever
» sur nous-mêmes les subsides qu'ils offriraient
» ensuite à certaines puissances pour nous com-
» battre. Votre Majesté est plus intéressée que
» moi à se garantir de l'astuce de la politique

» anglaise. Encore quelques années de patience,
» et l'Angleterre voudra la paix autant que nous
» la voulons nous-mêmes.

» Considérez la position de vos états, vous
» remarquerez que ce système vous est plus
» utile qu'à moi. La Hollande est une puissance
» maritime commerçante : elle a des ports ma-
» gnifiques, des flottes, des matelots, des chefs
» habiles, et des colonies qui ne coûtent rien
» à la métropole ; ses habitans ont le génie du
» commerce comme les Anglais. N'a-t-elle pas
» tout cela à défendre aujourd'hui ? La paix
» ne peut-elle pas la remettre en possession de
» son ancien état ? Sa situation, peut-être péni-
» ble pendant quelques années, n'est-elle pas
» préférable à faire du monarque hollandais un
» gouverneur pour l'Angleterre ? De la Hollande
» et de ses colonies, un fief de la Grande-Bre-
» tagne ? L'encouragement que vous donneriez
» au commerce anglais vous conduirait à cela :
» vous avez sous les yeux l'exemple *de la Sicile*
» et *du Portugal.*

» Laissez marcher le temps : si vous avez be-
» soin de vendre vos genièvres, les Anglais ont
» besoin de les acheter. Désignez les points où
» les smogleurs anglais viendront les prendre ;
» mais qu'ils les paient avec de l'argent, et jamais
» avec des marchandises. *Jamais*, *entendez-*

» *vous?* il faudra bien enfin que la paix se fasse ;
» vous signerez en son lieu un traité de com-
» merce avec l'Angleterre. J'en signerai peut-
» être un aussi; mais les intérêts réciproques
» seront garantis. Si nous devons laisser exercer
» à l'Angleterre une sorte de suprématie sur les
» mers, qu'elle aura achetée au prix de ses trés-
» sors et de son sang; une prépondérance qui
» tient à sa position géographique et à ses occu-
» pations territoriales, dans les trois parties du
» monde, au moins nos pavillons pourront se
» montrer sur l'Océan, sans craindre l'insulte;
» notre commerce maritime cessera d'être rui-
» neux. C'est à empêcher l'Angleterre de se mê-
» ler des affaires du continent qu'il faut travail-
» ler aujourd'hui.

» Votre affaire de grâce m'a entraîné dans ces
» détails; je m'y suis livré parce que j'ai craint
» que vos ministres hollandais n'aient fait entrer
» de fausses idées dans l'esprit de Votre Majesté.

» Je désire que vous réfléchissiez à cette lettre,
» et que vous fassiez, des sujets qu'elle traite,
» l'objet des délibérations de vos conseils; enfin
» que vos ministres impriment à l'administration
» le mouvement qui lui convient.

» Sous aucun prétexte la France ne souffrira
» que la Hollande se sépare de la cause conti-
» nentale.

» Quant à ces contrebandiers, puisque la faute » a été commise, il n'y a plus à revenir sur le » passé; je vous conseille seulement de ne pas » les laisser dans les prisons de Midelbourg : » c'est trop près du lieu où le crime a été com- » mis; renvoyez-les dans le fond de la Hollande.

» Cette lettre n'étant à autre fin, etc. »

» *Signé*, NAPOLÉON. »

A dîner, l'Empereur a demandé à son piqueur comment était son cheval, celui-ci a répondu qu'on le nourrissait bien, qu'il était fort gai et en fort bon état. « J'espère qu'il ne se plaint pas » de moi, a dit l'Empereur, s'il fût jamais un » chanoine au monde, c'est celui-là. » En effet, il y a deux ou trois mois que l'Empereur n'est pas monté à cheval.

Mercredi 25 au Vendredi 27.

Ferveur de travail. — Idées et projets de Napoléon sur notre histoire, etc. — Sur les ouvrages publiés, etc. — M. Méneval; détails curieux, etc., etc.

L'Empereur, depuis quelques jours, a une grande ferveur de travail. Toutes les matinées se sont passées à des recherches sur l'Égypte, dans les auteurs anciens. Nous avons parcouru de concert Hérodote, Pline, Strabon, etc., etc., ne prenant guère d'autre interruption que l'ins-

tant du déjeûner sur sa petite table. Le temps demeurait toujours mauvais, et l'Empereur a dicté littéralement toute la longueur des jours.

A dîner, il nous disait qu'il se trouvait beaucoup mieux, et nous lui avons fait observer, à ce sujet, que, depuis quelque temps néanmoins, il ne sortait plus; et travaillait huit, dix, douze heures par jour.

« C'est cela même, disait-il : le travail est mon » élément; je suis né et construit pour le tra- » vail. J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai » connu les limites de mes yeux; je n'ai jamais » pu connaître celles de mon travail. Aussi j'ai » manqué tuer ce pauvre Méneval; j'ai été » obligé de le faire relever et de le mettre en » convalescence auprès de Marie-Louise, chez » laquelle son emploi n'était plus qu'une véri- » table sinécure. »

L'Empereur ajoutait que, s'il était en Europe, et tranquille, son plaisir serait d'écrire l'histoire. Il se plaignait de la manière pitoyable dont il la voyait traitée partout. Les recherches qu'il faisait chaque jour, le lui démontraient, disait-il, au-delà de tout ce qu'il avait pu soupçonner.

« Nous n'avions pas de bonne histoire, et » nous n'avions pu en avoir. La plupart des peu- » ples de l'Europe étaient dans le même cas que » nous, observait-il; les moines et les privilé-

» giés, c'est-à-dire les gens à abus, les ennemis
» de la vérité et des lumières, avaient seuls
» exercé ce monopole : ils nous avaient raconté
» tout ce qu'ils avaient voulu, tout ce qui leur
» avait plu, ou mieux encore, tout ce qui était
» dans leur intérêt, leurs passions ou leurs
» vues ! »

Il avait, disait-il, conçu le projet de redresser tout cela autant qu'il était possible ; ainsi, il eût nommé des commissions de l'institut, ou des savans indiqués par l'opinion publique, pour revoir, critiquer et reproduire nos annales. Il eût voulu aussi, de la sorte, accompagner les classiques, dont on nourrit notre jeunesse, de commentaires propres à les mettre en harmonie avec nos institutions modernes. Un bon programme, le concours et des récompenses, et l'on eût, disait-il, tout obtenu ; rien ne résistait à une pareille voie.

Il répétait ce que je crois avoir déjà dit, que son intention avait été de faire écrire les derniers règnes de notre monarchie sur les pièces mêmes tirées des archives de nos relations extérieures. Il était encore une foule de manuscrits antiques et modernes de la bibliothèque impériale qu'il voulait faire imprimer, en les coordonnant en corps de doctrine, soit dans les sciences, soit la morale, la littérature et les arts, etc., etc.

Il avait encore, assurait-il, beaucoup d'autres plans de la sorte. Et quelle époque se présenta jamais aussi favorable pour de pareilles idées et leur accomplissement! Quand retrouvera-t-on dans la même personne le génie pour les concevoir, la puissance pour les exécuter?

Pour obvier, sans blesser même la liberté de la presse, au déluge de mauvais ouvrages dont le public était inondé, il demandait quel inconvénient eût pu présenter un tribunal d'opinion, composé de membres de l'institut, de membres de l'université et de délégués du gouvernement, qui eussent considéré les ouvrages sous le triple rapport de la science, des mœurs et de la politique. Ils en eussent fait la critique, et eussent assigné le degré de leur mérite. C'eût été le flambeau du public; la garantie, la fortune et l'émulation des bons ouvrages; la ruine, le découragement des mauvais.

Toutes nos soirées ont été consacrées à l'Odyssée, dont nous demeurons enchantés. Polyphème, Tyrésias, les Syrènes, nous ont ravis.

Voici quelques détails relatifs à M. Méneval, cité plus haut par l'Empereur : ces détails seront jugés précieux, parce qu'ils sont autant de traits propres à faire connaître les circonstances privées de Napoléon.

L'Empereur, encore premier Consul, se plai-

gnait d'être sans secrétaire; il venait de se défaire de celui qu'il avait eu durant ses campagnes d'Italie et son expédition d'Égypte, son ancien camarade de collége, homme de beaucoup d'esprit et qu'il aimait fort; mais dont il venait d'être forcé de se séparer. Son frère Joseph lui offrit alors le sien, qu'il avait depuis peu de temps; et Napoléon, en l'acceptant, acquit un trésor. Il l'a répété plusieurs fois, c'était Méneval, que depuis il a fait baron, maître des requêtes et secrétaire des commandemens de l'Impératrice Marie-Louise.

Son titre auprès du premier Consul fut celui de *secrétaire du portefeuille;* il fut même fait, à son sujet, un fort long réglement, dont l'article le plus essentiel était qu'il ne devait jamais, sous aucun prétexte, avoir à lui ni secrétaire, ni copiste; ce qui fut toujours strictement observé.

M. Méneval était doux, réservé, fort secret, travaillant à toute heure et en tout temps; aussi l'Empereur n'en a-t-il jamais éprouvé que satisfaction, agrément, et l'a fort aimé. Le secrétaire du porte-feuille était généralement chargé de tout le courant, et de tout ce qui était instantané et d'improvisation. Que d'affaires, de projets et de pensées ont été traités et transmis par son intermédiaire! Il ouvrait et lisait toutes les lettres adressées directement à l'Empereur; les

classait pour son examen, et écrivait sous sa dictée.

On sait avec quelle célérité l'Empereur dictait, si bien que le plus souvent, et pour gagner du temps, le secrétaire devait chercher à retenir les mots plutôt qu'à les transcrire, ce dont s'acquittait merveilleusement M. Méneval, qui eut, avec le temps, autorité de répondre lui-même à bien des objets. Il aurait pu facilement acquérir beaucoup d'importance ; mais c'était tout à fait hors de son inclination naturelle.

L'Empereur était la plus grande partie du temps dans son cabinet ; on eût pu dire qu'il y passait le jour et souvent une partie de la nuit. Il se couchait à dix ou onze heures, et se relevait vers minuit pour travailler de nouveau quelques heures. Il faisait parfois appeler M. Méneval, le plus souvent non ; et connaissant tout son zèle, il lui est arrivé de répondre à son empressement : « Il ne faut pas vous tuer. »

L'Empereur, en reparaissant le matin au cabinet, y trouvait des liasses mises en ordre à l'avance par M. Méneval, qui l'avait précédé. S'il y manquait parfois vingt-quatre heures ou deux jours, son secrétaire le prévenait qu'il allait se laisser encombrer, et que le cabinet serait bientôt plein, ce à quoi l'Empereur répliquait d'ordinaire gaîment : « Ne vous effrayez pas, cela sera

» bientôt net. » Et en effet en peu d'heures, l'Empereur s'était mis au courant. Il est vrai qu'il répondait beaucoup, en ne répondant pas, en jetant tout ce qu'il jugeait inutile, même de ses ministres, ce à quoi ils étaient faits. Ne voyant pas arriver de réponse, ils savaient à quoi s'en tenir. Il lisait lui-même toutes les lettres, répondant par un mot à la marge de certaines, et dictant la réponse à d'autres. Celles qui étaient d'une haute importance étaient toujours mises de côté, relues deux fois, et jamais répondues qu'après quelqu'intervalle.

Il avait pour coutume, en sortant du cabinet, de rappeler les objets essentiels, et de dire qu'ils devaient être prêts à heure fixe; et ils l'étaient toujours. Si, à cette heure, l'Empereur ne venait point, M. Méneval le pourchassait dans le palais, souvent à différentes reprises, pour le lui rappeler. Parfois l'Empereur terminait, parfois encore il répondait : « *A demain, la nuit* » *porte conseil.* » C'était sa phrase habituelle; et en effet il disait avoir plus travaillé la nuit que le jour. Ce n'est pas que les affaires lui causassent des insomnies; mais seulement parce qu'il dormait à heures interrompues, suivant son besoin, et que peu lui suffisait.

Il arrivait souvent à l'Empereur, dans le cours de ses campagnes, qu'on le réveillait su-

bitement pour des circonstances instantanées : il se levait aussitôt, on n'eût pas deviné à ses yeux qu'il venait de dormir : il donnait ses décisions ou dictait des réponses avec la même clarté, la même fraîcheur d'esprit, que si c'eût été en tout autre moment. C'est ce qu'il appelait *la présence d'esprit d'après minuit :* elle était complète et extraordinaire chez lui. Il est arrivé, dans ces circonstances, qu'on l'a réveillé peut-être jusqu'à dix fois dans la même nuit, et on le trouvait toujours rendormi, parce qu'il n'avait pas encore satisfait tout son besoin de sommeil. Se vantant un jour de cette facilité de sommeil, et du peu qu'il lui en fallait, à un de ses ministres (le général Clarke), celui-ci lui répondit plaisamment : « C'est bien ce qui nous » désole, Sire; car c'est souvent à nos dépens; » il nous en descend parfois quelque chose. »

L'Empereur faisait tout par lui-même, et presque tout par la voie de son cabinet. Il nommait à toutes les places, substituant la plupart du temps de nouveaux noms à ceux dont ses ministres lui adressaient la proposition. Il lisait leurs projets, les adoptait, les rayait ou les modifiait. Il faisait jusqu'aux notes mêmes de son ministre des relations extérieures, qu'il dictait à son secrétaire Méneval, pour lequel il n'avait nul secret. C'était encore par l'intermédiaire de

celui-ci qu'il écrivait aux souverains; observait avec eux un formulaire qu'il lui avait fait rédiger sur les protocoles du passé, et à la rigueur duquel il attachait beaucoup d'importance. Les ministres travaillaient tous en commun avec l'Empereur un jour fixe de la semaine, à moins de cas particulier ou accidentel dans les affaires, ou dans le ministère. Le travail de chacun se faisait en présence de tous les autres, qui pouvaient y prendre part. Chacun vidait de la sorte son portefeuille. Un registre consacrait les délibérations; il doit en exister un grand nombre de volumes. Les objets arrêtés demeuraient pour la signature, qui se faisait par l'intermédiaire du ministre-secrétaire d'État, qui la certifiait. Parfois quelques-uns de ces objets, bien qu'arrêtés, passaient au cabinet avant la signature, pour y être revus et modifiés. Le ministre des relations extérieures était le seul qui, prenant part au travail général des autres ministres, avait en outre, par la nature secrète de ses fonctions, un travail particulier avec l'Empereur. L'Empereur confiait le travail du personnel de la guerre à un de ses aides-de-camp de prédilection. Duroc a joui long-temps de cette confiance, puis Bertrand et Lauriston; le comte de Lobau a été le dernier.

M. Méneval, d'une santé très-faible, et usé

par le travail, eut besoin de repos. L'Empereur le plaça alors auprès de Marie-Louise. C'était un canonicat, disait-il, une vraie *sinécure;* mais il ne s'en sépara néanmoins que sous la condition de revenir à lui dès qu'il serait rétabli; ce qu'il ne manquait pas de lui rappeler toutes les fois qu'il le voyait.

Avec Méneval finit l'unité de travail dans le cabinet; il eut plusieurs successeurs ensemble, et le cabinet de l'Empereur devint alors un bureau, une espèce d'administration assez nombreuse. L'Empereur y admit, sur la recommandation d'autres qui croyaient pouvoir en répondre comme d'eux-mêmes, quelqu'un qui en 1814, au moment de la crise, reçut l'ordre de brûler les pièces du cabinet; mais il se permit de les soustraire; et la restauration assise, il écrivit à un des ministres du Roi pour les lui offrir. L'Empereur en trouva la preuve au 20 mars dans les papiers laissés aux Tuileries; et entrant un matin dans son cabinet avant que personne ne fût encore arrivé, il écrivit plusieurs fois sur un papier, en essayant sa plume : *un tel est un traître, un tel est un traître;* et le posa à la place de l'un de ceux qui le lui avaient recommandé, homme, du reste, pour son compte, disait l'Empereur, d'un dévouement et d'une fidélité à toute épreuve. Ce fut là tout le reproche que

lui fit Napoléon, et toute la vengeance qu'il fit peser sur le coupable.

Il doit donc être resté beaucoup de traces ou de pièces du travail du cabinet. Les débats du parlement d'Angleterre en ont fait connaître, que les réclamations solennelles de Napoléon, lors de son retour au 20 mars, ont donné pour falsifiées. Ces pièces ne sont pas les seuls documens qui nous restent de cette administration à jamais célèbre. Il doit exister 20 ou 30 volumes in-fol., autant de volumes in-4° de la correspondance des campagnes d'Italie et d'Égypte, recueillie et classée par ordre.

Il doit exister aussi peut-être 60 ou 80 volumes in-fol. des délibérations du conseil des ministres, recueillies par les secrétaires-d'État duc de Bassano et comte Daru.

Enfin, les procès-verbaux du Conseil d'État rédigés et mis en ordre par M. Locré.

Voilà de vrais et grands titres de gloire pour Napoléon. C'est sur ces monumens immortels, et avec eux, qu'ont marché les gouvernemens qui ont suivi, et c'est là que viendront inévitablement puiser désormais les administrations de tous les temps et de tous les pays; tant les bases posées par lui ont été sûres et solides, tant les jalons ont été bien placés, tant les racines ont été profondes, tant enfin tout cet ensemble

porte le caractère du génie, de la rectitude et de la durée!

Samedi 28.

Paroles caractéristiques touchant ma femme. — Dictée de l'Empereur pour une nouvelle partie de ses Mémoires.

Aujourd'hui l'Empereur a profité d'un peu de beau temps pour faire deux tours en calèche. Il avait besoin, disait-il, d'être un peu secoué. Il lui restait un peu de fluxion; en effet, sa joue gauche demeurait enflée. Il est rentré sur les trois heures. Quelque temps après, le travail lui manquant, il m'a fait appeler; nous avons fait quelques tours de jardin. Ayant aperçu le docteur, il l'a fait approcher et en a appris que la veille, les commissaires russe et autrichien s'étaient présentés à la porte de Longwood; mais qu'ils en avaient été repoussés par la consigne imposée par le Gouverneur.

Demeurés seuls, l'Empereur, après bien des objets, est venu à parler de ma femme, de ce qu'elle pouvait faire, de ce qu'elle serait devenue, etc., etc.

« Il est hors de doute, disait-il ensuite, que » votre situation à Ste-Hélène ne la fasse recher- » cher beaucoup, et n'inspire un vif intérêt. » Tout ce qui se rattache à ma personne reste

» cher à bien du monde. D'ici je donne encore
» des couronnes!..... Oui, mes chers amis,
» quand vous retournerez en Europe, vous
» vous trouverez des couronnes! »

Et puis revenant à ma femme. « Son meilleur
» parti, disait-il avec une grâce et une bonté
» touchante, serait d'aller passer son veuvage
» auprès de Madame, ou de quelqu'un des miens.
» Ils auraient sans doute bien du plaisir à pren-
» dre soin d'elle, etc. »

Au retour, l'Empereur s'est mis au travail. La campagne d'Italie était à peu près finie. Il m'a pourvu d'un nouveau sujet.

Note, écrivez : C'est ainsi que s'exprimait soudainement l'Empereur, quand il lui venait une idée. Voici ce qu'il dicta littéralement en ce moment; il n'y a rien eu de changé; il ne l'a jamais relu.

Note. — « La campagne d'Italie se trouvant
» finie, *Las Cases*, d'ici à huit jours, entreprendra l'époque depuis la rupture du traité d'Amiens, jusqu'à la bataille d'Iéna.

» — En 1802 toute l'Europe est pacifiée.
» Bientôt après toute l'Europe se met en guerre.
» La République change et devient Empire. La
» question maritime devient la question domi-
» nante dans la rupture de la paix d'Amiens.

» — Las Cases commencera par faire analyser

» sous ses yeux, au petit Emmanuel, les moni-
» teurs de cette époque ; il en fera au moins six
» ou sept par jour, ce qui fera cent quatre-vingts
» dans un mois, ou une époque de six mois. Il
» faudra qu'il y ait au moins six mois d'analysés
» avant que nous commencions le travail.

» — La partie antérieure à cette époque, et
» celle qui suivra sera préparée et faite par ces
» Messieurs. Il faudra, dans l'analyse, suivre le
» modèle déjà prescrit à M. de Montholon, c'est-
» à-dire, analyser le tout par événement, avec
» indication de page et de mois, sans distinc-
» tion de matières.

» *Nous aurons pour grands faits.*

» 1° Histoire de la flotille.

» 2° Déclaration de l'Autriche.

» 3° Mouvement des escadres.

» 4° Bataille de Trafalgar.

» 5° Ulm, Austerlitz.

» 6° Paix de Vienne.

» 7° Négociation de lord Lauderdale à Paris.

» 8° Bataille de Iéna.

A reporter à leurs places :

» 1° Conjuration de Georges.

» 2° Affaire du duc d'Enghien.

» 3° Sacre de l'Empereur par le Pape.

» 4° Organisation impériale.

» Ce sera une des belles parties de l'histoire

» de France, puisque d'un côté, et dans l'inter-
» valle d'une année, on voit un Pape venir en
» France, sacrer un Empereur, ce qui ne s'était
» pas renouvelé depuis mille ans, et que de
» l'autre, on voit les drapeaux français flotter
» sur Vienne et sur Berlin; l'empire romain dis-
» sous et la monarchie prussienne disparue. »

Je me complais à consigner ici littéralement cette dictée brute, ou les idées premières de l'Empereur, afin de mieux faire connaître toute sa manière.

On conçoit toute l'ardeur avec laquelle mon fils et moi nous nous consacrâmes dès cet instant à ce travail, dont nous sentions tout le prix. Toutefois nous n'avions point encore complété l'analyse de nos six mois, quand j'ai été arraché de Longwood. Si ce travail n'a pas été accompli, quelle perte pour l'histoire!!! *

---

* Il paraît que les campagnes d'Italie et d'Égypte sont les deux seuls ouvrages, de la vie de Napoléon, complétement finis. Du reste, nous ne tarderons pas, assure-t-on, à jouir de toute la collection des manuscrits, le bruit étant que MM. les frères Bossange doivent en donner bientôt une édition de luxe au public.

Dimanche 29.

Sur un trou dans le jardin.

Pendant le dîner, on parlait d'une mare d'eau située dans notre jardin, fort près de nous, et assez profonde, pour qu'un agneau s'y fût jadis noyé en voulant y boire. L'Empereur, à ce sujet, a dit à quelqu'un de la maison : « Est-il pos- » sible, Monsieur, que vous ne l'ayez pas en- » core fait combler? Combien vous seriez res- » ponsable, quel chagrin vous vous prépare- » riez, si votre fils venait à s'y noyer, et rien » n'est plus possible. » Comme on lui répondait qu'on l'avait voulu souvent, mais qu'il était impossible d'obtenir des ouvriers : « Ce n'est pas » une excuse, a repris vivement l'Empereur, si » mon fils était ici, j'eusse été le combler de » mes propres mains. »

L'Empereur déjà au lit, m'a fait appeler; il avait, disait-il, des renseignemens et des dates à me demander sur des objets qui nous concernaient essentiellement. . . . . .

Belles dictées de l'Empereur : détails, particularités caractéristiques, etc.

Toutes les fois que l'Empereur traitait un sujet, pour peu qu'il s'animât, ses paroles eussent pu supporter l'impression. Souvent aussi, quand une idée le frappait vivement, il dictait à celui de nous qui était sous sa main, des morceaux qui, dès ce premier jet, se trouvaient du dernier fini. Ces Messieurs doivent avoir beaucoup de ces dictées, toutes bien précieuses. J'en veux bien à l'état de mes yeux qui m'empêchant d'écrire, me privait la plupart du temps de cette bonne fortune.

Voici ce qu'il s'est trouvé dicter lorsque les papiers ministériels anglais parlaient de grands trésors que Napoléon devait posséder, et qu'il tenait sans doute cachés.

« Vous voulez connaître les trésors de Napoléon? ils sont immenses, il est vrai; mais ils sont exposés au grand jour. Les voici : le beau bassin d'Anvers, celui de Flessingue, capables de contenir les plus nombreuses escadres, et de les préserver des glaces de la mer; les ouvrages hydrauliques de Dunkerque, du Hâvre, de Nice; le gigantesque bassin de Cherbourg; les ouvrages maritimes de Venise; les belles routes d'An-

vers à Amsterdam, de Mayence à Metz, de Bordeaux à Bayonne; les passages du Simplon, du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre, de la Corniche, qui ouvrent les Alpes dans quatre directions; dans cela seul vous trouverez plus de 800 millions. Ces passages qui surpassent en hardiesse, en grandeur et en effort de l'art, tous les travaux des Romains! Les routes des Pyrénées aux Alpes, de Parme à la Spezzia, de Savone au Piémont; les ponts d'Iéna, d'Austerlitz, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Rouanne, de Lyon, de Turin, de l'Isère, de la Durance, de Bordeaux, de Rouen, etc., etc.; le canal qui joint le Rhin au Rhône par le Doubs, unissant les mers de Hollande avec la Méditerranée; celui qui unit l'Escaut à la Somme, joignant Amsterdam à Paris; celui qui joint la Rance à la Vilaine, le canal d'Arles, celui de Pavie, celui du Rhin; le desséchement des marais de Bourgoing, du Cotentin, de Rochefort; le rétablissement de la plupart des églises démolies pendant la révolution, l'élévation de nouvelles; la construction d'un grand nombre d'établissemens d'industrie pour l'extirpation de la mendicité; la construction du Louvre, des greniers publics, de la Banque, du canal de l'Ourcq; la distribution des eaux dans la ville de Paris; les nombreux égoûts, les quais, les embellissemens et les monumens de

cette grande capitale; ses travaux pour l'embellissement de Rome; le rétablissement des manufactures de Lyon; la création de plusieurs centaines de manufactures de coton, de filature et de tissage qui emploient plusieurs millions d'ouvriers; des fonds accumulés pour créer plus de quatre cents manufactures de sucre de betterave, pour la consommation d'une partie de la France, qui auraient fourni le sucre au même prix que celui des Indes, si elles eussent continué d'être encouragées seulement encore quatre ans; la substitution du pastel à l'indigo, qu'on fût venu à bout de se procurer en France, à la même perfection et à aussi bon marché que cette production des colonies; le nombre des manufactures pour toute espèce d'objets d'art, etc., etc., etc.; 50 millions employés à réparer et à embellir les palais de la couronne; 60 millions d'ameublemens placés dans les palais de la couronne en France, en Hollande, à Turin, à Rome; 60 millions de diamans de la couronne, tous achetés avec l'argent de Napoléon; *le Régent* même, le seul qui restât des anciens diamans de la couronne de France, ayant été retiré par lui des mains des juifs de Berlin, auxquels il avait été engagé pour 3 millions; le Musée Napoléon estimé plus de 400 millions, et ne contenant que des objets légiti-

mement acquis, ou par de l'argent ou par des conditions de traités de paix connus de tout le monde, en vertu desquels ces chefs-d'œuvre furent donnés en commutation de cession de territoire ou de contributions; plusieurs millions amassés pour l'encouragement de l'agriculture, qui est l'intérêt premier de la France; l'institution des courses de chevaux, l'introduction des mérinos, etc.

» Voilà qui forme un trésor de plusieurs milliards qui durera des siècles!

» Voilà les monumens qui confondront la calomnie!!!... L'histoire dira que tout cela fut accompli au milieu des guerres continuelles, sans aucun emprunt, et même lorsque la dette publique diminuait tous les jours, et qu'on avait allégé les taxes de près de 50 millions. Des sommes très-considérables demeuraient encore dans son trésor particulier; elles lui étaient conservées par le traité de Fontainebleau, comme résultant des épargnes de sa liste civile et de ses autres revenus privés. Elles furent partagées, et n'allèrent pas entièrement dans le trésor public, ni entièrement dans celui de la France!!! »

Dans une autre occasion, l'Empereur lisant dans un journal anglais, que lord Caltelreagh, dans une assemblée en Irlande, avait dit que Napoléon avait déclaré à Ste-Hélène qu'il n'au-

rait jamais fait la paix avec l'Angleterre que pour la tromper, la surprendre et la détruire ; et que si l'armée française était attachée à l'Empereur, c'est parce qu'il donnait en mariage à ses soldats les filles des plus riches familles de son empire ; l'Empereur ému dicta : « Ces calomnies contre un homme qu'on opprime, avec une telle barbarie, et qu'on prend à la gorge pour l'empêcher de parler, seront repoussées par toutes personnes bien nées et capables de sentir. Quand Napoléon était sur le premier trône du monde, alors sans doute ses ennemis ont eu le droit de dire tout ce qu'ils ont voulu, sa conduite était publique et servait de suffisante réponse ; quoi qu'il en fût, elle était du département de l'opinion et de l'histoire ; mais aujourd'hui de nouvelles et basses calomnies tiennent à la dernière lâcheté, et ne rempliront pas leur but. Des millions de libelles ont paru et paraissent tous les jours, ils sont sans effet. 60 millions d'hommes des contrées les plus policées de l'univers élèvent leurs voix pour les confondre, et 50 mille Anglais, qui voyagent maintenant sur le continent, apporteront chez eux la vérité aux peuples des trois royaumes, qui rougiront d'avoir été si grossièrement trompés.

» Quant au bill qui a traîné Napoléon sur un roc, c'est un acte de proscription semblable à

ceux de Sylla et pis encore. Les Romains poursuivirent Annibal jusqu'au fond de la Bythinie; Flaminius obtint du roi Prusias la mort de ce grand homme, et pourtant à Rome Flaminius fut accusé d'avoir agi ainsi pour satisfaire sa haine personnelle. En vain allégua-t-il qu'Annibal, encore dans la vigueur de l'âge, pouvait être dangereux, que sa mort était nécessaire, mille voix répondirent que ce qui est injuste et ingénéreux, ne peut jamais être avantageux à une grande nation; que de tels prétextes justifieraient les assassinats, les empoisonnemens et toute espèce de crime!..... Les générations qui suivirent reprochèrent cette lâcheté à leurs ancêtres. Elles auraient payé bien cher pour effacer une telle tache de leur histoire. Depuis le renouvellement des lettres parmi les nations modernes, il n'est point de génération qui n'ait uni ses imprécations à celles que proféra Annibal au moment de boire la ciguë : il maudissait cette Rome, qui à une époque où ses flottes et ses légions couvraient l'Europe, l'Asie et l'Afrique, assouvissait sa colère sur un homme seul et désarmé; parce qu'elle le craignait, ou qu'elle prétendait le craindre.

» Mais les Romains ne violèrent jamais l'hospitalité : Sylla trouva un asyle dans la maison de Marius. Flaminius avant de proscrire Anni-

bal, ne le reçut pas à bord de son vaisseau, et ne lui déclara point qu'il avait des ordres de le bien recevoir; la flotte romaine ne le transporta pas au port d'Ostie; bien loin d'avoir recours à la protection des lois romaines, Annibal préféra confier sa personne à un roi d'Asie. Lorsqu'il fut proscrit, il n'était pas sous la protection de l'étendard romain : il était sous les drapeaux d'un roi ennemi de Rome.

» Si jamais, dans les révolutions des siècles, un roi d'Angleterre vient à comparaître devant le redoutable tribunal de sa nation, ses défenseurs insisteront sur l'auguste caractère de Roi, le respect dû au trône, à toute tête couronnée, à l'oint du seigneur! Mais ses adversaires ne seront-ils pas en droit de répondre : un de ses ancêtres proscrivit son hôte en temps de paix; n'osant pas le mettre à mort en présence d'un peuple qui avait ses lois positives et ses formes régulières et publiques, il fit exposer sa victime sur le point le plus insalubre d'un roc situé au milieu de l'Océan, dans un autre hémisphère. Cet hôte y périt après une longue agonie, tourmenté par le climat, les besoins et les injures toute espèce! Eh bien! cet hôte était aussi un de grand souverain, élevé sur le bouclier de trente-six millions de citoyens. Il fut maître de presque toutes les capitales de l'Europe; il vit

à sa Cour les plus grands rois, il fut généreux envers eux tous; il fut pendant vingt ans l'arbitre des nations; sa famille était alliée à toutes les familles souveraines, même à celle de l'Angleterre; il fut deux fois l'oint du seigneur; il fut deux fois consacré par la religion!!!!!! »

Ce dernier morceau est certainement très-beau de vérité, de diction et surtout de richesse historique.

L'Empereur dictait toujours sans nulle préparation. Je ne lui ai jamais vu, dans aucun cas, faire de recherche sur notre histoire, ni sur aucune autre; pourtant personne n'a jamais plus heureusement cité l'histoire, avec plus de justesse, plus à propos, ni plus souvent. On eût dit même qu'il ne la savait qu'en citations, et que ces dernières lui venaient comme par inspirations. C'est ici pour moi le lieu de dire quelque chose qui m'a souvent occupé, sans que j'aie pu me l'expliquer; mais c'est trop remarquable, et j'en ai été trop souvent le témoin pour le passer sous silence. C'est qu'on eût dit qu'il existait en Napoléon une foule d'objets qui y demeuraient comme en réserve pour apparaître avec éclat dans les circonstances soignées; qui, dans les momens d'insouciance, semblaient plus que sommeiller, lui être pour ainsi dire étrangers. Sur l'histoire, par exemple, combien

de fois ne m'a-t-il pas demandé si Saint-Louis était avant ou après Philippe-le-Bel, ou autre chose semblable. Eh bien, l'occasion arrivait-elle pour lui? alors il faisait sans hésiter les citations les plus minutieuses; et lorsqu'il m'est arrivé de douter parfois, et que j'ai été vérifier, le tout était de la plus scrupuleuse exactitude; je ne l'ai jamais trouvé en faute.

Autre singularité de même nature : L'Empereur, dans l'oisiveté de la vie et le bavardage, estropiait souvent les noms les plus familiers, même les nôtres, et je ne crois pas que cela lui fût arrivé en public. Je l'ai entendu cent fois dans nos promenades, réciter la fameuse tirade d'Auguste, et jamais il n'a manqué de dire : « Prends un siége, Sylla. » Il faisait, la plupart du temps, des noms propres à sa fantaisie; et une fois adoptés ils demeuraient toujours, bien que nous prononçassions les véritables cent fois par jour à ses côtés; et si nous eussions adopté les siens, son oreille en eût été choquée. Il en était de même de l'orthographe; la plupart du temps il n'en écrivait pas un mot, et si nos copies lui eussent été portées en faute, il s'en fût plaint.

Un jour l'Empereur me disait : « Vous n'é-» crivez pas l'orthographe, n'est-ce pas? » Ce qui fit sourire malignement le voisin, qui pre-

nait cela pour un jugement. L'Empereur, qui s'en aperçut, reprit : « Du moins, je le sup-
» pose; car un homme public et dans les gran-
» des affaires, un ministre ne peut, ne doit
» pas écrire l'orthographe. Ses idées doivent
» courir plus vite que sa main, il n'a le temps
» que de jeter des jalons; il faut qu'il mette des
» mots dans des lettres et des phrases dans des
» mots; c'est ensuite aux scribes à débrouiller
» tout cela. » Or, l'Empereur laissait beaucoup à faire aux scribes; il était leur désolation : son écriture composait de véritables hiéroglyphes; elle était illisible souvent pour lui-même. Un jour mon fils, lui lisant un des chapitres de la campagne d'Italie, s'arrête tout court cherchant à déchiffrer. « Comment, le petit âne, dit l'Em-
» pereur, ne peut pas relire son écriture? —
» Sire, c'est que ce n'est pas la mienne. — Et de
» qui donc? — Celle de Votre Majesté. — Com-
» ment, petit drôle, prétendez-vous m'insul-
» ter? » Et l'Empereur prenant le cahier fut fort long-temps à chercher; et puis le jeta en disant : « Il a ma foi raison, je ne saurais dire
» ce qu'il y a. »

Il lui est arrivé souvent de me renvoyer les copistes pour essayer de leur déchiffrer ce qu'il n'avait pu retrouver lui-même.

L'Empereur expliquait la netteté de ses idées

et la faculté de pouvoir sans se fatiguer prolonger à l'extrême ses occupations, en disant que les divers objets et les diverses affaires se trouvaient casées dans sa tête comme elles eussent pu l'être dans une armoire. « Quand je veux in-
» terrompre une affaire, disait-il, je ferme son
» tiroir, et j'ouvre celui d'un autre. Elles ne se
» mêlent point, et ne me gênent ni ne me fati-
» guent jamais l'une par l'autre. »

Jamais non plus il n'avait éprouvé, disait-il, d'insomnies par la préoccupation involontaire de ses idées. « Veux-je dormir, je ferme tous
» les tiroirs, et me voilà au sommeil. » Aussi observait-il qu'il avait toujours dormi quand il en avait besoin et à peu près à volonté.

Mardi 1er octobre 1816.

Mon Atlas. — Fatalisme, etc. — Le Gouverneur insiste vainement pour être reçu de l'Empereur.

Quand je suis entré chez l'Empereur, il avait mon Atlas entre les mains. Il allait et revenait sur diverses feuilles généalogiques, dont il tient à merveille, désormais, tous les rapports et la correspondance. Il l'a refermé disant : « Quel
» enchaînement ! Comme tout se suit et s'appuie.
» Comme tout se débrouille, se grave dans l'es-
» prit ! Mon cher, quand vous n'auriez fait que

» montrer la véritable manière d'apprendre, vous
» auriez rendu un grand service. Libre à cha-
» cun désormais d'habiller votre squelette à sa
» façon ; on le perfectionnera sans doute encore ;
» mais l'idée mère vous demeurera, etc., etc. »

Dans divers sujets de conversation qui ont suivi, *le fatalisme* s'est trouvé mentionné, et l'Empereur a dit à cet égard des choses curieuses et remarquables, entre autres : « Ne me fait-on
» pas passer pour imbu du fatalisme, m'a-t-il
» demandé ? — Mais, oui, Sire, du moins parmi
» beaucoup de gens. — Eh bien ! ..... Eh bien !
» il faut laisser dire ; aussi bien, on peut vouloir
» imiter, et cela peut avoir parfois son utilité...
» Ce que sont les hommes pourtant !... On est
» plus sûr de les occuper, de les frapper davan-
» tage par des absurdités, que par des idées
» justes ; mais un homme de bon sens peut-il
» bien s'y arrêter un instant ! Ou le fatalisme ad-
» met le libre arbitre, ou il le repousse. S'il
» l'admet, qu'est-ce qu'un résultat, déjà fixé
» d'avance, vous dit-on, et que pourtant la moin-
» dre détermination, un seul pas, une seule
» parole vont varier à l'infini ? Si le fatalisme au
» contraire n'admet pas le libre arbitre, c'est
» bien autre chose ; alors, quand vous venez au
» monde, il n'y a plus qu'à vous jeter dans votre
» berceau, sans vous donner aucun soin ; s'il est

» irrévocablement fixé que vous vivrez, bien
» qu'on ne vous donne à boire ni à manger,
» vous grandirez toujours. Vous voyez bien que
» ce n'est pas une doctrine soutenable, ce n'est
» qu'un mot. Les Turcs eux-mêmes, ces patrons
» du fatalisme, n'en sont pas persuadés, autre-
» ment il n'y aurait plus de médecine chez eux,
» et celui qui occupe un troisième étage, ne se
» donnerait pas la peine de descendre longue-
» ment les escaliers, il descendrait tout de suite
» par la fenêtre, et vous voyez à quelle foule
» d'absurdités cela conduit, etc., etc. »

Sur les trois heures on est venu dire à l'Empereur que le Gouverneur désirait lui communiquer des instructions qu'il venait de recevoir de Londres. L'Empereur a fait répondre qu'il était malade, qu'on pouvait les lui faire parvenir, ou les communiquer à quelqu'un des siens; mais le Gouverneur insistait, disant qu'il voulait lui en faire part directement. Il avait aussi, disait-il, à nous entretenir en particulier, après avoir parlé au *Général*. L'Empereur ayant refusé de nouveau de le recevoir, il s'est retiré en disant qu'on voulût bien lui faire connaître quand il pourrait voir le *Général* : ce qui pourrait être long; l'Empereur, auprès duquel j'étais en cet instant, m'ayant dit qu'il était déterminé à ne jamais plus le recevoir.

Après dîner, l'Empereur s'est fait apporter Valmont de Bomare et Buffon. Il a cherché ce que ces auteurs disaient sur les différentes espèces humaines, sur la différence du nègre et du blanc; il en a été très-peu satisfait. Il nous a quitté de bonne heure : il souffrait.

Mercredi 2.

L'Empereur m'avait dit qu'il voulait absolument se remettre à l'anglais, qu'il fallait que je le forçasse chaque matin à prendre sa leçon. Fidèle à cet ordre, je me suis rendu chez lui vers midi et demi; j'ai été malheureux dans le choix du moment; l'Empereur étendu sur son canapé, sommeillait après son déjeûner. J'ai dû le contrarier, et je l'étais fort pour mon compte. Toutefois il n'a pas voulu me laisser ressortir, et a lu de l'anglais pendant près d'une demi-heure. Il n'était pas très-bien. Il a fait sa toilette. Comme je lui ai dit que notre travail était prêt, il s'est proposé d'abord de s'occuper des chapitres de la campagne d'Italie; mais il a changé de pensée, et a travaillé toute la journée à d'autres objets. . . . . .

. . . . . .

Vers les cinq heures il a voulu sortir; il a trouvé qu'il faisait trop froid. Après dîner, il a

voulu vainement essayer de la lecture; il n'a pu continuer : il se trouvait fatigué, endormi, souffrant, et s'est retiré presque aussitôt.

Jeudi 3.

Jurisprudence; Code; Merlin, etc. — Monument d'Égypte. — Projet d'un temple égyptien à Paris.

L'Empereur après son déjeûner, a fait quelques tours de jardin. Nous étions tous autour de lui; il a causé des communications que le Gouverneur avait à nous faire, et a passé en revue les diverses conjectures que chacun de nous formait à cet égard, les unes bonnes, les autres mauvaises. Le temps était supportable : il a demandé la calèche, et nous avons fait le tour du bois. La chaleur, la pesanteur de l'atmosphère, bien que le soleil fût couvert, l'a forcé de rentrer. Il s'est mis au travail, et a dicté à mon fils jusqu'à cinq heures.

Nous avons essayé de nouveau quelques tours de jardin; mais déjà le froid et l'humidité étaient sensibles : il est rentré et m'a fait le suivre pour causer. Il a feuilleté un ouvrage anglais, et s'est arrêté sur la jurisprudence, les procédures civiles et criminelles des deux pays de France et d'Angleterre, cherchant à les comparer. On sait combien il est fort sur nos codes; mais il con-

naît peu ceux d'Angleterre, et, à l'exception de quelques points généraux, je n'ai pu répondre à ses questions. Dans le cours du sujet il a dit : « Les lois qui sont, en théorie, le type de la » clarté, ne deviennent que trop souvent un » vrai chaos dans l'application. C'est que les » hommes et leurs passions détériorent tout ce » qu'ils manient, etc..... On ne peut échapper » à l'arbitraire du juge, qu'en se plaçant sous le » despotisme de la loi, etc..... J'avais d'abord » rêvé qu'il serait possible de réduire les lois à » de simples démonstrations de géométrie, si » bien que quiconque aurait su lire, et eût pu » lier deux idées, eût été capable de prononcer; » mais je me suis convaincu presque aussitôt » que c'était une idéalité absurde. Toutefois, » ajoutait-il, j'aurais voulu partir d'un point » arrêté, suivre une route unique, connue de » tous ; n'avoir d'autres lois que celles ins- » crites dans le seul code, et proclamer une » fois pour toutes, nul et non avenu tout ce qui » ne s'y trouverait pas compris; mais avec les » praticiens, il n'est pas facile d'obtenir de la » simplicité; ils vous prouvent d'abord qu'elle » est impossible, que c'est une véritable chi- » mère ; puis ils essaient de démontrer qu'elle » est même incompatible avec la sûreté, l'exis-

» tence du pouvoir. Celui-ci demeure seul et
» constamment exposé, disent-ils, aux machi-
» nations improvisées de tous, il lui faut donc
» au besoin des armes en réserve pour les cas
» imprévus. Si bien, observait Napoléon, qu'a-
» vec quelques vieux édits de Chilpéric ou de
» Pharamond, déterrés au besoin, il n'est per-
» sonne qui puisse se dire à l'abri d'être dûment
» et légalement pendu.

» Au conseil d'État, disait l'Empereur, j'étais
» très-fort tant qu'on demeurait dans le do-
» maine du code; mais dès qu'on passait aux ré-
» gions extérieures, je tombais dans les ténè-
» bres, et *Merlin* alors était ma ressource, je
» m'en servais comme d'un flambeau. Sans être
» brillant, il est fort érudit, puis sage, droit et
» honnête; un des vétérans de la vieille bonne
» cause : il m'était fort attaché.

» A peine le code eut paru, qu'il fut suivi
» presque aussitôt, et comme en supplément, de
» commentaires, d'explications, de développe-
» mens, d'interprétations, que sais-je? Et j'avais
» coutume de m'écrier : Eh! Messieurs, nous
» avons nettoyé l'écurie d'Augias, pour Dieu ne
» l'encombrons pas de nouveau! etc. »

A dîner, l'Empereur a dit des choses fort curieuses sur l'Égypte, qu'on retrouvera dans les chapitres dictés à Bertrand. Il trouvait que tout

ce qu'il avait vu en Égypte, et principalement tous ces fameux débris tant vantés, ne sauraient néanmoins supporter la comparaison, ni donner l'idée de Paris et des Tuileries. La seule différence de l'Égypte à nous, était, à son avis, que l'Égypte, grâce à la pureté de son ciel et à la nature de ses matériaux, laissait subsister des ruines éternelles; tandis que notre température européenne n'en admettait point chez nous, où tout se trouvait rongé et disparaissait en peu de temps. Des milliers d'années, disait-il, laissaient des vestiges sur les bords du Nil : on n'en trouverait pas après cinquante ans sur les bords de la Seine. Il regrettait fort, du reste, de n'avoir pas fait construire un temple égyptien à Paris : c'est un monument, disait-il, dont il eût voulu avoir enrichi la capitale, etc., etc.

Vendredi 4.

Ressources dans l'émigration ; anecdotes, etc. — Communications officielles. — Nouvelles offenses.

Sur le midi, je suis entré chez l'Empereur, qui a pris une très-bonne leçon d'anglais dans Télémaque : il s'est résolu à reprendre ma méthode; il l'apprécie et en éprouve, dit-il, tout le bénéfice. Il me trouvait, observait-il, de grandes dispositions à être un fort bon maître d'é-

cole, et je répondais que c'était le fruit de mon expérience. Il m'a fait entrer alors dans beaucoup de détails, sur le temps où je donnais des leçons à Londres, durant mon émigration, et s'en amusait fort. « Mais au fait, a-t-il dit, vous » autres, vous avez dû honorer le métier, sinon » par votre science, du moins par vos manières. » Et je lui ai appris alors qu'un de nos princes avait donné des leçons de mathématiques dans son émigration. « Et ce seul acte, s'est-il écrié » vivement, en fait un homme ; il atteste quel- » que mérite ; assurément, voilà un des plus » grands succès de Mme de Genlis. » Et je lui ai rendu une anecdote singulière, qu'on m'avait racontée à ce sujet.

« Le Prince, disais-je, était en Suisse ; il se » trouvait avoir besoin de cacher soigneusement » son existence, et voulait prendre un nom qui » eût l'air de quelque vérité. Un de nos évêques » du Midi n'imagina rien de mieux que de lui » donner celui d'un jeune Languedocien alors » à Nismes, très-zélé protestant, ce qui conve- » nait, parce qu'on se trouvait dans un canton » protestant, ajoutant qu'il n'y avait nulle ap- » parence qu'il vînt jamais le démentir. Or, il » était arrivé que le jeune homme avait marché » aux armées, qu'il était devenu aide-de-camp » de M. de Montesquiou, et qu'à peu de temps

» de-là, il émigra précisément en Suisse, avec
» son général. Quelle ne fut pas sa surprise de
» se trouver à table d'hôte, avec quelqu'un qui
» avait son nom, sa religion, était de sa ville!
» C'était précisément la scène des deux Sosie;
» mais ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est que
» le nouveau venu avait aussi changé son nom,
» et se cachait soigneusement. On ne trouve de
» ces incidens que dans les romans, et on ne les
» croit pas possibles. Peut-être celui-ci a-t-il
» été un tant soit peu arrangé; cependant, je
» croirais presque pouvoir affirmer le tenir de
» la bouche même du véritable Sosie.

» Mais, observait ensuite l'Empereur, ceux
» de vous autres émigrés qui vous étiez créé des
» ressources, en rentrant en France, vous avez
» dû vous trouver dépaysés, ruinés de nouveau?
» — Oui, sans doute, Sire; car nous ne retrou-
» vions rien, et nous venions d'abandonner le
» peu que nous nous étions fait; mais nous n'a-
» vions pas calculé. L'impatience de revoir le
» sol natal l'avait emporté; aussi, beaucoup se
» trouvèrent bientôt dans le plus grand dénue-
» ment, sans quoi que ce fût au monde, bien
» que de grande connaissance, d'intimité, de
» familiarité même avec beaucoup de grands
» personnages du jour, de vos ministres, Sire,
» de vos conseillers d'État et autres; circons-

» tance qui suscita une saillie assez plaisante à » l'un de nos *esprits :* rencontrant, dans le sa- » lon de la marine, l'un des siens, et tous deux » fort embarrassés de leur subsistance, il s'écria » en forme de consolation : Mon cher, si nous » venons à mourir de faim, nous pourrons en- » core avoir deux ou trois ministres à notre en- » terrement. » L'Empereur en a beaucoup ri, et convenait que le mot peignait à merveille la situation du temps et des choses.

Après son anglais et la conversation qui a suivi, l'Empereur est sorti pour se promener. Nous avons gagné le fond du bois, où la calèche est venue nous joindre.

Au retour de la promenade, le docteur est venu dire à l'Empereur, que le colonel Reade, qu'il avait consenti de recevoir en lieu et place du Gouverneur, demandait à lui être présenté. Cet officier a remis à l'Empereur une note assez longue. L'Empereur m'a appelé pour en être l'interprète. C'étaient les communications que sir Hudson Lowe avait vainement essayé, durant trois ou quatre jours, de faire lui-même en personne. C'était une satisfaction qu'il se ménageait vis-à-vis de l'Empereur, car elles étaient exprimées dans les termes les plus offensans. Ce trait est caractéristique, il n'a point besoin de commentaire. On trouvera cette note aux pièces of-

ficielles, ou j'y reviendrai lorsqu'elle aura amené un résultat *. La dureté des expressions et surtout la menace qui s'y trouvait souvent répétée contre nous, d'être arrachés d'auprès de l'Empereur, nous a occupés désagréablement, et a répandu sur nous tous beaucoup de sombre tout le reste du jour.

Samedi 5.

L'Empereur lit mon journal et me dicte. — Conférence entre le Grand-Maréchal et le Gouverneur.

J'étais encore couché, lorsque d'assez bon matin j'ai entendu la porte de ma chambre s'ouvrir doucement; elle est si encombrée par mon lit et celui de mon fils, qu'on arrive difficilement à moi. J'ai aperçu un bras entr'ouvrant avec autorité mon rideau : c'était celui du maître. Heu-

* On a dû voir que je renvoie souvent aux pièces officielles. Si on ne les trouve pas ici, ce n'est pas ma faute. L'Empereur m'avait chargé à Longwood de les garder toutes et de les tenir classées; leur ensemble composait nos petites archives; je comptais y avoir recours au besoin; mais lors de mon enlèvement par sir Hudson Lowe, et de la saisie de tous mes papiers, je me trouvai séparé des ces pièces, et je n'ai plus le moyen de me procurer aujourd'hui.

reusement je me trouvais entre les mains un ouvrage de géométrie, ce qui l'a édifié, et sauvait, a-t-il dit, ma réputation. Je me suis jeté à bas, et en peu d'instans j'ai eu rejoint l'Empereur, qui seul gagnait le bois. Il a causé fort long-temps des événemens de la veille. Il est rentré pour se mettre au bain, disait-il; il était fort souffrant; il avait passé une mauvaise nuit.

A une heure il m'a fait appeler; il était au salon, il désirait prendre sa leçon d'anglais. La chaleur était forte, le temps très-lourd. L'Empereur, fort abattu, n'a pu se livrer au travail; il a sommeillé à diverses reprises, je veillais à côté de lui; enfin il s'est décidé à prendre le dessus, disait-il, et se levant, a gagné la salle du billard, pour respirer un peu le grand air.

Causant des campagnes d'Italie, il m'a demandé ce que j'avais fait des premiers brouillons, remarquant que tous les chapitres avaient dû être recopiés plusieurs fois. Je lui ai dit que j'avais conservé le tout précieusement. Il m'en a fait apporter tout ce qui demeurait en dehors de deux exemplaires complets, et l'a envoyé brûler au feu de la cuisine.

Je dois avoir dit plus d'une fois que l'Empereur savait que je tenais mon Journal. C'était demeuré un secret rigoureux pour tout le monde; aussi l'Empereur ne m'en parlait-il jamais qu'à

la dérobée, ou quand nous nous trouvions seuls. Il me demandait souvent si je le continuais toujours et ce que je pouvais y mettre. — « Sire, » tout ce que dit et fait Votre Majesté du matin » au soir et chaque jour. — Vous devez donc » avoir là, disait-il, un furieux rabâchage, et » beaucoup de choses inutiles? Mais n'im- » porte, continuez, un jour nous le verrons » ensemble. »

Toutes les fois qu'il entrait dans ma chambre, il y apercevait le fidèle Aly, dont la complaisance, dans ses momens perdus, était employée à recopier discrètement ce Journal. D'ordinaire l'Empereur venait alors jeter les yeux sur le travail d'Aly, et après en avoir parcouru deux ou trois lignes, c'est-à-dire après l'avoir reconnu, il s'en éloignait ou parlait d'autre chose, sans jamais avoir touché ce sujet. Cela lui était arrivé précisément encore ce matin, il se l'est rappelé et m'a dit qu'il voulait voir enfin *ce fameux fatras*. Mon fils a été chercher le premier cahier, et la lecture a duré plus de deux heures. Le préambule, qui m'est tout-à-fait personnel, a mérité son attention, il s'en est montré satisfait, l'a relu, et a terminé disant : « C'est » bien, très-bien ; voilà un bel héritage pour le » petit Emmanuel. » Quant au Journal, il en a approuvé la forme et l'ensemble; il a fait quel-

ques corrections de sa propre main, sur ce qui concernait sa famille et son enfance, et faisant prendre la plume à mon fils, il s'est mis à dicter des détails sur Brienne, le père Patrault, etc.

En finissant il m'a dit vouloir reprendre ce travail désormais; qu'il lui plaisait, et qu'il me promettait, puisque je semblais les aimer, bon nombre d'anecdotes, surtout sur Alexandre et les autres souverains, etc., etc.

Puis il a gagné la calèche où je suis monté seul avec lui; et le journal a fait la conversation de toute la promenade. L'Empereur s'est fort étendu sur ce sujet, l'idée lui en plaisait beaucoup; il m'a dit plusieurs choses à cet égard, concluant que ce pourrait devenir, par les circonstances particulières, un ouvrage unique dans le monde, un trésor sans prix pour son fils, etc., etc.

Au retour de la promenade nous avons trouvé le Grand-Maréchal : il arrivait de Plantation-House, où il avait été au sujet des communications d'hier. Nous avions attendu avec inquiétude ce qu'il pourrait rapporter. Il nous a appris qu'il ne s'était agi de rien moins que de voir quatre de nous séparés de l'Empereur. Il était encore un grand nombre d'autres points fort mauvais; mais celui-là les absorbait tous dans notre esprit; enfin le Gouverneur avait

conclu à n'éloigner que le Polonais et trois domestiques. Toutefois j'étais celui à ce que rapportait le Grand-Maréchal, sur lequel l'orage avait grondé; j'étais celui dont le Gouverneur s'était plaint davantage; celui qu'il eût indiqué, s'il ne m'eût cru trop utile à l'Empereur, avait-il dit. Il se plaignait de ce que j'écrivais sans cesse en Europe, déclamant toujours, disait-il, contre le gouvernement, son injustice, les oppressions qu'on exerçait sur nous ici, etc... Il se plaignait de ce que j'entretenais les étrangers qui venaient à Longwood, de l'Empereur, de manière à les y intéresser; de ce que je cherchais partout à lier des communications au dehors, et il a rappelé Mme Sturmer; de ce que j'avais adressé en Europe, ou essayé d'y faire parvenir diverses pièces, etc., etc. Toutefois après s'être montré si fort animé contre moi, et quel qu'ait été son motif, il a complètement adouci la chose par des observations emmiellées tout à fait obligeantes; disant qu'il n'avait pas dû avoir lieu d'attendre tout cela d'une personne de tant d'instruction et d'une si belle réputation, connu aujourd'hui, pouvait-il dire, de toute l'Europe, etc., etc.

Après dîner, l'Empereur s'est amusé à résoudre des problêmes de géométrie et d'algèbre;

cela lui rappelait son jeune temps, disait-il, et il nous étonnait fort de l'avoir si peu oublié.

Dimanche 6 au Lundi 7.

Mon journal, circonstance particulière. — Empire de l'opinion. — Talma; Crescentini, etc., etc.

Ces deux jours ont amené une circonstance particulière, qui tient de trop près à la nature de mon recueil, pour que je pense à l'omettre. On vient de lire tout à l'heure qne l'Empereur avait été fort content de mon Journal, il y était revenu maintes fois dans le courant du jour, témoignant constamment qu'il avait un vrai plaisir, désormais, à le parcourir et à le rectifier. De mon côté, on doit juger quelle en devait être toute ma joie et ma satisfaction. Je touchais donc enfin à ce moment tant désiré, et sur lequel je n'avais jamais cessé de compter, où ce que j'avais recueilli à la hâte, et peut-être fautivement, allait recevoir un salutaire redressement, une inestimable sanction. Les points incomplets seraient développés, les lacunes se rempliraient, les obscurités recevraient la lumière. Quel trésor de vérités historiques, de nœuds, de secrets politiques j'allais recevoir! C'était dans ces dispositions, et triomphant, que je me présentai le premier jour à l'heure d'ha-

bitude, avec mon Journal; mais l'Empereur se mit à dicter sur tout autre sujet, et force fut de se plier au contre-temps. Le lendemain même chose. Cette fois je voulus rappeler à l'Empereur mon Journal; mais il ne m'entendit pas; et je compris. Je connaissais désormais Napoléon si bien! il avait au dernier degré l'art de ne pas entendre, il l'employait souvent et toujours avec intention. C'en fut donc assez pour moi, je n'y revins plus. Toutefois son motif m'occupa d'abord beaucoup, et je finis par en trouver plusieurs que le lecteur supposera peut-être aussi. Et puis, c'est qu'à peu de jours de là, je fus arraché d'auprès de lui, car mon heure approchait, sans que rien, néanmoins, me fît pressentir le moindrement du monde ce sinistre événement.

Je viens d'appuyer sur cette circonstance, avec une scrupuleuse exactitude, comme un nouveau garant de ma bonne foi, et afin d'assigner la nature précise de mon Journal. Le fond des idées, les grandes surtout, ne sauraient être douteuses; mais quant aux détails, que d'erreurs involontaires peuvent s'être glissées dans une rédaction rapide, qui n'a pas été redressée par le seul qui pouvait le faire.

L'Empereur, durant sa toilette, et en atten-

dant le Grand-Maréchal pour retravailler encore, s'est mis à causer d'objets divers.

La conversation a conduit à parler de l'empire de l'opinion, sur lequel il revient souvent. Il peignait le mystérieux de sa marche, l'incertitude, le caprice de ses décisions. De là il est passé à notre délicatesse nationale, exquise, disait-il, en fait de bienséance; à la susceptibilité louable de nos mœurs; à la grâce, à la légèreté qu'elles requéraient dans le pouvoir, si celui-ci est tenté d'oser les manier.

« Dans mon système, observait-il, de mêler » tous les genres de mérite, et de rendre une » seule et même récompense universelle, j'eus » la pensée de donner la croix de la légion d'hon- » neur à *Talma;* toutefois je m'arrêtai devant » le caprice de nos mœurs, le ridicule de nos » préjugés, et je voulus au préalable faire un » essai perdu et sans conséquence : je donnai » la couronne de fer à Crescentini. La décora- » tion était étrangère, l'individu aussi, l'acte » devait être moins aperçu, et ne pouvait com- » promettre l'autorité, tout au plus lui attirer » quelques mauvaises plaisanteries. Eh bien, » résumait l'Empereur, voyez pourtant quel est » l'empire de l'opinion et sa nature; je distri- » buais des sceptres à mon gré, l'on s'empres- » sait de venir se courber devant eux, et je

» n'aurais pas eu le pouvoir de donner avec
» succès un simple ruban; car je crois que
» mon essai tourna fort mal? — Oui, Sire, a
» répondu quelqu'un, très-mal. Il fit grand
» bruit dans tout Paris; il emporta l'anathême de
» tous les salons; la malveillance s'en donna à
» cœur joie et fit des merveilles. Cependant,
» dans une des belles soirées du Faubourg St-
» Germain, l'indignation qu'elle avait créée se
» trouva noyée tout à coup par un bon mot.
» C'était une abomination, disait un beau par-
» leur, une horreur, une véritable profanation.
» Et quel avait pu être le titre de Crescentini,
» s'écriait-il? Sur quoi la belle Mme G..... se
» levant majestueusement de son siége, lui ré-
» pliqua du geste et du ton le plus théâtral, *et*
» *sa blessoure* donc, Monsieur, pourquoi la
» comptez-vous? Ce fut alors un tel brouhaha
» de joie, d'applaudissemens, que la pauvre
» Mme G..... se trouva fort embarrassée de son
» succès. »

L'Empereur, qui entendait cette anecdote pour la première fois, en a beaucoup ri, il y est revenu souvent depuis, et l'a parfois racontée à son tour.

A dîner, l'Empereur nous disait qu'il avait travaillé douze heures; et nous observions que

sa journée n'était point encore finie ; cependant il avait l'air souffrant et se montrait très-fatigué.

Mardi 8.

Combat d'Ulysse et d'Irus. — Noverraz serait notre Roi, etc.

En entrant aujourd'hui chez l'Empereur, je l'ai trouvé occupé à lire les journaux des Débats, dernièrement arrivés. A trois heures il a fait sa toilette. Son premier valet de chambre se trouvait malade; et il a répété plusieurs fois à ce sujet, durant sa toilette, qu'il s'en apercevait bien, que ceux qui le remplaçaient n'avaient ni son habitude, ni son adresse.

Le temps était supportable, nous avons marché vers le fond du bois où la calèche devait venir nous prendre.

Je me trouvais une somme disponible à Londres, je l'y avais apportée dans ma course de 1814. Les terribles souvenirs de mon émigration, et les chances nouvelles m'avaient inspiré cette prudence ; j'en recueillais le fruit. J'étais, par cette circonstance, celui de nous tous à Ste-Hélène qui se trouvait le plus à son aise ; et ce qui me rendait cette somme un vrai trésor, c'était le bonheur de pouvoir la déposer aux pieds de l'Empereur. Je la lui avais offerte déjà

plusieurs fois. Je lui en réitérai encore l'offre en ce moment, en lui retraçant les derniers outrages que le gouvernement venait de renouveler. Mme de Montholon, qui venait après nous, nous a rejoints précisément en cet instant. Elle observait à l'Empereur, qu'il marchait si vite qu'elle avait craint de le perdre; mais que mes gesticulations lui avaient servi de point de vue, et qu'elle s'embarrassait fort d'en deviner la cause. « Madame, lui a dit l'Empereur, avec une grâce » charmante, il s'agitait pour me faire accepter » ses générosités. Il s'offrait de nous faire vivre. »

Nous sommes rentrés presqu'aussitôt; il faisait très-humide, et l'Empereur se plaignait de ses dents. Depuis quelque temps ce sont des fluxions presque continuelles. Après le dîner, il a repris l'Odyssée, nous en étions au combat d'Irus contre Ulysse, sur le seuil de son propre palais, tous deux en mendians.

L'Empereur désapprouvait fort cet épisode; il le trouvait misérable, sale, inconvenant, indigne d'un Roi. « Et puis, ajoutait-il, après » avoir épuisé tout ce que j'y trouve de mauvais, » je devine ce qui m'affecte encore; je me mets » à sa place, c'est la crainte d'être rossé par un » misérable; il n'est pas donné à tout prince, à » tout général, d'avoir les épaules de ses gardes » ou des grenadiers; n'est pas porte-faix qui

» veut. Le bon Homère remédie à tout cela en
» faisant ses héros autant de colosses ; mais il
» n'en est pas ainsi parmi nous. Où en serions-
» nous, nous autres tous, a-t-il dit en parcou-
» rant de l'œil chacun de nous, si l'on en était
» encore au bon temps où la force du bras était
» le véritable sceptre. Voilà Noverraz (son valet
» de chambre), qui nous sert, il serait notre Roi
» à tous. Il faut donc convenir, a-t-il continué,
» que la civilisation fait tout pour l'ame, et la
» favorise entièrement aux dépens du corps. »

Mercredi 9.

Le Polonais aux arrêts par le Gouverneur. — Paroles de l'Empereur sur son fils et sur l'Autriche. — Nouvelles vexations. — Nouveaux outrages. — Paroles sur lord Bathurst. — Nouvelles restrictions. — Observations dictées par Napoléon.

Nous marchions pour gagner la calèche. Chemin faisant, on nous apprit que le Gouverneur venait de mettre le Polonais aux arrêts. C'est un essai, c'est un avertissement sans doute qu'il veut nous donner. La terreur est le moyen qu'il semble vouloir employer depuis l'arrivée des dernières instructions. Il s'y montre habile; nous verrons jusqu'à quel point il ira.

En entrant chez l'Empereur avant dîner, je

l'ai trouvé triste, préoccupé, sombre. La conversation l'a conduit à mentionner l'Autriche; il s'est étendu sur ses torts envers lui, sur les grandes fautes de sa politique, etc. Il a peint la faiblesse du souverain, qui n'a montré d'énergie, disait-il, que pour se perdre en morale aux yeux des peuples.

Il s'est arrêté sur la vénalité, la dépravation, l'immoralité de ceux qui ont conseillé et accompli. De-là il est passé à l'aveuglement de la politique de l'Autriche; il a peint sa position fausse et dangereuse. « Elle se trouvait, disait-» il, dans un péril des plus imminens, se lais-» sant complaisamment embrasser en front par » un colosse, quand elle n'avait pas à reculer » d'un pas; car sur ses derrières et sur son flanc » elle n'avait que des abîmes, etc., etc. »

De-là, l'Empereur est arrivé naturellement à parler de son fils. « Quelle éducation lui don-» nera-t-on, disait-il? De quels principes nour-» rira-t-on son enfance? Et s'il allait avoir la tête » faible! S'il allait tenir des.....! Si on allait » lui inspirer l'horreur de son père! Cette idée » fait frémir! observait-il douloureusement. Et » pourtant quel pourrait être le contre-poison à » tout cela? Il ne saurait y avoir désormais d'in-» termédiaire sûr, de tradition fidèle entre lui » et moi? Tout au plus un jour mes mémoires et

» peut-être aussi votre journal. Mais encore pour » surmonter les instructions de l'enfance, pour » vaincre les vices de l'entourage, faut-il déjà » une certaine capacité, une certaine force de » tête, un jugement tranchant, décisif, et tout » cela est-il donc si commun! .....» Et il avait l'air profondément affecté. «Mais parlons plutôt » d'autre chose, a-t-il prononcé fortement. » Et il n'a parlé de rien.

Nous nous sommes mis au travail. Après quelques heures, le Grand-Maréchal m'a remplacé.

En sortant de chez l'Empereur, il m'a fait appeler de sa part, pour traduire un gros paquet du Gouverneur. Mes yeux, qui se perdent tout à fait, m'ont forcé d'aller employer ceux de M. de Montholon.

En voici le contenu : 1° Une partie des nouvelles restrictions qu'on nous impose, dans lesquelles l'Empereur est traité d'une manière qu'on pourrait appeler curieuse, dans l'excès de l'indécence et de l'outrage; allant jusqu'à lui prescrire la nature et l'étendue des paroles qu'on lui permet. Le croira-t-on jamais! ..... Les pièces feront foi. (Voyez quelques lignes plus loin à la fin du jour.)

2° La forme de la déclaration qu'on présente à notre signature. Le tout respire, du reste, les vexations les plus arbitraires et les plus inutiles,

assaisonnées de tout ce que peut dicter la vengeance armée du pouvoir.

3° Enfin une lettre du Gouverneur au Grand-Maréchal, calquée sur la note présentée par le colonel Reade, dont je fis lecture à l'Empereur, et que le colonel ne voulut pas laisser; j'en ai fait mention plus haut. Toutefois, certains points très-essentiels étaient ici très-habilement supprimés ou modifiés; l'Empereur a souvent remarqué que c'était là un des talens spéciaux du Gouverneur. Je vais consigner ici ce qui m'en était resté. Bien que le résultat d'une simple lecture, et traduite à mesure à l'Empereur, j'oserais néanmoins en garantir l'exactitude.

« Les Français qui désireraient demeurer auprès du général Bonaparte, étaient astreints à signer la formule littérale qui leur serait présentée, et par laquelle ils se soumettaient à toutes les restrictions que l'on imposerait au général. Cette obligation devait être regardée comme perpétuelle. Ceux qui s'y refuseraient seraient envoyés au Cap de Bonne-Espérance; la suite du général devait être réduite de quatre personnes. Ceux qui demeureraient, seraient comme s'ils étaient nés anglais, assujétis aux lois faites pour garantir la réclusion du général Bonaparte, c'est-à-dire la peine de mort en cas qu'on se prêtât à son évasion. Chacun des Français qui se

permettrait des injures, des réflexions, ou une mauvaise conduite envers le Gouverneur ou le gouvernement, serait sur-le-champ expédié au Cap de Bonne-Espérance, d'où il ne lui serait fourni aucun moyen de retourner en Europe, le tout, dans ce cas, devant être à ses frais. »

Pendant le dîner et la plus grande partie du soir, ces pièces ont été le sujet de la conversation. L'article de la lettre du Gouverneur, transmettant les instructions des ministres, et portant que ceux de nous qui manqueraient d'égards pour le Gouverneur, ou se montreraient autrement répréhensibles, seraient envoyés au Cap et de là en Europe; et que dans ce cas, on y insistait fortement, ce serait à nos frais, nous a fort réjouis. Comme nous nous égayions beaucoup sur cette tournure, l'Empereur a dit : « Je » conçois que ce genre de menace vous étonne » et vous paraisse ridicule; mais il est des plus » simples pour lord Bathurst, et je suis sûr » qu'il n'imagine pas de plus terrible punition » au monde. Voilà les mœurs de la boutique ! »

L'Empereur a fini la soirée en nous lisant Adélaïde Duguesclin. Il y a une belle tirade sur les Bourbons; l'Empereur, après l'avoir lue, a dit : « Ne s'était-on pas avisé, au temps de » ma puissance, de la supprimer au théâtre, » craignant qu'elle ne me blessât. Le hasard

» me le fit savoir, et j'ordonnai de la rétablir.
» C'était ainsi qu'il en était d'une foule de cho-
» ses. On a mis souvent bien de la gaucherie
» à vouloir me servir ou m'être agréable. »

N. B. Nous transcrivons ici les restrictions mentionnées quelques lignes plus haut. Elles sont curieuses de leur nature, et serviront plus que beaucoup de raisonnemens à donner une idée juste de notre situation; mais ce qui achève de donner du prix à cette pièce, c'est que les observations qui accompagnent chaque article sont de l'Empereur lui-même.

Restrictions faites par sir Hudson Lowe, et communiquées à Longwood, le 19 octobre 1816; mais qu'il avait déjà mises à exécution par différens ordres secrets, depuis le mois d'août précédent, et qu'il ne communiqua jamais aux officiers de service, honteux sans doute de leur contenu.

Texte des restrictions. « 1° Longwood avec
» la route par Hut's gate, le long de la monta-
» gne jusqu'au poste des signaux, près d'*Alarm-*
» *House*, sera établie comme limite. »

Observation. Le prédécesseur de sir Hudson-Lowe avait étendu la ligne des limites sur les sommets des montagnes; mais s'étant aperçu, une quinzaine de jours après, qu'en déplaçant un peu le poste des soldats, il comprendrait

dans les limites la maison et le jardin du secrétaire-général Brook, il se hâta de faire ce changement.

A environ quatre-vingts toises de la route est le jardin de Corbett, où sont huit ou dix chênes qui donnent quelque ombrage; on y trouve une fontaine et quelque fraîcheur. Par les nouvelles restrictions, en ne permettant plus que la grande route, on a substitué une simple ligne à une surface, et on a exclu des limites la maison du secrétaire, et le jardin Corbett.

« 2° Des sentinelles marqueront les limites » que personne ne pourra traverser pour approcher de la maison de Longwood, ou de son » jardin, sans la permission du Gouverneur. »

Observation. D'après les premiers réglemens auxquels était soumis notre établissement dans cette île, et que le Gouvernement anglais a approuvés, voici comment on venait à Longwood. Le Gouverneur, l'Amiral, le Colonel commandant le régiment et le camp, les deux membres du conseil de la compagnie des Indes et le secrétaire-général, qui étaient les principales autorités de l'île, pouvaient traverser la ligne des sentinelles, sans aucune passe ou permission de qui que ce soit. Les habitans devaient avoir une permission du Gouverneur; les marins, de leur amiral; les soldats, de leur colonel; et enfin,

les habitans, les marins, les officiers, pouvaient tous venir avec une permission du comte Bertrand, lorsque l'Empereur les faisait demander. Cet arrangement, qui subsista huit mois, n'eut aucun inconvénient; par le réglement actuel, qui est en force depuis le mois d'août, mais qui n'a été communiqué que par cet article, nous sommes gardés au secret, sans que nous ayons aucun commerce avec les habitans : ces derniers, les officiers et les marins répugnent également à l'idée d'avoir à aller demander au Gouverneur la permission de se rendre à Longwood, et d'avoir à subir un interrogatoire sur le motif qui les y fait aller. Les étrangers, soit officiers, soit fonctionnaires, venant des Indes qui touchaient cette île, et qui désiraient voir l'Empereur, se présentaient ordinairement chez le comte Bertrand, qui leur disait le jour et l'heure où ils seraient reçus. Durant leur séjour dans l'île, ils étaient regardés comme citoyens, et, avec des permissions du comte Bertrand, ils pouvaient, lorsque cela leur plaisait, venir visiter Longwood; et encore une fois, cet arrangement subsista huit mois sans qu'il en résultât aucun inconvénient. S'il arrivait quelques étrangers qui attiraient les soupçons du Gouverneur, il pouvait aussitôt défendre leur débarquement ou les empêcher de passer le premier poste.

Enfin le Gouverneur, par le rapport des sentinelles, savait tous les jours le nom des personnes qui étaient venues à Longwood; mais lorsque tout cela fut changé dans le mois d'août, le Gouverneur essaya de nous imposer l'obligation de recevoir les étrangers auxquels il voulait être agréable, de les recevoir le jour qu'il lui plairait. C'était le comble de l'outrage!!! L'Empereur fut obligé de déclarer qu'il ne verrait plus personne, et il termina ainsi toutes ces insultes.

« 3° La route à la gauche de Hut's gate qui re-
» tourne par *Woodridge* à Longwood, n'ayant
» jamais été fréquentée par le général Bona-
» parte, depuis l'arrivée du Gouverneur, le
» poste qui l'observait sera en grande partie re-
» tiré. Cependant, toutes les fois qu'il voudrait
» aller à cheval dans cette direction, en préve-
» nant l'officier à temps, il n'éprouvera aucun
» obstacle. »

Observation. Dans la première observation on a prouvé que les limites avaient été réduites de ce côté; ici elles sont bien plus réduites encore. C'est une étrange manière de raisonner que de prendre cette décision, sous le prétexte que la vallée n'a pas été fréquentée pendant six mois. Il est vrai que depuis plusieurs mois, Napoléon, tourmenté par les vexations du commandant, n'est point sorti. De plus, une partie

de la vallée n'est point praticable en temps de pluie; dans l'autre partie on a formé un camp. Cependant lord Bathurst dit dans son discours au parlement. « Que cette route n'avait été dé-
» fendue que lorsqu'on s'aperçut qu'il (le géné-
» ral Bonaparte) avait abusé de la confiance
» qu'on avait en lui pour essayer de corrompre
» les habitans. » Mais ici il est en contradiction avec sir Hudson Lowe. L'offre que l'on fait de se promener dans cette vallée lorsqu'on le désirerait est évidemment illusoire; les détails ordonnés pour l'exécution la rendent impossible. Cette offre n'a pu être et n'a pas été accomplie. En perdant cette promenade, il est devenu impossible d'aller dans le jardin de miss Mason, où se trouvent quelques grands arbres qui donnent de l'ombre. De sorte qu'il n'y a plus un point dans les limites où les détenus peuvent se promener, où ils puissent trouver un peu d'ombre et une fontaine. Dans le reste de l'enceinte on a placé des sentinelles. Sous prétexte de malentendu dans les ordres ou autrement, toute personne peut être arrêtée, et cela est arrivé plusieurs fois aux officiers français.

« 4° S'il (le général Bonaparte) voulait pro-
» longer sa promenade dans quelqu'autre di-
» rection, un officier de l'état-major du Gouver-
» neur (s'il en est informé à temps), sera prêt à

» l'accompagner. Si le temps manquait l'officier
» de service à Longwood le remplacerait.

» L'officier qui le surveille a ordre de ne point
» l'approcher, à moins qu'il ne soit demandé,
» et de ne jamais surveiller sa promenade, ex-
» cepté pour ce que lui commande son service,
» c'est-à-dire de veiller à tout ce qui pourrait
» dans ces promenades s'écarter des règles éta-
» blies, et de l'en avertir respectueusement. »

Observation. Ceci est inutile, l'Empereur ne sortira pas, tant qu'il verra le désir de le soumettre à une inspection directe et publique. En outre, les officiers de l'état-major ont ordre de faire un rapport de tout ce que les Français peuvent avoir dit en conversation avec eux. Ceci fournit des occasions à la calomnie. Plusieurs officiers ont refusé de jouer ce rôle honteux, et ont déclaré qu'ils n'étaient point des espions, pour répéter les conversations qu'on pouvait avoir avec eux, dans l'intimité d'une promenade.

« 5° Les réglemens, déjà en force, pour em-
» pêcher les communications avec qui que ce
» soit sans la permission du Gouverneur, doivent
» être strictement exécutés. En conséquence, il
» est requis du général Bonaparte, qu'il s'abs-
» tienne d'entrer dans aucune maison, ou d'en-
» gager aucune conversation avec les personnes

» qu'il pourrait rencontrer (excepté ce que de-
» mandent les salutations et les politesses ordi-
» naires, qu'il aurait à rendre); à moins que ce
» ne soit en présence d'un officier anglais. »

Observation. Jusqu'ici cet excès d'outrage avait été éludé. L'Empereur ne reconnaît, ni dans le Gouverneur, ni dans ses agens, le droit de lui rien imposer; mais quel est l'objet de cet article? D'insulter le caractère des détenus et de les avilir!!! de chercher à faire naître des querelles avec les sentinelles. L'enceinte est moralement annullée puisqu'on ne peut parler à personne, ni entrer dans aucune maison. Ceci est si extraordinaire, qu'on est obligé de croire, ce que plusieurs personnes soupçonnaient déjà, que sir Hudson Lowe est quelquefois sujet à des *vertiges*.

« 6° Les personnes qui, avec le consentement
» du général Bonaparte, peuvent toujours rece-
» voir du Gouverneur des permissions pour le
» visiter, ne peuvent, malgré ces permissions,
» communiquer avec aucune autre personne de
» sa suite, à moins que ce ne soit spécialement
» exprimé dans ces permissions. »

Observation. Ceci est également inutile, personne n'a été reçu depuis que le commandant actuel a renversé ce qu'avait établi son prédécesseur; cependant il résulte de cette restric-

tion, que si Napoléon devait recevoir un étranger, comme aucun de ses officiers ne pourrait être présent, ni aucun de ses domestiques faire son service, il serait obligé d'ouvrir lui-même les portes; et que comme il n'entend pas l'anglais, si la personne admise ne parlait pas français, il s'en suivrait que la conversation demeurerait muette, et l'entrevue réduite à une pure exhibition.

« 7° Au coucher du soleil, l'enceinte du jardin autour de Longwood, sera regardée » comme étant les limites; à cette heure, des » sentinelles seront placées à l'entour; mais de » manière à ne pas incommoder le général » Bonaparte, en observant sa personne, s'il » voulait continuer sa promenade dans le jardin après cette époque. Les sentinelles seront » portées, pendant la nuit, à toucher la maison, » comme cela se pratiquait auparavant; et l'admission sera interdite, jusqu'à ce que les sentinelles soient retirées le lendemain matin, de » la maison et du jardin.

Observation. Pendant les grandes chaleurs, le seul moment où l'on puisse se promener est le coucher du soleil. Pour ne point se rencontrer avec les sentinelles, il faudra rentrer dans la maison, quoiqu'il fasse encore plein jour, et pourtant il aura été impossible de sortir tout le

temps qu'il aura fait du soleil, cet endroit étant privé d'ombre, d'eau, de verdure ou de fraîcheur. Selon cette nouvelle restriction, on ne peut sortir le soir; l'Empereur ne peut prendre aucun exercice à cheval. Il est dans une petite maison tout à fait insuffisante, mal construite et malsaine; il y manque même de l'eau; on ne perd aucune occasion de lui faire éprouver un manque d'égards. Sa constitution, quoique robuste, en est extrêmement attaquée.

« 8° Toute lettre pour Longwood sera mise » par le Gouverneur sous une enveloppe ca- » chetée et envoyée à l'officier de service, pour » être délivrée, cachetée, à l'officier de la suite » du général Bonaparte, auquel elle est adres- » sée, lequel, par ce moyen, sera assuré que » personne, autre que le Gouverneur, n'en con- » naît le contenu.

» De la même manière, toute lettre des per- » sonnes de Longwood doit être délivrée à l'of- » ficier de service, mise sous une seconde en- » veloppe cachetée, et adressée au Gouverneur, » ce qui assurera que personne, autre que lui, » n'en connaîtra le contenu.

» Aucune lettre ne doit être écrite ou envoyée, » aucune communication de quelque espèce » qu'elle soit, ne doit être faite, excepté en la » manière susmentionnée. On ne peut avoir au-

» cune correspondance dans l'île, excepté pour
» les communications qui sont indispensables à
» faire au pourvoyeur. Les notes qui les con-
» tiendraient doivent être données ouvertes à
» l'officier de garde, qui sera chargé de les faire
» parvenir.

» Les restrictions susmentionnées, commen-
» ceront à s'observer le 10 du courant. Sainte-
» Hélène, 9 octobre 1816. H. Lowe.

Observation. Ceci ne regarde pas l'Empereur, qui n'écrit, ni ne reçoit pas de lettres; en conséquence on ne demande qu'une explication. Regarderait-on, comme un délit, ce que ces officiers pourraient écrire dans des lettres confidentielles à leurs connaissances? Ou, lorsque ceux qui doivent lire ces lettres se seront convaincus que leur contenu ne renferme rien de contraire à la sûreté de l'état ou à sa politique, oublieraient-ils le contenu de ces lettres, de manière à ce qu'elles ne soient jamais le sujet de conversations ou d'abus!!!

S'il en était ainsi, toute correspondance doit être considérée comme défendue. La saisie commise sur la personne du comte Las Cases, justifie amplement cette observation.

Le but de cet article, comme l'a prouvé l'inquisition exercée dans toute l'île, est que les papiers-nouvelles n'informent pas l'Europe de

la conduite criminelle que l'on suit ici. On se donnera bien de la peine pour obtenir ce résultat. Il eût été bien plus simple de se conduire de manière à n'avoir rien à cacher. On alla bien plus loin dans une lettre datée du 1er juillet 1816, adressée au comte Bertrand. On défendit même des communications verbales avec les habitans. C'est le délire de la passion et de la haine, ou plutôt une preuve manifeste de folie. Ce réglement est un léger exemple de toutes les vexations qui font l'occupation journalière du Gouverneur actuel. Que lord Bathurst dise maintenant que sir H. Lowe n'a fait aucune restriction ; que la correspondance du ministère a été entièrement à l'avantage des personnes détenues, que le seul objet a été la sûreté de la détention. En proie à un traitement aussi absurde et aussi ignoble, l'Empereur n'est point sorti depuis plusieurs mois. Tous les gens de l'art peuvent prédire qu'il succombera à ce genre de vie. C'est une manière de l'assassiner aussi certaine et plus barbare que le fer et le poison. (*Quelle horrible prophétie !*)

Lundi 10.

Nos anxiétés, nos peines au sujet des nouvelles restrictions. — Anecdotes de Campo-Formio; MM. de Cobentzel, Gallo, Clarke. — Le comte d'Antraigues.

Nous étions convenus de nous réunir tous ce matin chez le Grand-Maréchal pour conférer sur ce que le Gouverneur venait de nous transmettre, afin d'adopter un parti uniforme. Je me suis trouvé incommodé, je n'ai pu m'y rendre. Je lui ai écrit mon opinion; je lui ai mandé que, dans une situation aussi délicate, j'avais beau faire, je ne pouvais arriver à aucune conclusion positive; je trouvais toujours o = o.

En effet, le point était des plus difficiles et des plus graves. Il s'agissait de se soumettre à des restrictions nouvelles, de se mettre sous la dépendance du Gouverneur, qui en abusait d'une manière indigne, qui s'exprimait vis-à-vis de l'Empereur avec les formes les plus indécentes, et qui annonçait que ce pouvait et devait croître encore, ou l'on était immédiatement arraché d'auprès de l'Empereur, renvoyé au Cap, et de là en Europe.

D'un autre côté, l'Empereur, indigné des vexations dont on nous accablait à cause de lui, ne voulait pas que nous nous y soumissions davantage. Il exigeait que nous le quittassions

plutôt tous, que nous retournassions tous en Europe témoigner que nous l'avions vu ensevelir tout vivant.

Mais était-il en notre pouvoir de supporter une pareille idée? La mort nous eût paru préférable à nous séparer de celui que nous servions, que nous admirions, que nous aimions, auquel nous nous attachions chaque jour davantage, et par ses qualités personnelles, et par les maux que l'injustice et la haine accumulaient sur sa tête? Voilà quel était le véritable état de la question. Nous étions déchirés, et ne savions à quoi nous résoudre. Je terminais ma lettre en disant que si j'étais laissé à moi seul, je signerais sans observations tout ce que le Gouverneur me présenterait; que si l'on prenait un parti collectif, je l'adopterais aveuglément.

Le Gouverneur avait trouvé un moyen de nous attaquer en détail : il se disait déterminé à renvoyer chacun de nous suivant sa volonté et son caprice.

L'Empereur n'était pas bien; le docteur lui a trouvé des principes de scorbut. Il m'a fait venir; nous avons beaucoup causé sur les objets qui nous occupent dans ce moment. Il a voulu se mettre au travail pour se distraire, et a pris le chapitre de Léoben qui lui est tombé sous la main.

La lecture finie, la conversation a continué sur les conférences qui ont amené le traité de Campo-Formio. Je renvoie à ces chapitres pour le portrait et le caractère du premier négociateur autrichien, *M. de Cobentzel*, que Napoléon surnomma dans le temps *l'ours du nord*, à cause du grand rôle, disait-il, que sa grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des négociations.

« M. de Cobentzel était dans ce moment, di-
» sait l'Empereur, l'homme de la monarchie
» autrichienne, l'ame de ses projets, le direc-
» teur de sa diplomatie. Il avait occupé les pre-
» mières ambassades de l'Europe, et s'était
» trouvé long-temps auprès de Catherine, dont
» il avait capté la bienveillance particulière.
» Fier de son rang et de son importance, il ne
» doutait pas que la dignité de ses manières et
» son habitude des cours ne dussent écraser fa-
» cilement un général sorti des camps révolu-
» tionnaires : aussi aborda-t-il le général fran-
» çais, observait Napoléon, avec une certaine
» légèreté; mais il suffit de l'attitude et des pre-
» mières paroles de celui-ci, pour le remettre
» aussitôt à sa place, dont, au demeurant, il ne
» chercha jamais plus à sortir. »

Les conférences languirent d'abord beaucoup; M. de Cobentzel, suivant la coutume du cabinet

autrichien, se montra fort habile à traîner les choses en longueur. Cependant le général français résolut d'en finir. La conférence qu'il s'était dit devoir être la dernière, fut des plus vives; il en arriva à mettre le marché à la main; il fut refusé. Se levant alors dans une espèce de fureur il s'écria très-énergiquement : « Vous » voulez la guerre? eh! bien, vous l'aurez. » Et saisissant un magnifique cabaret de porcelaine que M. de Cobentzel répétait chaque jour avec complaisance lui avoir été donné par la grande Catherine, il le jeta de toutes ses forces sur le plancher où il vola en mille éclats. « Voyez, s'é- » cria-t-il encore, eh! bien, telle sera votre mo- » narchie autrichienne avant trois mois, je vous » le promets. » Et il s'élança précipitamment hors de la salle. M. de Cobentzel demeura pétrifié, disait l'Empereur; mais *M. de Gallo*, son second, et beaucoup plus conciliant, accompagna le général français jusqu'à sa voiture, essayant de le retenir; « Me tirant force coups » de chapeau, disait l'Empereur, et dans une » attitude si piteuse, qu'en dépit de ma colère » ostensible, je ne pouvais m'empêcher d'en » rire intérieurement beaucoup. »

M. de Gallo était l'ambassadeur de Naples à Vienne; il y avait conduit la princesse de Naples, seconde femme de l'empereur François,

dont il possédait toute la confiance et qu'il gouvernait absolument; elle, à son tour, gouvernait son mari, de sorte que M. de Gallo jouissait d'un fort grand crédit à la Cour de Vienne. Aussi quand l'armée d'Italie, marchant sur Vienne, imposa l'armistice de Léoben, l'Impératrice, dans une crise aussi terrible, jeta les yeux sur son confident pour le charger de détourner le péril. Il devait voir le général français comme en passant, et tâcher d'obtenir de lui qu'il voulût bien l'accepter pour négociateur. Napoléon bien au fait de toutes les circonstances, se promit bien d'en tirer un grand parti; aussi, en recevant M. de Gallo, il lui demanda qui il était. Le courtisan favori, déconcerté d'être obligé de décliner son nom, lui répondit qu'il était le marquis de Gallo, chargé de la part de l'Empereur d'Autriche de lui faire quelques ouvertures. « Mais, dit Napoléon, votre nom n'est point al-
» lemand? — Il est vrai, répondit M. de Gallo,
» je suis ambassadeur de Naples. — Et depuis
» quand, répliqua sèchement le général fran-
» çais, ai-je à traiter avec Naples? Nous som-
» mes en paix. L'Empereur d'Autriche n'a-t-il
» donc plus chez lui aucun des négociateurs
» de la vieille roche? Toute la vieille aristocra-
» tie de Vienne est-elle éteinte? » M. de Gallo épouvanté que de pareilles observations arri-

vassent officiellement au cabinet de Vienne, ne fut dès cet instant occupé qu'à complaire en tout au jeune général.

Napoléon radouci lui demanda des nouvelles de Vienne, parla des armées du Rhin, de Sambre et Meuse; il en tira tout ce qu'il en voulut, et quand il fallut se séparer M. de Gallo lui demanda, en attitude de suppliant, s'il pouvait espérer d'être accepté pour négociateur, et s'il devait aller chercher des pleins pouvoirs à Vienne. Napoléon n'avait garde de le refuser; il venait de prendre un avantage qu'il ne perdit jamais. M. de Gallo, devenu plus tard, par la suite des événemens que tout le monde connaît, ambassadeur de Naples auprès du premier Consul, et même celui de Joseph auprès de l'empereur Napoléon, lui parlait quelquefois de cette scène, lui avouant naïvement que de sa vie personne ne l'avait autant effrayé.

Clarke était le second négociateur français comme M. de Gallo était celui de l'Autriche.

« Clarke, disait l'Empereur, avait été envoyé » en Italie par le Directoire, qui commençait à » me croire dangereux; il l'avait chargé d'une » mission apparente et publique; mais il avait » l'ordre secret de m'observer, de s'assurer même » si, au besoin, il y aurait possibilité de me faire » arrêter; et comme il y aurait eu peu de sû-

» reté à s'adresser aux officiers de mon armée à
» cet égard, les premières informations se pri-
» rent auprès du Directoire cisalpin, qui ré-
» pondit qu'on devait s'éviter toute peine sur ce
» point, et n'y plus songer. »

« Dès que je fus informé des véritables instruc-
» tions de Clarke, j'abordai franchement le sujet
» avec lui : il m'importait peu qu'on rendît des
» comptes, disais-je. Il ne tarda pas à s'en con-
» vaincre. Sa mission en Autriche, repoussée
» par cette puissance, je lui offris de le faire tra-
» vailler, et il me resta ; depuis, je n'ai cessé d'en
» prendre soin, suivant ma coutume, bien qu'au
» fond nous n'eussions peut-être pas une grande
» sympathie, et je l'aurais indubitablement re-
» pris lors de mon retour, si je l'eusse retrouvé
» dans les rangs avec les autres : on sait que je
» me défaisais difficilement de ceux avec qui
» j'avais commencé; quand on s'était une fois
» embarqué avec moi, je ne savais pas ce que
» c'était que de jeter quelqu'un à la mer; il me
» fallait y être forcé. Son premier talent était
» d'être grand travailleur. »

Après brumaire, Clarke se trouva naturellement près du premier Consul, comme aide-de-camp ou autrement. Il y avait alors moins d'étiquette au palais, les attributions étaient moins distinctes, on y vivait beaucoup plus en famille.

L'entourage du Consul formait une table commune : Clarke y eut quelques querelles ; il était très-susceptible, fort pointilleux. Quelque chose en ayant rejailli jusque sur le premier Consul même, celui-ci le nomma à l'ambassade de Florence auprès de la reine d'Étrurie. Le poste était charmant en lui-même ; mais c'était une disgrâce ; Clarke sollicita long-temps et de toute manière pour être rappelé. Cet heureux moment arriva ; mais son épreuve n'était pas finie. Le premier Consul lui parlait peu, le faisait courir aux Tuileries, à Saint-Cloud, au camp de Boulogne, ne s'expliquait point, ne lui accordait rien. Clarke, au désespoir, confiait à quelqu'un qu'il ne lui restait plus qu'à aller se jeter dans la Seine, ne pouvant supporter plus long-temps l'apparence du mépris et le dénuement de sa situation. Il en était là, quand tout-à-coup il lui arriva et au même instant de se trouver nommé secrétaire du cabinet topographique, conseiller d'état, et autres choses encore, lui composant un traitement peut-être de 60 à 80 mille francs. C'était là le faire de Napoléon ; il est connu que son premier bienfait en amenait immédiatement presque toujours beaucoup d'autres. Dans ces cas, il ne donnait pas, il accablait ; mais encore fallait-il

savoir profiter de cet instant; il pouvait être sans bornes, ou s'évanouir sans retour.

J'avais beaucoup connu le général Clarke à titre d'ancien camarade de l'école militaire. Dans le temps, il m'a raconté que quelques jours avant la bataille d'Iéna, l'Empereur, sous la dictée duquel il venait d'écrire une foule d'ordres et d'instructions, s'était mis à causer familièrement, tout en marchant dans sa chambre, et qu'il avait dit : « Dans trois ou quatre jours » nous donnerons une bataille que je gagnerai : » elle me portera au moins à l'Elbe, et peut-» être à la Vistule. Là je donnerai une seconde » bataille, que je gagnerai de même. Alors....., » alors....., dit-il, d'un air méditatif, et la main » sur le front..... Mais c'est assez, ne faisons » point de romans..... Clarke, dans un mois » vous serez Gouverneur de Berlin, et l'Histoire » vous citera comme ayant été, dans la même » année, et dans deux guerres différentes, Gou-» verneur de Vienne et de Berlin, c'est-à-dire, » des monarchies d'Autriche et de Prusse. Et à » propos de cela, ajouta-t-il, en riant, que vous » a donné François, pour avoir gouverné sa ca-» pitale? — Sire, rien du tout. — Comment, rien » du tout? c'est bien fort! Eh bien, c'est donc » à moi à payer sa dette. Et il lui donna une as-» sez forte somme pour acheter, autant que je

» puis me le rappeler, un hôtel à Paris, ou
» une maison de campagne dans les environs. »

Du reste, il est à remarquer que les événemens dépassèrent même les combinaisons de Napoléon : il ne donna qu'une bataille ; le 17e jour, il était dans Berlin, et il se trouva porté jusqu'à la Vistule.

« Clarke, disait Napoléon, avait la manie des
» parchemins ; il passait une partie de son
» temps, à Florence, à rechercher ma généalo-
» gie ; il s'occupait aussi beaucoup de la sienne,
» et était venu à bout de se persuader, je crois,
» qu'il était le parent de tout le Faubourg St-
» Germain. Nul doute qu'il ne se croie aujour-
» d'hui beaucoup plus relevé d'être le ministre
» d'un Roi légitime, que d'avoir été celui d'un
» Empereur parvenu. Il jouit dans ce moment,
» dit-on, d'une grande faveur, je lui en souhaite
» la durée : elle a commencé peu de jours avant
» mon arrivée à Paris, au moment où la cause
» du Roi était désespérée ; il aura trouvé beau
» d'accepter un ministère, quand tout paraissait
» perdu. Je n'ai rien à dire contre ; cela peut
» avoir son beau côté, mais il faut avoir des con-
» venances, et il en a manqué. Toutefois je lui
» pardonne facilement ce qui me concerne....
» Plus d'une fois, en 1813 et en 1814, on es-
» saya de m'inspirer des doutes sur sa fidélité ;

» je ne m'y arrêtai jamais : je l'ai toujours cru » probe, honnête ; » et les intimes du duc de Feltre, peuvent attester que Napoléon n'était que juste dans l'opinion qu'il avait prise des sentimens de son ministre.

Le duc de Feltre, en rendant compte à l'Empereur de l'arrivée de M. le Comte d'Artois en Suisse, lui conseillait de faire la paix. L'Empereur lui répondit, sous la date du 22 février 1814, « ..... Quant au conseil que vous me » donnez de faire la paix, c'est trop ridicule ; » c'est en s'abandonnant à de telles idées, qu'on » gâte l'esprit public. C'est du reste me suppo- » ser bien fou ou bien bête, que de croire que » si je pouvais faire la paix, je ne la ferais pas.

» C'est à cette opinion, que je peux faire la » paix depuis quatre mois, mais que je ne le » veux pas, que sont dus tous les malheurs de » la France. Je croyais mériter qu'on m'épargnât » au moins la démonstration de pareils senti- » mens. »

L'Empereur revenant à l'époque de Campo-Formio, s'est arrêté sur le comte d'Antraigues, son arrestation, les papiers qu'on lui saisit, les grandes découvertes qu'ils fournirent, l'indulgence avec laquelleil le traita, la déloyauté dont il en fut payé, etc., etc., etc.

Le comte d'Antraigues, de beaucoup d'esprit,

intrigant et doué d'avantages extérieurs, avait acquis une certaine importance au commencement de notre révolution; membre du côté droit de la constituante, il émigra lors de sa dissolution, et se trouvait dans Venise, au moment où nous menacions cette ville, sous un titre diplomatique russe; il y était l'ame et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea le péril de cette république, il voulut s'évader; mais il tomba dans un de nos postes, et fut pris avec tous ses papiers. Le général en chef nomma une commission spéciale pour en faire le dépouillement, et l'on demeura fort étonné des mystères qu'ils découvrirent : on y trouva entre autres toutes les preuves de la trahison de Pichegru, qui avait sacrifié ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi : le plus grand crime qu'un homme puisse commettre sur la terre, s'écriait avec indignation l'Empereur, celui de faire égorger froidement les hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur.

Le comte d'Antraigues, une fois ses secrets découverts, s'exprima avec tant de franchise et d'adresse, que Napoléon, croyant l'avoir gagné, ou plutôt, se laissant gagner lui-même, le traita avec la dernière indulgence; le défendit contre le Directoire, qui insistait pour le faire fusiller,

et le laissa libre, sur parole, dans Milan. Quelle ne fut pas sa surprise et son indignation d'apprendre un matin, que M. d'Antraigues venait de s'évader en Suisse, et publiait un libelle infâme contre lui, lui reprochant les mauvais traitemens qu'il en avait reçus, se plaignant d'en avoir été mis aux fers. Cette imposture causa un tel scandale, que plusieurs diplomates étrangers, qui avaient été témoins du contraire, le témoignèrent spontanément dans une déclaration publique.

Ce comte d'Antraigues, aussi tard que 1814, je crois, est mort en Angleterre d'une manière affreuse; assassiné par son valet de chambre, à la vue de sa femme, la célèbre chanteuse Ste-Huberti.

Pichegru se trouvait précisément alors à la tête du Corps-Législatif et à-peu-près en guerre ouverte avec le Directoire. On juge de quel prix furent pour celui-ci des pièces aussi graves et aussi authentiques contre ses adversaires. Cette découverte influa beaucoup sur le parti que prit Napoléon dans les affaires de fructidor; il fut une des principales causes qui déterminèrent sa fameuse proclamation, laquelle amena le triomphe du Directoire.

Desaix, qui servait sous Moreau dans l'armée du Rhin, ayant profité de l'armistice pour venir

faire connaissance avec le général en chef de l'armée d'Italie, qui lui inspirait la plus vive admiration, se trouvait auprès de Napoléon à-peu-près vers le temps de cette grande circonstance. Napoléon lui ayant fait confidence de la trahison de Pichegru, Desaix répondit : « Mais nous » le savions sur le Rhin il y a plus de trois mois. » Un fourgon enlevé au général Klinglin nous » a livré toute la correspondance de Pichegru » avec les ennemis de la république. — Mais » Moreau n'en a-t-il donc donné aucune con- » naissance au Directoire? — Non. — Eh! bien, » c'est un crime, s'écria Napoléon : quand il » s'agit de la perte de la patrie le silence est une » complicité. » On sait que plus tard, quand Pichegru eut succombé, Moreau en donna connaissance au Directoire en l'accompagnant d'une réprobation injurieuse, ce qui était un nouveau tort, disait Napoléon. « En ne parlant pas plus » tôt, il avait trahi la patrie; en parlant aussi » tard il accablait un malheureux. »

Vendredi 11 au Samedi 12.

Un rêve de l'Empereur.

Aujourd'hui l'on a recu six mille francs de l'argenterie brisée. C'est ce que l'Empereur a estimé indispensable pour suppléer à nos be-

soins journaliers de chaque mois, et il a ordonné de répéter cette opération en conséquence.

L'Empereur a continué d'être fort souffrant et très-affaissé : il n'a paru au milieu de nous qu'à l'heure de son dîner. Il a été fort peu causant, n'a point travaillé. J'ai été une grande partie du jour avec lui dans sa chambre. Il est revenu souvent sur notre situation vis-à-vis du Gouverneur. Il m'a dit sur ce sujet des choses bien remarquables . . . . . .

. . . . . .

Après dîner l'Empereur est revenu sur un rêve qu'il avait eu, disait-il, dans la nuit. Une dame avec laquelle il avait eu peu de relation, (Mme Clarke, duchesse de Feltre), lui avait apparu, lui avait dit qu'elle était morte et avait ajouté beaucoup de particularités suivies et raisonnables. « Elles avaient été si claires, si po-
» sitives, disait l'Empereur, que j'en ai été frap-
» pé; si bien que si je venais à apprendre que
» cette dame est morte en effet, mes idées natu-
» relles en seraient renversées, je serais obligé
» de me rendre, et de faire, a-t-il dit en riant et
» regardant l'un de nous, comme ceux qui
» croient aux rêves et aux revenans. »

L'Empereur avait peu mangé, il était affaissé et visiblement très-souffrant ; il s'est retiré pres-

qu'aussitôt, et sa démarche nous affectait beaucoup. Nous n'avions pu nous empêcher de remarquer combien il changeait.

Dimanche 13.

Besoins de l'Empereur. — Ses reprises sur le prince Eugène.

Sur les dix heures l'Empereur est entré chez moi. Il a entr'ouvert la porte de ma chambre à coucher, se récriant sur ma paresse. Il m'a surpris les pieds dans l'eau. J'étais souffrant. J'ai couru bientôt le rejoindre sous la tente, où il a voulu déjeûner. Il m'a dit avoir ordonné des notes relatives aux nouvelles restrictions afin de ne pas laisser passer condamnation sur nous sans créer du moins une espèce de responsabilité pour ceux qui exécutent. De-là il est passé à calculer les lots d'argenterie qui restent à vendre, et le temps que cela peut nous faire vivre ; et comme je répétais mes offres, en lui disant qu'il était pourtant bien dur qu'il se privât de son argenterie, il a répondu : « Mon cher, dans quelque » position que je me trouve, jamais ces objets » de luxe ne sont rien pour moi; et quant aux » autres, quant au public, la simplicité sera » toujours mon plus bel ornement. » Et de-là il est passé à dire qu'il avait d'ailleurs la res-

source du prince Eugène, qu'il avait même envie de lui faire écrire une note pour lui demander le crédit nécessaire à sa subsistance, quand l'argenterie serait épuisée, et le charger dès cet instant de lui faire parvenir, à Ste-Hélène, des livres essentiels qu'on avait négligé de lui envoyer de Londres, et quelque peu de vin soigné, dont il avait besoin comme remède. « Quoique » pour le vin, continua-t-il, ceux qui ne nous » aiment pas en Europe, ne manqueraient pas » de dire que nous ne songeons ici qu'à boire » et manger. » Il a répété à ce sujet qu'il n'éprouvait nul embarras de s'adresser à son fils Eugène, qui lui devait tout, qui tenait de lui son état et toutes ses richesses, que ce serait lui faire injure que de douter un instant de son empressement, ayant d'ailleurs à exercer sur lui des reprises pour 10 à 12 millions peut-être.

A déjeûner, il a fait venir le Polonais qui doit bientôt nous quitter. Après déjeûner il a voulu se mettre au travail; mais il se sentait fort assoupi et s'est endormi à plusieurs reprises. Il a gagné sa chambre pour se livrer tout à fait au sommeil, me donnant rendez-vous à une heure de là pour travailler à l'anglais; mais il a continué à être dans le même état d'assoupissement, qu'il n'a interrompu que par un bain très-prolongé, suivant sa coutume, et comme il les

prend très-chauds, on a lieu de s'étonner qu'ils ne lui soient pas très-nuisibles.

Il a peu dîné, se plaignait de vieillir beaucoup, de dormir mal et irrégulièrement. Il a causé assez long-temps sur les ballons, a ri de toutes les biographies qui s'obstinaient à le faire escalader, l'épée à la main, le ballon de l'école Militaire, et a cité, comme un véritable prodige, la singularité du ballon, qui, lancé à son sacre, fut tomber en peu d'heures dans les environs de Rome, et porter aux habitans de cette grande ville des nouvelles de leur souverain et de la cérémonie qu'il venait d'accomplir.

Il a essayé de nous lire du don Quichotte; mais s'est arrêté au bout d'une demi-heure : il ne peut désormais lire guère plus long-temps. Sa santé s'altère visiblement. Il me répète souvent que nous sommes bien vieux, qu'il l'est encore bien plus que moi, et ces mots pour lui disent beaucoup.

Lundi 14.

Déclaration exigée envoyée au Gouverneur. — Beaucoup de livres modernes, pures spéculations. — Fausseté des portraits créés par l'esprit de parti, etc. — Général Maison.

Aujourd'hui, le Grand-Maréchal a envoyé au Gouverneur les nouvelles déclarations qu'on

avait exigées de nous ; elles étaient uniformes et de la teneur suivante :

« Je, soussigné, déclare par la présente que » mon désir est de rester dans l'île de Sainte- » Hélène et de partager les restrictions imposées » à l'Empereur Napoléon personnellement. »

J'ai été vers une heure trouver l'Empereur dans sa chambre, je lui ai rendu compte de quelques commissions très-particulières.....

.....

Il travaillait sur un livre d'administration de la France; il le trouvait très-mal fait, et s'écriait que depuis qu'il fouillait dans ces livres modernes, il ne trouvait que des livres de spéculation faits à l'entreprise et commandés par les libraires. Le monde était menacé, disait-il, d'un débordement de mauvaise librairie, et il ne voyait pas trop de remède à ce fléau.

Il a fait sa toilette et de là est passé au salon, où il a lu quelques gazettes anglaises et quelques lignes de Télémaque. Il avait peu de goût au travail, il se montrait fatigué et ennuyé. Il l'a interrompu, et la conversation est devenue très-particulière sur des sujets qui le touchaient de près, et qu'il a terminés en repétant plusieurs fois : *Triste race humaine !*..... plus tard, dans un autre moment de conversation, l'Empereur,

parcourant un grand nombre de personnes connues sur lesquelles il donnait son opinion, s'est arrêté sur une qu'il a peinte comme une des plus immorales et des plus abjectes. Or elle se trouvait précisément de ma connaissance, et je me suis récrié sur ce qu'elle était tout l'opposé de cela; et comme je la défendais avec chaleur, l'Empereur m'a interrompu disant : « Je vous » crois; mais on me l'avait peint de la sorte. Et » bien qu'en général je me fusse fait la loi d'é- » couter avec défiance, cependant vous voyez » qu'il s'en grave toujours quelque chose dans » l'esprit. Peut-il y avoir de ma faute ? quand je » n'avais nul motif particulier de vérification, » quel redressement me demeurait ? Et voilà, » a-t-il continué, le résultat inévitable des com- » motions civiles : il est toujours deux réputa- » tions, selon les deux couleurs. Que d'absur- » dités, que de contes ridicules se sont attachés » aux personnages qui ont figuré dans notre ré- » volution ! * Vos salons sont-ils pleins d'autre

* Je profite de l'occasion pour redresser ici une erreur précisément de cette nature. Vol. IV, p. 184, on lit que *M. Monges* monta à la tribune des Jacobins, et déclara, etc., etc., etc. Or, les amis, les intimes, les parens de ce savant estimable et si distingué, sont venus m'affirmer qu'il était notoire à tous ceux qui le

» chose ? Moi, n'en suis-je pas un assez bel exem-
» ple ? et après moi, qui, au fait, aurait droit
» de se plaindre ? Cependant je le proteste, soit
» par nature, soit par réflexion, jamais rien de
» tout cela n'influença mon humeur, ou n'altéra
» aucune de mes déterminations, etc., etc. »

Et puis, passant en revue un grand nombre de généraux, il s'est arrêté sur le général Maison, disant : « Ses manœuvres autour de Lille,
» dans la crise de 1814, avaient attiré mon at-
» tention, et l'avaient gravé dans mon esprit. Il
» n'était pas avec nous en 1815, qu'est-il devenu ?
» qu'a-t-il fait à cette époque, m'a-t-il demandé ? »
Mais je n'ai pu répondre, je ne le connaissais pas, etc., etc.

Mardi 15.

Difficultés du Gouverneur sur nos déclarations ; sentiment de l'Empereur. — Entretiens du Gouverneur avec chacun de nous ; observation de l'Empereur. — Notre esclavage consommé.

Depuis quelque temps il m'est impossible de dormir, j'ai passé la nuit entière sans clorre l'œil.

---

connaissaient qu'il n'avait jamais paru aux Jacobins, qu'il n'avait jamais pris la parole dans aucune assemblée publique, etc., etc. Je me fais un vrai plaisir de le consigner ici, parce que rien ne me rend plus heureux que de servir à manifester une vérité.

Sur les huit heures, comme j'essayais de sommeiller, le Grand-Maréchal est entré dans ma chambre pour me dire que le Gouverneur avait renvoyé nos déclarations, et venait, le jour même, nous faire signer précisément celle qu'il avait envoyée pour modèle, qui ne différait de la nôtre que par la qualification donnée par nous à l'Empereur, tandis qu'on voulait nous le faire appeler simplement *Bonaparte*.

De-là, le grand-Maréchal s'est rendu chez l'Empereur qui m'a fait demander presqu'aussitôt. En entrant dans sa chambre, je l'ai vu marchant à grands pas, et s'exprimant avec beaucoup de chaleur. Nous étions tous réunis.

« Les outrages, disait-il, dont on abreuve » journellement ceux qui se sont voués à ma » personne, ces outrages qu'on semble vouloir » multiplier bien davantage encore, forment » un spectacle que je ne dois ni ne peux sup- » porter plus long-temps. Messieurs, il faut me » quitter, vous éloigner, je ne saurais vous voir » vous soumettre aux restrictions qu'on veut » vous imposer, et qu'on accroîtra demain. Je » veux demeurer seul. Allez en Europe, vous » y ferez connaître les odieuses menées dont on » use envers moi; vous direz m'avoir vu des- » cendre vivant dans le tombeau. Je ne veux » pas qu'aucun de vous signe cette déclaration

» telle qu'on vous l'impose, je vous le défends. » Il ne sera pas dit qu'on se sera servi des mains » qui sont à moi, des mains dont je dispose pour » me dégrader. Si l'on vous renvoie pour le re- » fus d'une pure et sotte formalité, c'est qu'on » vous renverrait demain pour un motif aussi » léger, c'est qu'on est résolu de vous éloigner » en détail. Eh bien! je préfère vous voir éloi- » gner en masse, peut-être puis-je, dans ce sa- » crifice, entrevoir quelque résultat. » Et il nous a congédiés. Nous sommes sortis consternés.

Peu d'instans après, l'Empereur m'a fait appeler. Il se promenait dans la longueur de ses deux petites pièces. Sa voix était devenue douce, même caressante. Jamais je ne lui avais vu plus d'abandon. Je m'en sentais ému. « Eh bien, » mon cher, m'a-t-il dit, je vais donc me faire » hermite.—Eh! Sire, ai-je répondu avec quel- » que chaleur, ne l'êtes-vous pas déjà? Car de » quelle utilité, de quelle ressource sommes- » nous pour vous? Nous n'avons ici que des » vœux; mais s'ils sont peu pour votre consola- » tion, ils sont tout pour notre bonheur. Notre » situation, en ce moment, est la plus affreuse » qui se puisse concevoir; parce que, dans la » question qui s'agite, et pour la première fois » peut-être, nous ne nous trouvons plus du » même côté que Votre Majesté: elle nous parle

» raison, et nous n'obéissons qu'au sentiment. Il » n'y a rien à répondre à votre raisonnement de » tout-à-l'heure, votre détermination vous res- » semble tout-à-fait, elle n'étonnera personne; » mais l'exécution est au-dessus de nos forces. » L'idée de vous laisser ici, de vous savoir seul » dans la nature, dépasse en douleur toutes les » bornes de notre imagination. — Voilà pourtant » ma destinée, a répondu tranquillement l'Em- » pereur, et je dois m'attendre à tout; mais mon » ame est de force à répondre à tout.... Ils me » feront mourir ici, c'est certain. — Sire, l'acte » que vous nous commandez ne saurait entrer » dans l'esprit d'aucun de nous. Aussi, pour » moi, je parlerai jusqu'au bout, comme a fait » Votre Majesté, je me défendrai sur ce point » jusqu'à extinction; mais j'agirai différem- » ment. »

L'Empereur s'est assis, m'a fait asseoir auprès de lui : il se sentait fatigué, disait-il, et a demandé son déjeûner; il me l'a fait partager. Depuis long-temps je ne dînais presque plus avec lui : il m'en avait dit la raison, et me l'avoir dit était une plus grande faveur encore. Au moment du café, il ne se trouvait pas de tasse pour moi, Marchand allait sortir pour en chercher une. « Prenez sur ma cheminée, a dit l'Em-

» pereur, il boira dans ma belle tasse d'or*. »

Comme le déjeûner finissait, est entré le Grand-Maréchal, disant que le Gouverneur venait d'arriver, et le faisait demander dans sa nouvelle maison, de lui Bertrand, à cinquante pas de notre établissement, laquelle est enfin à la veille d'être finie. L'Empereur lui a dit de s'y rendre, et comme le Grand-Maréchal, dans son geste et ses paroles, semblait demander s'il persistait toujours dans l'ordre qu'il nous avait donné ce matin, s'il n'y aurait pas moyen de le fléchir. « Je ne suis point un » enfant, a repris vivement l'Empereur : quand » j'ai coulé à fond une question, elle ne me » reste plus sous deux faces dans la tête. J'ai

* C'était la tasse de son nécessaire placée sur la cheminée comme ornement.

J'ai le bonheur d'en posséder aujourd'hui la soucoupe. Monsieur Marchand, ce digne serviteur que Napoléon a déclaré lui être si cher, est venu, à son retour de Sainte-Hélène, m'en faire don avec une galanterie charmante qui a vivement touché ma reconnaissance et ma sensibilité. « La belle tasse dans laquelle » vous avez bu quelquefois, m'a-t-il dit, appartenait » au nécessaire de l'Empereur, et a dû être rétablie ; » mais la soucoupe s'est trouvée dans mon lot, et je » vous l'apporte, pensant qu'elle vous fera grand plai- » sir : j'en ai beaucoup moi-même à venir vous la don- » ner. »

» ordonné des batailles qui ont décidé du sort
» des empires, l'ordre n'en partait jamais que
» de ma volonté réfléchie et arrêtée. Or, ici tout
» ce dont il s'agit ne regarde que ma personne.
» Allez. »

Le Grand-Maréchal est revenu bientôt après rendant compte de sa conversation, qu'il avait terminée par son refus. Le Gouverneur, disait-il, faisait demander les trois autres de nous à la fois. Il nous a semblé plus convenable pour nous de ne nous y présenter que successivement.

Je me suis mis en route; je l'ai aperçu entouré de plusieurs des siens à l'extrémité gauche du jardin, au débouché de la maison du Grand-Maréchal. Il est rentré en m'apercevant; et je l'ai rejoint dans le milieu de la cour.

Il s'était annoncé comme fort irrité contre moi : j'arrivais cuirassé; mais il m'a conduit avec des politesses marquées dans l'intérieur, faisant demeurer au-dehors les officiers de sa suite; et m'ayant dit qu'il attendait, pour entrer en matière, l'arrivée de MM. de Montholon et Gourgaud, je lui ai demandé s'il aurait la moindre objection à la traiter immédiatement avec moi; il n'en avait aucune, a-t-il répondu, et faisant entrer alors ses officiers, il m'a dit, en leur présence, que je connaissais sans doute par le

Grand-Maréchal ce qu'il avait à me proposer au sujet de ma déclaration. Je lui ai répondu que oui, et que le Grand-Maréchal étant par son rang; aussi bien que par la vénération et l'estime que je lui portais, mon modèle et mon guide, il devait attendre de moi la même réponse. Que du reste je ne comprenais pas comment on attachait, à une chose purement de forme, une importance qui devait avoir des résultats aussi douloureux pour nous, et nullement profitables pour ceux qui l'exigeaient. « Il n'est pas en mon » pouvoir, a observé le Gouverneur, de faire » l'altération que vous désirez. Il m'est ordonné » de vous présenter à signer la déclaration écrite » de ma main; or, je ne pouvais écrire, moi » Anglais, la qualification à laquelle vous tenez. » — J'ignorais cette circonstance, ai-je répondu, » et je ne puis avoir de réponse contre une pa- » reille raison. Vous, Anglais, vous devez écrire » ainsi; mais moi, Français, je dois signer dans » mon langage, c'est-à-dire avec la traduction » du vôtre; ainsi permettez-moi d'ajouter à ma » signature la phrase qu'il vous plaira de me » dicter, dans laquelle je puisse m'exprimer » dans mon langage. Vous voyez, ai-je ajouté, » si je mets de la franchise dans mes intentions, » et si je cherche à créer des embarras. » La proposition a semblé attirer toute son atten-

tion. « Tout ceci, ai-je continué, est une dis-
» pute sur de simples mots, qui, dans des cir-
» constances aussi grandes que les nôtres, peut
» sembler bien petite; mais Monsieur, qui de
» nous a créé ces difficultés? Qui de nous en
» souffre? Votre refus nous mettrait dans une
» position affreuse! Vous me voyez dans un vrai
» désespoir! m'éloigner de l'Empereur, serait
» pis que la mort; mais pourtant il le faudrait
» plutôt que de le dégrader de mes propres
» mains. L'Empereur a réuni sur sa tête tout
» ce qui, de la part des hommes et du Ciel,
» confère un caractère auguste; vouloir le nier
» serait nier la lumière du soleil. »

Le Gouverneur a observé que lui, Anglais, ne l'avait pas reconnu. C'était encore là une raison, disais-je, à laquelle je n'avais rien à objecter, que les qualifications qu'il employait pouvaient me déplaire; mais que je n'avais point à les combattre, et que, par la même raison, il devait n'avoir rien à objecter à mon opinion et à mes expressions, moi, Français, dont il demandait la signature.

Ici sir Hudson Lowe s'est aigri en revenant sur des circonstances passées qui lui étaient personnelles, et il s'est échappé jusqu'à dire qu'il ne connaissait, après tout, de vrai titre au respect que les qualités morales. — « A ce prix,

» monsieur le Gouverneur, ai-je répondu avec » vivacité, et me tournant vers ses officiers, » l'Empereur pourrait facilement se dévêtir de » tous ses titres, et ne ferait que gagner dans tout » l'Univers à être traité d'après cette échelle. » Le Gouverneur a gardé le silence, puis il a repris que constamment nous traitions notre général d'Empereur. « Eh comment pourrions-nous » le traiter autrement, je vous prie? — Mais je » veux dire que vous continuez à le regarder » comme souverain. — Monsieur le Gouverneur, » vous parlez de souveraineté? C'est de notre » part bien plus encore : c'est du culte, l'Em- » pereur à nos yeux et dans nos sentimens, n'est » plus de cette terre, nous le voyons dans les » nuées, dans le firmament!.... et quand vous » nous laissez des choix en opposition avec lui, » c'est le choix des martyrs auxquels on disait : » renoncez à votre culte, ou mourez. Eh bien, » nous ici, nous n'aurions qu'à mourir. » Ces paroles ont produit une impression visible sur les officiers présens, et même sur le Gouverneur. Contre son ordinaire, sa figure se montrait paisible et sa voix est devenue douce.

« Notre situation ici, ai-je continué, est si af- » freuse, qu'elle devient au dessus des forces » de la vie; vous le savez, eh bien, ce n'est en- » core rien auprès du supplice que vous nous

» réservez. Ce que je vous ai demandé est facile,
» et nous accorde tous; vous me voyez devant
» vous le solliciter, et de ma part c'est assuré-
» ment beaucoup; car je ne suis point dans l'ha-
» bitude de vous importuner. Accordez-le, vous
» aurez fait quelque chose pour nous, je vous
» en aurai de la reconnaissance; et puis songez
» encore qu'il est une responsabilité, une opi-
» nion publique en Europe, et que vous pour-
» riez la heurter sans aucun avantage. Les sen-
» timens qui m'animent ne sauraient vous être
» étrangers : ils doivent sans doute aller au cœur
» de tous ceux qui m'écoutent. »

Ici, le Gouverneur a paru remué, les officiers l'étaient. Il a gardé quelques momens de silence, m'a salué, et nous nous sommes séparés.

MM. de Montholon et Gourgaud ont eu leur tour, et nous nous sommes retrouvés tous les quatre auprès de l'Empereur, à sa toilette, sans que nous pussions l'informer positivement s'il avait été rien décidé à notre égard. L'Empereur a ensuite voulu prendre l'air, en dépit d'un vent très-fort, et nous avons marché tous jusqu'au fond du bois. Il passait en revue toutes les combinaisons du Gouverneur, avec cette rapidité, cette fécondité qui lui est propre, et concluait toujours par dire que si nous concédions

aujourd'hui une signature pour échapper au départ, demain il se trouverait une autre cause d'expulsion, et qu'il aimait mieux que cela fût plutôt avec éclat que sans bruit. Puis, donnant tout-à-coup à la chose une tournure de plaisanterie, il disait que le Gouverneur, après tout, ne voudrait peut-être pas réduire le nombre de ses sujets à un seul, et quel sujet encore, un vrai porc-épic, sur lequel il ne saurait comment poser la main.

Durant notre promenade, deux étrangers se sont montrés assez près de nous. L'Empereur leur a fait demander qui ils étaient. Ils appartenaient au bâtiment qui devait appareiller le lendemain pour l'Europe. L'Empereur leur a demandé quelle autorité ils verraient en arrivant à Londres. Lord Bathurst, ont-ils répondu.

« Dites-lui qu'il me traite bien odieusement » par ses instructions, et qu'il a ici un agent » qui les exécute bien fidèlement. S'il voulait se » défaire de moi, il aurait dû m'expédier d'un » coup, et non pas me faire mourir à petit feu. » Rien ne saurait être plus barbare; il n'y a rien » d'anglais dans tout cela; je l'attribue à quel- » ques personnalités. J'estime assez le Prince » Régent, la masse des ministres, la nation an- » glaise, pour ne pas les en rendre responsa- » bles. Quoi qu'il en soit, le corps seul est au

» pouvoir des méchans, l'ame règne partout ;
» du fond des cachots même, elle peut s'élever
» jusqu'au Ciel. »

Au retour, l'Empereur a pris un bain ; il m'a fait appeler; il était fatigué, harassé des événemens du jour. Il s'y est endormi, et je le veillais! Je méditais sur nos chagrins nouveaux; ils étaient bien grands!.....

A dîner il a un peu mangé. Quelqu'un de nous racontait, et l'Empereur faisait répéter, ce qui lui arrive souvent : le narrateur ayant repris d'un ton plus haut, l'Empereur a dit : « Décidé-
» ment je suis sourd, je le vois bien, car je n'en-
» tends pas, et je suis tenté de me fâcher, si
» l'on veut parler plus haut. » Il a fini par nous lire du don Quichotte, s'est arrêté à quelques plaisanteries, et posant le livre, a dit qu'il fallait assurément avoir du courage pour rire en cet instant de pareilles babioles. Il a rêvé profondément quelque temps, s'est levé, et nous a quitté en disant : « *Adieu*, *mes chers amis*. »

Cependant, on m'avait remis, pendant le dîner, une lettre du Grand-Maréchal; je l'avais tenue secrète, n'en augurant rien de bon. Je l'ai ouverte dès que nous nous sommes trouvés à nous-mêmes. C'était une lettre du Gouverneur, annonçant que, sur notre refus, il allait donner des ordres pour nous transporter immédiate-

ment en Europe. Nous n'avons écouté que nos sentimens, nous séparer de l'Empereur était au-dessus de nos forces, au-dessus de son désir, de ses ordres même, à ce qu'il nous semblait. Nous nous sommes hâtés d'un sentiment unanime, de signer nos déclarations telles qu'on nous les avait demandées, et avons été les remettre chez l'officier anglais de service à Longwood avec une lettre pour le Grand-Maréchal, dans laquelle nous lui marquions ce que nous venions de faire, sans sa participation. Le cœur seul nous avait conduits; et si l'Empereur devait s'en fâcher, notre cœur seul encore devait nous consoler.

Ainsi se trouva consommé notre véritable esclavage, notre entière dépendance aux volontés, aux caprices de sir Hudson Lowe, moins encore par la signature que nous venions de lui donner, que parce qu'il tenait notre secret, et qu'il savait désormais comment nous faire arriver à tout ce qu'il lui plairait.

Mercredi 16.

Anecdotes sur Siéyes; nuances. — L'Empereur souvent déguisé dans les fêtes populaires. — Visites au faubourg Saint-Antoine, après Moscow et l'île d'Elbe. — Mœurs sous le Directoire. — Note officielle remarquable.

L'Empereur m'a fait venir vers midi. Il finissait de prendre une tasse de café, et achevait une lecture. Il m'a dit de m'asseoir, et s'est mis à causer. Dans le cours de la conversation, un mot m'a fait comprendre qu'il savait déjà notre détermination de la veille; mais il a gardé un silence entier sur la chose même, et il n'en a plus été question aujourd'hui ni plus tard. Après son déjeûner, l'Empereur s'est mis à se promener dans les deux pièces. La conversation a conduit à des anecdotes des temps antérieurs. Siéyes en faisait les frais. L'Empereur racontait, qu'aumônier des princes d'Orléans, et leur disant un jour la messe, quelque chose d'imprévu les fit sortir successivement durant l'office. L'abbé se retournant et n'apercevant plus que les valets, ferma le livre et sortit aussi, disant qu'il n'était pas payé pour dire la messe à la canaille.

Je disais à l'Empereur : « C'est de la bouche » même de Votre Majesté que j'ai appris le nom » de l'abbé Siéyes, et que je suis venu à connaî-

» tre sa figure. Quelques jours après ma pré-
» sentation à la Cour, dans une de vos audien-
» ces, après m'avoir dépassé, Votre Majesté s'est
» arrêtée à mon voisin en l'interpellant par son
» nom ; tout encore aux préjugés de l'émigra-
» tion, je me crus pestiféré, c'était pour moi
» une hyène, un griffon, tout ce qu'on voudra,
» tant il était mal noté et poursuivi parmi nous.
» — Nul doute, mon cher, a repris l'Empereur,
» que ce ne fût *la mort sans phrase* qui agissait ;
» mais on assure qu'il l'a désavoué. »

Alors je lui ai répété une anecdote qui avait couru dans le temps, au faubourg St-Germain, sur laquelle on a dû voir plus haut que l'Empereur ne s'était pas prononcé ; on lui faisait répondre à Siéyes, qui avait employé le mot de tyran en parlant de Louis XVI. « M. l'abbé, s'il
» eût été un tyran je ne serais pas ici, et vous
» diriez encore la messe. — J'aurais pu le pen-
» ser, a dit cette fois l'Empereur ; mais je n'au-
» rais jamais eu la bêtise de le dire : c'est un
» des contes bleus de vos salons. Je ne faisais
» pas de pareilles gaucheries. J'avais pour but
» d'éteindre le feu et j'aurais eu garde de jeter
» des combustibles sur le brasier. Le torrent
» alors n'était que trop prononcé contre cer-
» tains chefs de la révolution. J'étais obligé de
» les soutenir et je le faisais, loin de les lâcher.

» Aussi, quelqu'un ayant déterré, on ne sait où, » un buste de Siéyes en abbé, on l'exposa au » public; ce fut aussitôt un cancan universel. » Siéyes furieux se mettait en route pour me » porter plainte; mais la mercuriale était déjà » donnée et le buste retiré.

» Mon grand principe était de prévenir toute » réaction, d'ensevelir entièrement le passé. Ja- » mais on ne m'a vu revenir sur aucune opinion » ni proscrire aucun acte. Je m'étais environné » de votans. J'en avais aux ministères, au Con- » seil d'État, partout. Je n'approuvais pas la » doctrine; mais je n'avais rien à faire avec elle; » étais-je leur juge? et qui m'en eût donné le » droit? Puis les uns avaient agi par conviction, » d'autres par faiblesse et terreur; tous par le » délire, la fureur, la tempête du moment. Le » pauvre Louis XVI se trouva sous la fatalité » des tragiques grecs, etc., etc. »

Je disais encore à l'Empereur qu'il avait couru aussi dans le faubourg Saint-Germain, que Siéyes avait été pris en flagrant délit, conspirant contre lui lors de l'affaire de M. Clément de Ris, enlevé et mis en charte privée par les Chouans; et que lui, Napoléon, lui avait fait grâce au prix de son éloignement et de son abnégation politique. « Nouvelle fable de vos oi- » sifs. Il n'y a pas le plus léger fondement à cette

» histoire, a repris l'Empereur; Siéyes m'a tou-
» jours été attaché, je n'ai jamais eu à m'en plain-
» dre. Il a pu être fâché de me trouver dans le
» chemin de ses idées métaphysiques; mais il
» en revenait à sentir la nécessité que quelqu'un
» gouvernât et me préférait à un autre. Siéyes
» après tout était probe, honnête et surtout fort
» habile; la révolution lui doit beaucoup. » Et
il s'est mis à raconter qu'à une des premières fê-
tes du consulat, considérant les illuminations
avec Siéyes, il lui avait demandé ce qu'il pen-
sait des affaires; Siéyes se montra plus que froid,
fut même décourageant. — « Mais cependant j'ai
» trouvé ce matin tout le peuple dans des dis-
» positions excellentes. — Rarement, répondait
» à cela Siéyes, le peuple se montre à découvert
» vis-à-vis de celui qui possédant le pouvoir,
» apparaît à ses regards. Moi je dois vous dire
» qu'il n'est pas content. — Vous ne croyez donc
» pas que ce gouvernement tienne? — Non. —
» Vous ne croyez donc pas ceci fini? — Non. —
» Et quand le regarderez-vous comme fini? —
» Quand je verrai dans votre antichambre les
» anciens ducs, les anciens marquis, dit Siéyes. »
Et l'Empereur ajoutait : « Siéyes ne se doutait
» pas que ce serait sitôt. Il ne lisait pas fort au
» loin, il avait la vue courte. Je pensais bien in-
» térieurement, comme lui, que tout ne pouvait

» pas être fini avec la République. Mais je sen-
» tais que l'Empire n'était pas loin. Aussi deux
» ou trois ans plus tard, n'ayant pas perdu le
» souvenir de l'anecdote, dans une de mes plus
» grandes audiences, je dis à Siéyes : Eh bien,
» vous voici pêle-mêle avec les anciens ducs et
» les anciens marquis, regardez-vous le tout
» comme fini? — Oh oui, dit Siéyes s'inclinant
» profondément, vous avez accompli des prodi-
» ges que rien n'égale, et qu'il était au-dessus de
» mes forces de prévoir. »

L'Empereur dans son consulat, et même sous l'Empire, le jour des fêtes publiques, allait parfois très tard se mêler dans la foule voir les illuminations et entendre les propos du peuple. Cela lui est arrivé même avec Marie-Louise. L'un et l'autre ont été bras à bras, le soir, sur les boulevards, et se sont donné le plaisir, disait l'Empereur, moyennant leur petite rétribution, de contempler dans les lanternes magiques, Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice des Français; toute leur cour, etc., etc.

Dans un de ces demi-déguisemens, sous le Consulat, Napoléon, dans une des embrasures de l'hôtel de la Marine, considérait une illumination publique. Il était à côté d'une dame anciennement considérable, à ce qu'il paraît, qui nommait à sa fille, vraiment charmante, les

personnes remarquables qui défilaient dans les appartemens. A l'une d'elles elle ajouta : « Fais-» moi rappeler, ma fille, que nous devons l'al-» ler voir ; elle nous a rendu service. — Mais, » ma mère, répondit la jolie personne, je ne » croyais pas qu'avec ces gens-là on fût tenu à » reconnaissance, je croyais qu'ils étaient déjà » assez heureux d'obliger des personnes comme » nous. » La Bruyère assurément, disait l'Empereur, eût fait son profit de telles paroles.

L'Empereur, déguisé, parcourait souvent la capitale ; il sortait surtout de très-grand matin, seul, à pied dans les rues ; se mêlait aux ouvriers, dont il cherchait à connaître la situation et l'esprit.

Plus d'une fois je l'ai entendu au Conseil d'État recommander au préfet de police d'en faire autant ; c'était ce qu'il appelait *la police du cadi ;* celle qui s'exerce en personne et qu'il estimait de beaucoup la meilleure.

Napoléon, au retour de la désastreuse campagne de Moscow et de Leipsick, pour maintenir la confiance, affecta de se placer souvent et presque seul au milieu de la multitude. Il parcourait, lui, trois ou quatrième, les marchés, les faubourgs et toutes les parties populeuses de la capitale, où il causait familièrement, et partout il fut bien reçu, bien traité.

Un jour, à la halle, après quelques mots échangés, une femme se hasarda à lui dire qu'il fallait faire la paix. « La bonne, continuez de » vendre vos herbes, reprit l'Empereur, et lais- » sez-moi faire ce qui me regarde, chacun son » métier. » Et tous les assistans de rire et d'applaudir à son opinion.

Un autre jour, au faubourg Saint-Antoine, entouré d'une immense multitude, parmi laquelle il se montrait très bon-homme, un des assistans osa l'interpeller. « Est-il vrai, comme » on dit, que les affaires vont si mal? — Mais, » répondit l'Empereur, je ne peux pas dire » qu'elles aillent trop bien. — Mais comment » cela finira-t-il donc? — Ma foi, Dieu le sait. » — Mais comment? Est-ce que les ennemis » pourraient entrer en France? — Cela pourrait » bien être, et venir même jusqu'ici si l'on ne » m'aide pas : je n'ai pas un million de bras; je » ne puis pas faire tout à moi seul. — Mais nous » vous soutiendrons, dirent un grand nombre » de voix. — Alors je saurai bien battre encore » l'ennemi, et conserver toute notre gloire. — » Mais, que faut-il donc que nous fassions? — » Vous enrôler et vous battre. — Nous le ferions » bien, dit un autre, mais nous voudrions y » mettre quelques conditions! — Eh bien! les- » quelles, dites? — Nous voudrions ne pas pas-

» ser la frontière. — Vous ne la passerez pas. » — Nous voudrions, dit un troisième, être de » la garde? — Eh! bien, va pour la garde. » Et les acclamations de retentir. Des registres furent ouverts sur-le-champ, et plus de deux mille individus s'enrôlèrent dans la journée. Quand Napoléon regagnant lentement les Tuileries, son cheval, pressé par cette multitude en désordre qui faisait retentir l'air de ses cris, vint à déboucher sur le Carrousel, le tout fut pris pour une insurrection, si bien que l'on s'empressa de fermer les grilles.

A son retour de l'île d'Elbe l'Empereur fit une pareille visite au faubourg Saint-Antoine, et y fut reçu avec un enthousiasme sans égal; il fut reconduit de même. Traversant le faubourg Saint-Germain, la rage de la multitude s'exhalait contre les beaux hôtels, et en montrait les fenêtres d'une main furieuse. L'Empereur disait s'être trouvé bien rarement dans une situation aussi délicate. « Que de maux, disait-il, n'eus- » sent pas pu produire une seule pierre lancée » du milieu de cette multitude, ou une seule » parole imprudente, ou même une expression » seulement équivoque de mon visage; le fau- » bourg malveillant pouvait disparaître dans son » entier, et je crois bien que ce ne fut qu'au » calme de ma personne, au respect que me

» portait cette multitude, que fut due sa con-
» servation. »

A l'heure de sa toilette l'Empereur se faisait couper les cheveux par Santini, j'étais à son côté, un tant soit peu en arrière ; une grosse touffe est tombée à mes pieds. L'Empereur me voyant me baisser a demandé ce que c'était. J'ai répondu que j'avais laissé tomber quelque chose que je ramassais. Il m'a pincé l'oreille en souriant. Il venait de deviner.

Plus tard, parlant de la dépravation et de l'immoralité des mœurs du temps, lorsqu'il commandait l'armée de l'intérieur à Paris, Napoléon racontait qu'un ordonnateur en chef vint lui demander quelques signatures, et le prier d'appuyer certaines nominations et certaine fourniture, ce qu'il n'hésita pas à promettre, parce que cela lui semblait juste. L'ordonnateur, en se retirant, laissa très-adroitement sur la cheminée deux petits rouleaux de cent louis. On ne connaissait encore que les assignats, c'était donc une somme énorme. Très-heureusement le général fut le premier à s'en apercevoir, et avant que le visiteur fût loin on le rappela. Il essaya de nier d'abord, puis il ajouta de bonne foi qu'il fallait que chacun vécût, que le Gouvernement ne donnait point d'appointemens, que cette manière était aujourd'hui l'usage général, et qu'a-

près tout il priait qu'on ne se fâchât pas, qu'il était rare qu'on eût à solliciter de pareils pardons.

L'Empereur, au moment de la promenade, se trouvait fort assoupi, et voulant se vaincre, il n'en est pas moins sorti, et en dépit d'un vent très-violent. Au bout de quelques pas il a renoncé à se promenade, et nous avons gagné l'appartement de Mme de Montholon. A peine assis sur le canapé, l'Empereur s'y est assoupi de nouveau. Il est sorti encore pour vaincre cette disposition, et a gagné le salon. Il se plaignait d'une forte chaleur intérieure ; il a demandé un verre d'eau panée, et l'assoupissement continuant toujours, il a pris le parti d'y céder et s'est retiré dans sa chambre.

Vers sept heures, l'Empereur m'a fait appeler et m'a dit de garder, au nombre des pièces officielles, la note suivante, qu'il m'a remise. Elle avait été envoyée de sa part, le matin au Gouverneur.....

.....

Note. « Il me revient que dans la conversa-
» tion qui a eu lieu entre le général Lowe et
» plusieurs de ces messieurs (allusion aux con-
» versations du mardi 15), il s'est dit des cho-
» ses sur ma position qui ne sont pas conformes
» à mes pensées. J'ai abdiqué dans les mains des

» représentans de la nation et au profit de mon
» fils. Je me suis porté avec confiance en Angle-
» terre pour y vivre là, ou en Amérique, dans
» la plus profonde retraite et sous le nom d'un
» colonel tué à mes côtés, *résolu de rester étran-*
» *ger à toute affaire politique de quelque nature*
» *qu'elle puisse être*.

» Arrivé à bord du Northumberland, on me
» dit que j'étais prisonnier de guerre, qu'on
» me transportait au-delà de la ligne, et que je
» m'appelais le général Bonaparte. Je dus por-
» ter ostensiblement mon titre d'Empereur Na-
» poléon, en opposition au titre de général Bo-
» naparte qu'on voulait m'imposer.

» Il y a sept ou huit mois, le comte de Mon-
» tholon proposa de pourvoir à de petites diffi-
» cultés qui naissent à chaque instant, en adop-
» tant un nom ordinaire; l'Amiral crut devoir
» en écrire à Londres, cela en est resté là.

» On me donne aujourd'hui un nom qui a cet
» avantage, qu'il ne préjuge pas le passé; mais
» qui n'est pas dans les formes de la société. *Je*
» *suis toujours disposé à prendre un nom qui en-*
» *tre dans l'usage ordinaire*, et réitère que quand
» l'on jugera à propos de faire cesser ce cruel
» séjour, *je suis dans la volonté de rester étran-*
» *ger à la politique, quelque chose qui se passe*
» *dans le monde*. Voilà ma pensée. Toute autre

» chose qui aurait été dite sur cette matière, ne
» la serait pas. »

L'Empereur a fort peu mangé à dîner. Son état avait quelque chose d'extraordinaire. Avant, durant et après le dîner il se sentait vaincu par l'assoupissement qui durait depuis le matin; et sa crainte, a-t-il dit en nous quittant, était de ne pas dormir, tant ce qu'il éprouvait était contraire à sa nature. D'ordinaire il dort profondément quand il en a besoin, au lieu qu'ici tout le jour cela n'avait été que du *sommeillage*, disait-il.

Aujourd'hui une frégate est partie pour l'Europe.

Jeudi 17.

Louis XVI. — Marie-Antoinette. — Mme Campan. — Léonard. — Princesse Lamballe.

Vers midi, l'Empereur m'a fait demander, il venait de déjeûner. Il ne se trouvait pas mieux. Il a essayé de causer quelque temps; puis a lu en anglais quelques pages du Vicaire de Wakefield. L'assoupissement durait encore. Après de vains efforts pour combattre le sommeil, il m'a dit qu'il allait s'y abandonner, et se jeter sur son lit : il était d'autant plus étonné de ce besoin qu'il disait avoir bien dormi dans la nuit.

L'Empereur n'a paru que pour le dîner, tou-

jours combattant son assoupissement. Après le dîner il a essayé de lire quelque chose de don Quichotte : mais il l'a interrompu presqu'aussitôt et s'est retiré. Comme il était de fort bonne heure, il m'a fait demander, après s'être mis au lit, et m'a retenu près d'une heure, causant sur divers objets.

La conversation a conduit à Louis XVI, à la Reine, à Mme Élisabeth, à leur martyre, etc., etc. L'Empereur me demandait ce que j'avais connu du Roi et de la Reine, ce qu'ils m'avaient dit lors de ma présentation, etc., etc. Les formes, les circonstances étaient les mêmes, disais-je, que celles qui avaient été adoptées pour lui sous l'Empire. Quant au caractère, je disais qu'en général on avait été d'accord que la Reine avait trompé l'attente publique; qu'elle avait fait croire, dès les premiers instans de l'orage, à de grands talens, à beaucoup d'énergie, et qu'elle n'avait ensuite montré rien de tout cela. Quant au Roi, je me contentais de rendre à l'Empereur l'opinion de M. Bertrand de Molleville, que j'avais beaucoup connu, et qui avait été son ministre de la marine, au plus fort de la crise. Il lui reconnaissait une instruction peu commune, un jugement très-sain, des intentions excellentes; mais tout finissait là et il ne manquait jamais de se noyer ensuite dans la multi-

plicité des conseils qu'il sollicitait, aussi bien que dans l'irrésolution et les vices de leur exécution.

L'Empereur a répondu à son tour par le portrait de la Reine, fourni par Mme Campan, qui, disait-il, ayant été sa confidente, et lui ayant porté beaucoup de zèle, d'affection et de fidélité, avait beaucoup de choses à dire, et méritait d'être considérée comme une bonne autorité. Mme Campan, ajoutait-il, l'avait souvent entretenu des plus petits détails de la vie privée de la Reine, et il en a raconté une foule de choses toutes venues de cette source.

La Reine, selon Mme Campan, était une femme charmante; mais sans nulle capacité. Bien plus calculée pour les plaisirs, que pour la haute politique. D'un très-bon cœur, nullement prodigue, plutôt avare, et nullement à la hauteur de la crise qui la dévora. Au surplus, d'intelligence suivie avec les machinations du dehors, et ne doutant nullement de sa délivrance par l'étranger, et pour le moment même où elle succomba sous l'effroyable 10 août, catastrophe amenée précisément par les intrigues et les espérances même de la Cour, que l'impéritie du Roi et les inconsidérations de tout ce qui l'entourait rendaient connues de tout le monde.

« Dans l'affreuse nuit du 5 au 6 octobre à

» Versailles, disait l'Empereur, une personne
» très-distinguée dans les affections de la Reine,
» et que j'ai fort maltraitée plus tard à Rastadt,
» accourut auprès de cette princesse, soit qu'elle
» eût été mandée, soit qu'elle fût venue parta-
» ger ses périls. Et c'est dans d'aussi cruels mo-
» mens, du reste, observait l'Empereur, que les
» conseils et les consolations sont nécessaires de
» la part de ceux qui nous sont dévoués. Lors-
» que la catastrophe arriva, que le palais fut
» forcé, la Reine se sauva dans les appartemens
» du Roi; mais son confident courut les plus
» grands dangers, et n'échappa qu'en sautant
» par une fenêtre. »

Je disais à l'Empereur que la Reine avait beaucoup perdu dans l'esprit de l'émigration par les malheurs de Varennes : on lui reprochait de n'avoir pas voulu laisser le Roi partir seul, et une fois du voyage, de n'avoir pas su le diriger avec habileté, ni énergie. On ne saurait se figurer en effet le décousu et les fautes de ce voyage. Un des détails qui ne semblera pas le moins bizarre, ni le moins grotesque, c'est que Léonard, le fameux coiffeur de la Reine, qui en faisait partie, trouva moyen de passer dans son cabriolet au milieu de la bagarre, et qu'il nous arriva à Coblentz avec le bâton de maréchal, dit-on, que le Roi avait emporté des Tuileries, pour

le remettre à M. de Bouillé au moment de la rencontre.

« Du reste, terminait l'Empereur, c'était une » maxime établie dans la maison d'Autriche, » que de garder un silence profond sur la Reine » de France. Au nom de Marie-Antoinette ils » baissent les yeux et changent significativement » la conversation comme pour échapper à un » sujet désagréable et embarrassant. C'est, con- » tinuait l'Empereur, une règle adoptée par » toute la famille, et recommandée à ses agens » du dehors. Ainsi, nul doute que les soins des » princes français, pour la remettre dernière- » ment en scène à Paris, ne déplaisent beau- » coup à Vienne. »

L'Empereur passait ensuite à la princesse de Lamballe dont il n'avait aucune idée. Je pouvais aisément le satisfaire; je l'avais beaucoup connue. Une cousine de mon nom, était sa dame d'honneur; lorsque j'arrivai à Aix-la-Chapelle, au commencement de mon émigration, je fus reçu auprès d'elle comme de sa maison, et traité avec une grande bonté.

La princesse de Lamballe réunissait auprès d'elle, dans cette ville, beaucoup de débris de Versailles; de vieux courtisans et d'anciennes personnes à la mode. Il y venait aussi beaucoup d'illustres étrangers : j'y vis souvent le Roi de

Suède, Gustave III, sous le nom de comte de Haga; le prince Ferdinand de Prusse avec ses enfans, dont l'aîné, le prince Louis, a été tué quelques instans avant la bataille d'Iéna; la duchesse de Cumberland, veuve d'un frère du Roi d'Angleterre, etc., etc.

Lorsque Louis XVI, acceptant solennellement la constitution, recomposa sa maison, la princesse reçut une lettre officielle de la Reine, pour l'engager à reprendre auprès d'elle ses fonctions de surintendante. La princesse prit l'avis de ses vieux conseillers, qui tous pensèrent que la Reine n'étant point libre, et le danger pouvant être grand à Paris, il ne fallait pas s'y rendre et regarder la lettre de la Reine comme non avenue. La princesse ayant demandé ailleurs ce qu'on en pensait, on eut le malheur de répondre : « Madame, vous avez » partagé les prospérités de la Reine; il serait » bien beau de lui montrer de la fidélité, sur- » tout aujourd'hui que vous avez cessé d'être sa » favorite. » La princesse avait le cœur élevé, les affections tendres, la tête volontiers romanesque; elle déclara le lendemain qu'elle partait pour Paris. Cette malheureuse princesse retourna donc dans la capitale avec pleine connaissance du péril : elle est tombée illustre victime de sa générosité et de ses beaux sentimens.

Mes parens m'avaient offert à elle, un moment je dus la suivre; mon âge et le peu d'instans que j'avais paru à Paris eussent pu me laisser auprès d'elle à peu près inconnu, et j'aurais peut-être pu être utile; mais au moment du départ la princesse y vit des inconvéniens, et me commanda d'y renoncer. Toutefois je demeurai son nouvelliste : je lui mandais tous les jours, de la meilleure foi du monde, les histoires et les contes ridicules de tout genre dont on flattait nos illusions, et que nous ne manquions pas d'adopter avec la foi la plus robuste. Je les lui mandais encore que nous étions déjà en campagne, je les lui mandais encore qu'elle n'était déjà plus!..... A la douleur extrême que je ressentis de son effroyable destinée, dut se joindre quelque temps la crainte secrète d'y avoir contribué peut-être par mes bulletins. Le hasard fait que je me trouve ici avoir quelques lignes qu'elle traçait peu de jours avant la hideuse catastrophe dont elle nous a laissé l'horrible souvenir; elles sont datées *du haut de mon donjon*. C'est ainsi qu'elle appelait désormais le pavillon de Flore qu'elle occupait en cet instant aux Tuileries.

Vendredi 18.

On nous enlève quatre des nôtres. — Premières années de l'Empereur.

Je n'ai vu l'Empereur qu'à cinq heures, il m'a fait appeler dans le salon. Il continuait à n'être pas bien ; cependant il avait travaillé avec le Grand-Maréchal tout le matin. Il a fait appeler successivement tout le monde. Il était ennuyé, pesant et cependant agité, il cherchait de toute manière à se distraire. Il a essayé successivement les échecs, le domino et les échecs encore ; enfin il est rentré dans sa chambre n'y pouvant plus tenir. Il est certain que le temps et les circonstances concourent sans doute à nous créer une espèce de tourment nouveau et difficile à supporter. La saison est aigre et prend sur les nerfs. Les mesures accumulées contre nous sont pires encore. Chaque parole du Gouverneur porte autour de nous la désolation et la douleur. Aujourd'hui il a signifié l'éloignement de quatre individus de l'établissement ; et des larmes amères et générales ont coulé parmi tous les gens, les uns par la douleur de s'éloigner, les autres par le chagrin de voir enlever leurs compagnons, et la crainte de partager bientôt à leur tour le même sort. C'était la redoutable Scylla

enlevant du vaisseau d'Ulysse quatre des siens pour les dévorer.

Le Gouverneur m'a fait dire aussi qu'il m'enlèverait mon domestique, habitant de l'île dont j'étais fort content. Il a craint sans doute qu'il ne me fût trop attaché. Il se propose de m'en donner un lui-même, ce dont je le remercie, et n'aurai garde de profiter.

L'Empereur a peu mangé à dîner ; mais après le dessert il s'est mis à causer; il a pris le sujet de ses premières années ; il s'est animé. C'est toujours pour lui un sujet plein d'attraits ; une source toujours nouvelle d'un vif intérêt ; il répétait une partie de ce que j'ai déjà dit ailleurs ; il se reportait à cet heureux âge, disait-il, où tout est gaîté, désir, jouissance ; à ces heureuses époques de l'espérance, de l'ambition naissante, où le monde tout entier s'ouvre devant vous, où tous les romans sont permis. Il parlait du temps de son régiment, des plaisirs de la société, des bals, des fêtes. En parlant de la somptuosité de l'une d'elles, qu'il élevait fort haut. « Après tout, disait-il, je ne saurais trop guère » la classer ; car il est à croire que mes idées de » somptuosité d'alors sont un peu différentes de » celles d'aujourd'hui, etc., etc. »

Il nous disait, en recherchant certains détails, qu'il lui serait difficile d'assigner sa vie

année par année. Nous lui disions que, s'il pouvait seulement se rappeler de quatre ou cinq, nous nous chargerions de toutes les autres. Delà, il est revenu sur son début militaire à Toulon, les causes qui l'y avaient fait envoyer, les circonstances qui avaient fait ressortir ses moyens, l'ascendant subit que lui avaient donné ses premiers succès, l'ambition qu'ils avaient fait naître, et tout cela, disait-il, n'allait pas encore fort haut. « J'étais loin de me regarder encore comme » un homme supérieur. » Et il a répété que ce n'était qu'après Lodi, qu'étaient venues les premières idées de la haute ambition, laquelle s'était tout-à-fait déclarée sur le sol de l'Égypte, après la victoire des Pyramides et la possession du Caire, etc. « Alors vraiment, je crus pouvoir » m'abandonner, disait-il, aux plus brillans » rêves, etc., etc. »

L'Empereur était devenu fort gai, très-causant, il était minuit quand il s'est retiré. C'était une espèce de résurrection.

Samedi 19.

Romans de Mme de Genlis.

Les quatre proscrits : le Polonais, Santini, Archambeau et Rousseau le ferblantier, nous ont quittés vers le milieu du jour. Une heure

après ils étaient sous voile pour le Cap, dans un petit bâtiment, avec un vent très-fort.

L'Empereur m'a fait appeler sur les trois heures dans le salon. Il s'est fait apporter les petits romans de Mme de Genlis. Il en a parcouru tout haut quelques-uns. Il les a bientôt laissés; ils ne lui disaient rien, remarquait-il. Il n'en était pas ainsi de moi, quelques pages ont touché des cordes délicates : c'étaient certains détails de la bonne société de la capitale, les noms des rues, des monumens; des conversations familières, des portraits connus, des ressouvenirs directs; ces images n'étaient point sans effets sur moi. Les réalités existaient, j'existais-moi-même, et pourtant les lieux, les temps, et déjà l'éternité, sans doute, nous séparaient. Je pouvais juger en ce moment que les jouissances, les plaisirs ne m'étaient rien; mais les personnes, les localités mêmes, se représentaient avec des attraits qui me laissaient une douce et profonde mélancolie.

A l'arrivée du Grand-Maréchal, pour le travail, l'Empereur lui a dicté jusqu'à dîner.

Le soir, l'Empereur a demandé les Mille et une Nuits, qu'il a bientôt laissées.

Dimanche 20.

Estimation de la bibliothèque. — La famille du Grand-Maréchal se rapproche de nous.

J'ai passé la journée à l'estimation des livres qu'on nous a envoyés de Londres, et pour lesquels on a réclamé à l'Empereur une somme énorme. Notre estimation n'a pu en atteindre la moitié.

Je n'élève assurément aucun doute sur le déboursé fait par le Gouvernement, de la somme qu'il réclame à l'Empereur; mais ayant quelques données sur les marchés de cette nature, je n'hésite pas à prononcer que le libraire en a reçu tout au plus un tiers, peut-être moins encore.

Du reste, l'inexactitude, l'incurie et des irrégularités manifestes ont présidé à cet envoi, et le caractérisent particulièrement.

1° On n'a point envoyé les livres qui avaient été demandés, et nous en avons reçu grand nombre qui n'étaient pas sur notre liste de demande.

2° Les éditions sont mauvaises, et la plupart des ouvrages évidemment de rebut. Plusieurs sont incomplets et défectueux. C'est un libraire dont on a facilité les intérêts, et nullement quelqu'un qu'on a cherché à satisfaire. A côté

de ces ouvrages de rebut, on en trouve d'un luxe très-recherché et fort inutile, tels que Gentil-Bernard, etc., etc. C'est que le libraire favorisé les aura eus dans sa boutique, qu'il a voulu les faire passer, et a ainsi écoulé ce qui lui a plu.

3° On ne saurait alléguer pour excuser le prix et les éditions, que c'est là tout ce qu'on a pu se procurer à Londres, et c'est pourtant ce qu'on a osé faire. La lenteur mise à faire cette commission a laissé cent fois le temps de se pourvoir à Paris, où l'on eût trouvé tout ce qui avait été demandé, d'où l'on n'eût fait venir que ce qui avait été demandé, et où on l'eût obtenu bon et aux vrais prix.

4° Les droits énormes d'importation en Angleterre ne sauraient non plus nous être portés raisonnablement en compte, puisque ces livres achetés pour Ste-Hélène, ont dû être sujets à un *draw-back* (retour), ou même n'auraient pas dû entrer du tout en Angleterre. Quel est donc le simple particulier qui, d'après tous ces motifs, n'aurait à élever de très-justes griefs en justice, sur lesquels les tribunaux ne manqueraient pas de prononcer favorablement. Mais tout cela est encore trop bon pour Ste-Hélène, et l'illustre captif sur son roc, lui et les siens demeurent en dehors de toutes lois.

L'Empereur n'a paru dans le salon qu'un instant avant dîner, il n'avait vu encore personne de la journée, nous a-t-il dit. Il avait cherché et trouvé de la distraction dans un travail continu.

Après le dîner, il est revenu aux Mille et une Nuits.

Aujourd'hui le Grand-Maréchal et sa famille ont quitté Hut's-Gate, leur première demeure, qui était à près d'une lieue de nous. Ils sont venus s'établir enfin à leur nouvelle maison, ce qui nous met désormais presque sous le même toit. C'était un événement pour eux et pour nous.

Lundi 21.

Expédition de Saint-Louis en Égypte. — Nos femmes auteurs; Mme de Staël; les ennemis de Napoléon ne mordront que sur du granit.

J'ai été voir Mme Bertrand après déjeûner, elle était tellement tenue au secret, à Hut's-Gate, qu'elle ne perdra rien à être enfermée dans notre enceinte; mais nous, nous y gagnerons beaucoup. Pour mon compte, j'ai cru retrouver quelque chose de famille.

Notre enceinte se rétrécit chaque jour. Les sentinelles s'accroissent, tout nous rappelle à chaque instant notre horrible prison.

L'Empereur me disait, durant sa toilette, qu'il voulait absolument reprendre son travail régulier, qu'avaient interrompu les derniers tourmens de cet horrible Gouverneur. Je l'y engageais de toutes mes forces, et pour lui, et pour nous, et pour la France, et pour l'histoire.

Le temps était trop mauvais pour que l'Empereur eût pu prendre l'air. Il a gagné sa bibliothèque, fouillé dans les Croisades de Michaud, et dans les Mémoires de Joinville : de-là il a gagné le salon, et a causé encore quelque temps, particulièrement sur le domestique, qu'on veut m'enlever et celui qu'on veut me donner, etc.

Le Gouverneur ne veut donner de l'argenterie de l'Empereur que plus d'un cinquième de moins qu'on ne l'estime à Paris, et pourtant il ne veut permettre, ni concours ici, ni transport à Londres!...

Les malheureuses gens qu'on a embarqués pour le Cap n'auront que la nourriture de matelot. Du reste, j'ai appris à cette occasion qu'il en avait été de même à bord du Northumberland, où les gens de l'Empereur n'avaient eu d'autres douceurs, au-dessus des matelots, que ce qu'ils avaient pu se procurer à leurs dépens.

Après dîner l'Empereur a lu, dans Joinville, l'expédition de Saint-Louis en Égypte : il en faisait l'analyse, en faisait ressortir les fautes,

comparait les mouvemens, le plan d'alors avec celui qu'il avait adopté lui-même, et concluait que s'il avait agi de même que Saint-Louis, il eût eu infailliblement le même sort.

S'étant retiré de bonne heure et m'ayant fait appeler près de lui, la conversation a repris sur ses courses en Égypte et en Syrie. La Mathilde, de Mme Cattin, qui en avait fait le théâtre de son roman, s'est trouvée mentionnée, et cela a conduit l'Empereur à passer en revue nos femmes auteurs. Il a parlé de Mme Roland et de ses Mémoires, de Mme de Genlis, de Mme Cottin, dont il venait de lire Claire d'Albe, et de Mme de Staël. Il s'est fort arrêté sur cette dernière, et a répété en partie ce qu'on a déjà vu. Parlant de son exil, il disait : « Sa demeure était » devenue un véritable arsenal contre moi ; on » venait s'y faire armer chevalier. Elle s'occu- » pait à me susciter des ennemis et me combat- » tait elle-même. C'était tout à la fois Armide » et Clorinde. » Ensuite se résumant, ainsi que cela lui était ordinaire, il a dit : « Et puis en » somme, il est vrai de dire que personne ne » saurait nier qu'après tout Mme de Staël est » une femme d'un très-grand talent, de beau- » coup d'esprit, fort distinguée : elle restera.

» Plus d'une fois autour de moi, et dans l'es- » poir de me ramener, on a essayé de me faire

» entendre qu'elle était un adversaire redouta-
» ble, et pourrait devenir une alliée utile. Il est
» sûr que si elle m'eût adopté, au lieu de me
» dénigrer, ainsi qu'elle l'a fait, j'y eusse pu
» gagner sans doute; car sa position et son ta-
» lent la faisait régir les coteries, et l'on con-
» naît toute leur influence à Paris. » Puis il a dit encore : « Et malgré tout le mal qu'elle a dit de
» moi, sans compter tout celui qu'elle dira en-
» core, je suis loin assurément de la croire, de
» la dire une méchante femme : tout bonnement
» c'est que nous nous sommes fait la petite
» guerre, et voilà tout. »

De-là passant à la foule d'écrivains déclamant contre lui, il a dit : « Je suis destiné à être leur
» pâture; mais je redoute peu d'être leur vic-
» time; ils mordront sur du granit. Ma mémoire
» se compose toute de faits, et de simples pa-
» roles ne sauraient les détruire. Pour me com-
» battre avec succès, il faudrait se présenter
» avec le poids et l'autorité de faits à soi. Si le
» grand Frédéric, ou tout autre de sa trempe,
» se mettait à écrire contre moi, ce serait autre
» chose, il serait temps alors de commencer à
» m'émouvoir peut-être; mais quant à tous les
» autres, quelqu'esprit qu'ils y mettent, ils ne
» tireront jamais qu'à poudre. Je survivrai.....

» et quand ils voudront être beaux, ils me van-
» teront..... »

Mardi 22 au Mercredi 23.

Soins des blessés aux armées; le baron Larrey; circonstance caractéristique.

Le temps a été très-mauvais. L'Empereur, qui souffrait des dents, et dont une joue était fort enflée, n'a pu sortir de ces deux jours. J'en ai passé la plus grande partie auprès de sa personne dans sa chambre ou le salon, dont il avait fait une promenade, en laissant ouvertes les portes de communication.

Dans les divers objets de sa conversation, une fois il m'a dit certaines choses qui lui étaient revenues, et qui me réjouissaient fort. Rien ne prouvait assurément l'affreux de notre situation, comme le prix que j'attachais à cela. Mais tout se proportionne au cercle dans lequel on se trouve renfermé.

Dans un autre moment l'Empereur regrettait d'être aussi paresseux sur l'anglais. Je lui disais qu'il en possédait à présent tout ce qui lui était nécessaire. Il lisait tous les ouvrages, il ne lui restait plus qu'à régulariser; mais la règle et le compas étaient-ils bien faits pour lui?

A la suite d'une foule d'objets, l'Empereur

s'est arrêté sur le chirurgien, baron Larrey, dont il a fait le plus grand éloge, disant qu'il avait laissé dans son esprit l'idée du véritable homme de bien; qu'à la science il joignait, au dernier degré, toute la vertu d'une philantropie effective : tous les blessés étaient de sa famille; il n'était plus pour lui aucune considération, dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. « Dans nos pre-
» mières campagnes républicaines, tant calom-
» niées, disait l'Empereur, le département de
» la chirurgie éprouva la plus heureuse des
» révolutions, laquelle s'est répandue depuis
» dans toutes les armées de l'Europe; or, c'est
» en grande partie à Larrey, que l'humanité est
» endettée de ce bienfait. Aujourd'hui, les chi-
» rurgiens partagent les périls des soldats; c'est
» au milieu du feu même qu'ils venaient prodi-
» guer leurs soins. Larrey a toute mon estime
» et ma reconnaissance, etc., etc. »

N. B. Il paraît que cette impression si favorable sur Napoléon, s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans; car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse : *L'homme le plus vertueux que j'ai rencontré.* A la lecture de ces lignes j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi

magnifique témoignage, et voici ce que j'ai recueilli :

Après les batailles de Lutzen, Wurchen et Bautzen, Napoléon victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés. Or, ils se trouvaient dans cet instant en proportion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions. L'Empereur en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales, dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens et moins adroits contre le péril. L'Empereur, peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs ; et comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'Empereur amené par force, soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner ; que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'Empereur, il répéta ses informations, et reçut le même résultat ; il en était au désespoir. « S'il en était ainsi, s'écriait-

» il, malgré nos succès, notre position serait
» sans remède ; elle livrerait la France pieds et
» poings liés aux barbares. » Et cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature ; nomma une commission de chirurgiens présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'Empereur, pour renouveler ses observations. Napoléon irrité de son obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère : « Monsieur, vous me ferez vos ob-
» servations officiellement, allez remplir votre
» devoir. »

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité ; et poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens ; on savait que l'Empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas de faire observer à M. Larrey, que sa position était des plus délicates ; il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours il se rendit auprès de l'Em-

pereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne. « Eh bien, Monsieur, lui » dit l'Empereur, persistez-vous toujours dans » votre opinion? — Je fais plus, Sire, je viens » la prouver à Votre Majesté; cette brave jeu- » nesse était indignement calomniée; je viens » de passer beaucoup de temps à l'examen le » plus rigoureux, et je n'ai pas trouvé un cou- » pable. Il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait » son procès-verbal individuel; des ballots me » suivent, Votre Majesté peut en ordonner l'exa- » men. » Cependant, l'Empereur le considérait avec des regards sombres. « C'est bien, Mon- » sieur, lui dit-il, en saisissant son rapport avec » une espèce de contraction; je vais m'en occu- » per, » et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu; puis revenant bientôt à M. Larrey avec un visage tout-à-fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue : « Adieu, M. Larrey, un souverain est bien heu- » reux d'avoir à faire à un homme tel que vous! » On vous portera mes ordres. » Et M. Larrey reçut le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans, 6 mille francs en or, et une pension sur l'État, de 3 mille francs exclusive, est-il dit au décret, de toute autre

récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité, et en ce qu'il fait ressortir toute la grande ame de celui-ci, dans le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir détrompé.

Jeudi 24.

L'Empereur accepte mes 4 mille louis. — Tragédie d'Euripide dans son intégrité, commandée pour le théâtre de Saint-Cloud. — Maréchal Jourdan.

L'Empereur n'est pas sorti; il n'a demandé aucun de nous; il n'est pas venu dîner, ce qui nous a fait craindre qu'il ne fût malade. Après dix heures, comme je n'étais point encore couché il m'a fait appeler. Il venait de se mettre au lit. Il m'a dit n'avoir pas quitté son canapé de la journée; il avait lu près de dix-huit heures. Il n'avait mangé qu'un peu de soupe; il ne souffrait que de ses dents. Je lui disais que nous avions craint que ce ne fût davantage; qu'au chagrin de ne pas le voir se mêlait toujours de l'inquiétude.

Plus tard il a traité notre situation pécuniaire.

Il avait tenu son conssil le matin, disait-il plaisamment; on avait pesé l'argenterie, calculé ce qu'on devait en vendre. Cela devait nous faire aller encore quelque temps. Je lui ai renouvelé l'offre des 4 mille louis que j'ai dans les fonds d'Angleterre. Il a daigné les accepter. « Ma si-
» tuation est singulière, disait-il, je n'ai nul
» doute que si la communication était permise
» et que chacun des miens, ou même bien des
» étrangers pussent soupçonner que j'eusse des
» besoins, je serais bientôt riche ici en toutes
» choses; mais dois-je être à charge à mes amis
» en les exposant aux abus qu'en pourrait faire
» le ministère anglais? J'ai demandé quelques
» livres, il me les a fait parvenir avec toute l'in-
» curie et la négligence d'un commissionnaire
» infidèle. Il me réclame aujourd'hui 15 cents
» ou 2000 livres sterling, c'est-à-dire près de
» 50,000 francs pour des drogueries que j'eusse
» pu me procurer moi-même à moins de 12
» mille sans doute. N'en serait-il pas de même
» de toute autre chose? En acceptant ce que
» vous m'offrez, ce ne doit être employé qu'au
» strict nécessaire; car, après tout, il faut vivre,
» et réellement nous ne vivons pas avec ce que
» l'on nous fournit. Cent louis par mois seraient
» le léger supplément qui pourrait rigoureuse-
» ment y satisfaire. C'est là la somme et la régu-

» larité surtout que vous devez demander et
» suivre. »

Alors la calèche nous a atteints; elle était conduite à grands-guides par Archambaud. Il n'en pouvait être autrement depuis le départ de son frère. D'abord l'Empereur n'a pas voulu monter; il ne le croyait pas prudent au milieu de tous les tronçons d'arbre; il citait sa fameuse chute de Saint-Cloud; il voulait qu'un des valets anglais montât en postillon; mais Archambaud protestait qu'il serait moins sûr qu'en menant seul. Depuis le départ de son frère il n'avait cessé, disait-il, de s'exercer au milieu de ces arbres, pour s'assurer qu'il pouvait répondre de lui; alors l'Empereur est monté, et nous avons fait deux tours. En revenant il a été visiter la demeure du Grand-Maréchal, qu'il ne connaissait pas encore.

La soirée s'est terminée par la lecture de quelques passages de la Médée de Longepierre, que l'Empereur a interrompue pour la comparer à celle d'Euripide, qu'il s'est fait apporter. Il a dit à ce sujet, qu'il avait commandé jadis qu'on lui donnât, sur le théâtre de la Cour, une de ces pièces grecques dans son intégrité, en choisissant la meilleure traduction, et se rapprochant du reste le plus possible de l'original dans les manières, le costume, les formes, la

décoration. Il ne se rappelait pas quelle circonstance ou quel obstacle en avait arrêté l'exécution.

Rentré dans sa chambre, et ne se trouvant pas disposé à dormir, il s'est jeté, après quelques tours, sur son canapé; il a ouvert un recueil ou espèce d'almanach politique qui se trouvait sous sa main; il est tombé sur la liste de nos maréchaux qu'il a passés en revue, les accompagnant de citations et d'anecdotes connues ou déjà dites. Arrivé au maréchal Jourdan, il s'y est arrêté assez long-temps, il a terminé disant : « En voilà un que j'ai fort maltraité assurément. » Rien de plus naturel, sans doute, que de pen- » ser qu'il eût dû m'en vouloir beaucoup. Eh » bien ! j'ai appris avec un vrai plaisir qu'après » ma chute il est demeuré constamment très- » bien. Il a montré là cette élévation d'ame qui » honore et classe les gens. Du reste, c'est un » vrai patriote, c'est une réponse à bien des » choses. »

Résumé de juillet, août, septembre et octobre. — De l'ouvrage de M. O'Méara; procès qui lui est intenté en ce moment par sir Hudson Lowe. — Quelques mots en défense du Mémorial.

Le résumé habituel ne saurait être long désormais; trois phrases, à la rigueur, pourraient suffire :

Tourmens au comble.

Réclusion absolue.

Destruction infaillible.

Le reste de la vie de Napoléon ne sera plus qu'une cruelle et longue agonie.

On a vu que l'arrivée du nouveau Gouverneur avait été pour nous le signal d'une sinistre existence. Peu de jours avaient suffi pour dérouler ses dispositions malfaisantes. Bientôt les tourmens, les outrages dont il se dit l'intermédiaire, ou qu'il créa lui-même, furent au comble : il frappa de terreur les habitans à notre égard; il accumula sur nous les vexations les plus ridicules; il nous défendit d'écrire, sans le lui avoir communiqué, à ceux mêmes auxquels il ne nous interdisait pas de parler librement; il invita à dîner chez lui le *général Bonaparte* pour le faire voir à une dame de distinction qui s'y trouvait

en passant; il arrêta lui-même un de nos domestiques, etc.

Il produit une dépêche à l'aide de laquelle il veut forcer l'Empereur à descendre, disait Napoléon, dans la fange de ses besoins, pour les discuter vis-à-vis de lui; il le harcelle pour fournir un argent qu'il n'a pas, et le conduit, à force de réductions dans le strict nécessaire, à briser et vendre son argenterie, dont lui, Gouverneur, fixe d'autorité le taux et l'acheteur. Il nous taxe ridiculement à une bouteille de vin par tête, l'Empereur compris!... « Il marchande » notre existence; il m'envie l'air que je respire, » disait l'Empereur. » Et ce qu'il nous envoie pour notre subsistance se trouve parfois et souvent de telle nature que nous sommes réduits à en emprunter au camp voisin!!! etc.

Il tend un piége à Napoléon, se faisant une joie de l'espoir de lui transmettre, en personne et avec pompe, une communication qu'il appelle ministérielle, et qui se trouve tellement brutale qu'il refuse d'en laisser copie. Il signifie à l'Empereur les réglemens les plus extravagans; il resserre capricieusement et ironiquement son enceinte habituelle; lui prescrit la trace de ses pas, et va jusqu'à lui vouloir fixer la nature de ses conversations et l'étendue de ses paroles; il creuse des fossés autour de nous, nous entoure

de palissades, élève des redoutes : il nous oblige, pour pouvoir demeurer auprès de l'Empereur, à signer individuellement que nous nous soumettons à toutes ces choses; il se sert de nos propres mains pour le dégrader en nous forçant de le qualifier *Bonaparte* sous peine de nous arracher immédiatement d'auprès de lui, et de nous déporter sur-le-champ! etc., etc., etc.

L'Empereur, poussé à bout par d'aussi ignobles traitemens, et d'aussi gratuites méchancetés, s'en explique sans réserve vis-à-vis de sir Hudson Lowe lui-même. Ses paroles ne ménagent plus rien; il se délivre pour toujours de son odieuse vue, et prononce qu'il ne le reverra jamais. « Le plus mauvais procédé des ministres » anglais n'est pas désormais de m'avoir envoyé » ici, lui a-t-il dit; mais bien de m'avoir placé » dans vos mains..... Je me plaignais de l'Amiral votre prédécesseur; mais du moins il avait » un cœur!..... Vous déshonorez votre nation, » et votre nom restera une flétrissure!..... Ce » Gouverneur n'a rien d'anglais, nous répétait-il souvent, ce n'est qu'un mauvais sbire de Sicile..... Je me plaignais d'abord qu'on m'eût » envoyé un geolier; mais aujourd'hui je prononce que c'est un bourreau...., etc., etc., etc.»

Je consacre ces mots et je pourrais en consacrer bien d'autres, quelque peu bienséans qu'ils

puissent être, 1° Parce que je les ai entendus. 2° Parce que Napoléon les a dits à sir Hudson Lowe lui-même, ou les lui a fait transmettre. 3° Enfin, parce qu'ils ont été mérités, tant ce Gouverneur, au grand scandale des Anglais même, qui, sur les lieux, en témoignaient leur profond dégoût, a abusé arbitrairement, oppressivement et brutalement d'un pouvoir qu'il avait à exercer au nom d'une nation si éminemment recommandable par tout le globe, au nom d'un prince si généralement considéré en Europe, enfin au nom d'un ministère au sein duquel se trouvaient encore quelques gens d'honneur, personnellement connus par leur modération et leurs belles manières.

Les attaques sur Napoléon étaient incessantes; les tourmens, de tous les instans. Il ne se passait pas de jour sans nouvelles blessures, et alors on put dire que se trouvait comme réalisé un des supplices de la fable.

Ah! si jamais, dans cette époque de deuil pour tant de cœurs généreux, le génie de l'Europe, celui de la vérité, celui de l'histoire se sont tournés même involontairement vers Sainte-Hélène sur le grand Napoléon, s'ils l'ont cherché dans cette île, dont ils pensaient qu'on eût dû s'efforcer du moins de faire son élysée; quelle n'aura pas été leur indignation de l'apercevoir, dans

l'auréole de tant d'actes immortels, cloué sur un roc à la façon de Prométhée et sous les griffes de son vautour qui se délecte aussi à le déchiqueter pièce à pièce!!! Oh! quelle infamie!... Quelle honte éternelle!...

Dans cette période la santé de l'Empereur a constamment et grandement décliné, ce corps, cru si robuste, qui avait résisté à tant de travaux, qu'avaient épargné tant de fatigues, qu'avaient soutenu les victoires et la gloire, courbait désormais sous des infirmités que hâtait la méchanceté des hommes. C'était presque chaque jour quelque incommodité nouvelle, des ressentimens de fièvre, des fluxions violentes, des symptômes de scorbut, des rhumes continuels; les traits s'altéraient, la marche devenait pesante, les jambes se gonflaient, etc. Nos cœurs se déchiraient de le voir courir visiblement vers une destruction infaillible et prochaine; tous nos soins n'y pouvaient rien.

Il avait renoncé depuis long-temps au cheval et finit par renoncer à-peu-près aussi à la calèche; même la simple promenade à pied devint rare, et il se trouva réduit, à peu de chose près, à la stricte réclusion de ses appartemens. Il ne s'occupait plus désormais d'un travail suivi et régulier; il ne nous dictait guère qu'à de longs intervalles et sur des sujets de pure fantaisie du

moment. Il passait la plus grande partie du jour seul dans sa chambre occupé à feuilleter quelques livres, ou plutôt ne faisant rien. C'est à ceux qui ont dignement jugé de toute la puissance de ses facultés, à apprécier la force d'ame qu'il lui fallait pour dévorer paisiblement la charge accablante d'un tel ennui, d'une aussi odieuse existence ; car, vis-à-vis de nous, c'était toujours la même sérénité de visage, la même égalité de caractère ; le même piquant, la même liberté d'esprit, parfois même de la gaîté, de la plaisanterie ; mais dans les détails de l'intimité, il était aisé de s'apercevoir qu'il n'y avait plus en lui ni préoccupation de l'avenir, ni méditation du passé, ni souciance du présent ; il obéissait passivement désormais à la nature physique, et dans l'entier dégoût de la vie, le terme en était peut-être en secret désiré. Tel était l'état des choses quand je fus enlevé de Longwood ; car ce moment approche ; il n'est pas loin.

Je n'ai point consigné dans le cours de mon recueil toutes les minutieuses circonstances de nos querelles avec le Gouverneur, non plus que les nombreuses notes officielles échangées entre nous. J'ai omis également les ignobles misères accumulées sur notre existence animale. Mon but n'était point d'écrire l'histoire de Longwood et de ses douleurs, mais seulement de faire res-

sortir les nuances caractéristiques de Napoléon. Au surplus, si on en est curieux, on peut aller chercher tous ces détails dans la relation du docteur O'Méara. C'eût été petitesse à moi, l'un de ceux sur lesquels ils frappaient, que de trop m'y arrêter ; mais chez le docteur, qui n'en était que le témoin, qui nous était étranger, qui était, on pourrait même dire, du parti adverse; ce soin de sa part et dans sa situation, ne peut, ne doit avoir été que le résultat d'une émotion profonde, d'une indignation généreuse qui honore son cœur.

J'apprends en ce moment que l'ex-Gouverneur de Ste-Hélène l'attaque, devant les tribunaux, en diffamation et en calomnie; je suis plein de vénération pour les juges des grands tribunaux d'Angleterre ; parce que je sais comment ils se composent; toutefois, comment être sûr aujourd'hui d'un résultat? Car dans la malheureuse crise politique de nos jours, il apparaît partout comme deux vérités à-la-fois; or, la bonne pour chacun est celle qu'on porte dans le cœur; car bien qu'on en dise, on ne saurait se mentir à soi-même, et ce sera à tout événement, sans doute, la consolation du docteur O'Méara; car, je dois déclarer ici que tout ce que je trouve à cet égard dans son ouvrage, et qui a pu être à ma connaissance, lorsque

j'étais sur les lieux, est de la plus stricte vérité; d'où je dois naturellement conclure, par analogie, qu'il en est de même, sans doute, de tout ce que je n'ai pas vu, ce qui se prolonge de dix-huit mois au-delà. Aussi, je n'hésite pas à prononcer que je le tiens pour tel, dans mon ame et conscience.

Précisément, au moment où j'écris, je reçois de sir Hudson Lowe, des extraits de lettres qu'il me dit avoir reçues confidentiellement, dans les temps, du docteur O'Méara, lequel, me fait-il observer, s'exprimait très-improprement à mon égard, et lui faisait des rapports secrets à mon sujet. Quelle a pu être en cela l'intention de sir Hudson Lowe, vis-à-vis de moi? Aux termes où nous sommes, ce ne saurait être un intérêt bien tendre. Aurait-il espéré me prouver que M. O'Méara était son espion auprès de nous? Aurait-il pensé m'indisposer assez pour altérer la nature et la force de mes témoignages en faveur de son adversaire. Mais, au demeurant, ces lettres sont-elles bien entières, ne sont-elles pas tronquées à la façon de Sainte-Hélène? Et encore, leur sens serait-il plein, réel, en quoi devraient-elles me fâcher? Quels droits, quels titres avais-je dans ce temps sur O'Méara? Il est bien vrai que plus tard, à son retour en Europe, le voyant poursuivi, persé-

cuté, puni pour l'humanité dont il avait usé envers Napoléon, je lui en ai exprimé la plus vive reconnaissance, et je lui ai écrit, que si l'injustice venait à le forcer de quitter son pays, il devenait libre, à son gré, de venir prendre place dans ma famille; que je partagerais avec lui. Mais à Ste-Hélène, je le connaissais à peine; je ne crois pas lui avoir adressé la parole dix fois, durant tout mon séjour à Longwood. Je le considérais comme m'étant opposé de nation, d'opinion, d'intérêts; voilà quels étaient mes rapports avec M. O'Méara. Il était donc entièrement libre à mon égard; il demeurait maître d'écrire alors ce qui lui plaisait, sans que cela puisse influer sur l'opinion qu'il m'a inspirée depuis. Que sir Hudson Lowe prétende insinuer, aujourd'hui, que le docteur était deux et trois fois espion dans le même temps; savoir : pour le gouvernement, pour Napoléon et pour lui, sir Hudson Lowe, cela détruirait-il la vérité, l'authenticité des faits exposés dans son livre? Au contraire; et duquel des trois corrupteurs gagnerait-il le salaire en révélant ces faits au public? Napoléon n'est plus; le docteur n'a rien à en attendre; et il s'est fait des deux autres, par sa publication, d'ardens persécuteurs, qui lui ont ravi ses emplois et menacent son repos; c'est que son véritable crime, à leurs yeux, est le zèle im-

portun d'un ami de la bienséance et des lois, qui révolté d'inconvenantes et ignobles vexations, en a signalé les vrais auteurs pour en disculper son pays : voilà la chose. Je n'ai donc vu dans la communication si tardive des lettres confidentielles que vient de m'adresser sir Hudson Lowe, au moment même de son procès avec le docteur, qu'une espèce de délation intéressée, que chacun qualifiera comme il l'entendra. Je n'en ai pas même accusé réception; j'ai bien moins songé encore à m'en plaindre.

Mais puisque j'en suis à M. O'Méara et à son ouvrage, qu'il se trouve avoir tenu aussi un Journal vers le même temps que moi, dans le même lieu et sur les mêmes sujets; je ferai observer que c'est assurément une circonstance bien heureuse pour l'authenticité des récits que le concours singulier de deux narrateurs qui, de position, de nation, d'opinion différentes; sans rapport entre eux, relatent des faits qu'ils ont puisés à la même source. Il devient curieux de les opposer l'un à l'autre. O'Méara est traduit chez nous, qu'on parcoure, qu'on compare les deux productions. Si l'on fait la part du génie des deux langues, des préjugés nationaux réciproques, de la différence de position des deux narrateurs, que présente la masse des deux récits? Une similitude parfaite; car les légères dif-

férences sont même, en quelque sorte, la garantie de chacun, en ce qu'elles sont inévitables; où a-t-on jamais vu deux hommes écrivant ce dont ils ont été témoins, ne pas différer? Et que d'innocentes infidélités, d'ailleurs, n'avons-nous pas dû involontairement commettre en essayant de répéter de pures conversations prises au vol! Toutefois, je ne terminerai pas sans arrêter le lecteur sur une circonstance qui m'a frappé moi-même, en lisant O'Méara; c'est que les conversations de Napoléon portent précisément avec elles le caractère de la position des deux personnes avec lesquelles il s'entretenait : tous les objets importans, chez O'Méara, sont beaucoup plus développés, plus suivis; c'est que Napoléon parlait à quelqu'un à qui il croyait devoir apprendre; chez moi, au contraire, ils sont presque toujours en sommaires; c'est que l'Empereur s'exprimait alors devant celui qu'il supposait savoir. Au surplus, les récits du docteur ont eu un succès prodigieux en Angleterre; c'est que le sujet était riche, l'intention louable, le but moral! En voilà assez pour faire fortune.

Pour moi, de mon côté, j'avance dans mon entreprise; déjà j'en entrevois le terme et je dois des actions de grâce pour le bon accueil aussi dont, jusqu'ici, je me vois accompagné. Je me suis cru un devoir, et me suis voué à le remplir,

non à demi, mais en conscience. Ayant à essayer de peindre l'homme des prodiges, non par mes faibles couleurs; mais à l'aide de ses propres paroles, de ses propres gestes, j'ai dû m'attacher surtout à demeurer minutieusement vrai, scrupuleusement fidèle, et j'espère qu'après m'avoir lu, on me rendra la justice d'avouer que pour y parvenir j'ai fait abnégation de tout système, de toutes opinions, de tous partis, de toutes liaisons; j'ai heurté des sentimens individuels; je ne me suis point arrêté devant les plus hauts personnages, ni les plus hautes considérations. D'un autre côté, je ne me suis point dissimulé aucun des graves inconvéniens d'une telle marche, ni les nombreux chagrins qu'elle pouvait me créer : j'avais à craindre, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent à l'impartiale vérité, de déplaire à tous, et de déchaîner bien des voix; l'autorité aussi, interprétant mal mes intentions sur un sujet si voisin encore de nos grands événemens, pouvait s'irriter, et j'avais à craindre d'être traduit devant les magistrats, de là peut-être condamnation, amende, confiscation, prison.

Il est bien vrai que j'aurais pu alléguer mes embarras, et m'y rendre en quelque sorte étranger en donnant ou en vendant mon manuscrit en France ou au dehors; mais aurais-je rempli mon but, et en dépit de toute condition de ma

part, eût-on manqué de réalités ou de prétextes pour dénaturer ou mutiler ce recueil dont tout le mérite repose dans son intégrité? Aussi, tenant à ce qu'il ne subît aucune altération, et voulant demeurer maître, jusqu'au dernier instant, de la dernière ligne; à tous les autres inconvéniens, j'ai ajouté encore la chance d'une lésion dans ma fortune, en le publiant à mes risques et périls. D'Angleterre et d'Allemagne on m'a fait offrir un haut prix des portions que les circonstances devaient me forcer, supposait-on, de ne pas publier en France. J'ai répondu que rien n'avait été réservé. Il n'était pas dans ma nature de laisser publier au-dehors, sous mon nom, ce que je n'aurais pas osé publier sous les lois du pays, quelque difficiles, quelque sévères qu'elles pussent me paraître. Du reste, en dépit de toutes inquiétudes, je n'ai jusqu'ici qu'à m'applaudir tout-à-fait de la marche que j'ai cru devoir suivre. Les témoignages les plus flatteurs me sont arrivés de tout côté, et la loi est demeurée silencieuse; peut-être même pourrait-elle me savoir quelque gré, dans nos temps de passion, de n'avoir pas désespéré de son impassibilité sur un sujet aussi délicat, et de l'avoir mise à même d'en fournir une preuve aussi décisive. Pour moi, j'en demeure fier pour elle; grâces lui soient rendues.

Je n'ai prétendu être ni apologiste ni panégyriste ; mais j'ai voulu mettre chacun à même de le devenir à son gré, d'après sa propre conviction et ses propres sentimens ; et c'est ce qui m'a fait conserver dans l'ensemble du recueil jusqu'aux plus petites minuties, afin que chacun pût demeurer frappé par ce caractère de vérité qui naît de la contexture même des choses. Je n'en ai omis que les anecdotes personnelles ou les épithètes qui, se trouvant étrangères à mon objet, n'eussent été que gratuitement désobligeantes, et malheureusement beaucoup trop encore m'ont échappé. Hors d'état de pouvoir m'occuper avec beaucoup de réflexion, me hâtant avec précipitation, dans la crainte de ne pas atteindre la fin, entraîné par le but principal, je n'ai pu soigner suffisamment tous les accessoires. Aujourd'hui, quand on me relit les volumes publiés, je suis frappé de retrouver ce que j'aurais voulu, ce que même parfois je crois avoir effacé. Ma situation peut expliquer ces négligences, ainsi qu'un grand nombre d'irrégularités typographiques, et plaider tant soit peu pour elles ; c'est qu'entre le public et moi il n'aura guère existé d'autres intermédiaires qu'un copiste et le prote : voilà l'inconvénient de ma solitude absolue ; sans conseils, sans avis, sans révisions. Mais, sera-t-on tenté de me dire peut-

être, pourquoi n'avoir pas eu recours à tant de personnages dont la bienveillance, les lumières et la connaissance de la matière même eussent pu vous être d'un aussi grand service? Voici ma réponse : Où a-t-on vu s'accorder en toutes choses deux témoins d'un même fait? Il n'eût donc pas été deux de mes articles que chacun n'eût prétendu redresser en quelque chose à sa façon. Or, si j'avais cédé, les véritables paroles, les opinions, les jugemens erronés ou non de Napoléon eussent bientôt disparu tout-à-fait; et alors qu'eussé-je produit? Un livre refait à Paris. Si, au contraire, je m'étais obstiné à résister, on connaît les hommes sur ce point, j'eusse fort désobligé, et l'on ne m'eût point pardonné d'avoir demandé des avis pour ne point les suivre.

Mais, pourra-t-on me dire encore, que n'attendiez-vous, à l'exemple de tous les auteurs de mémoires qui, généralement, ne leur laissent voir le jour qu'après leur mort, afin d'éviter les inconvéniens auxquels vous vous exposez? Quoi! Que j'attendisse? Et le devoir auquel je me croyais tenu comment se serait-il rempli? Et mon intention de procurer des jouissances à ceux qui ont aimé; de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis, que serait-elle devenue? Quoi! une foule de tous rangs, de toutes pro-

fessions, de tous emplois, moi, tout le premier, qui l'avons servi avec orgueil et sincérité, qui l'avons aimé avec admiration, qui nous sommes enivrés de bonne foi de la gloire, de la splendeur, de la prospérité dont il rassasiait le pays, nous l'entendrions froidement calomnier chaque jour, nous nous sentirions à chaque instant injuriés dans sa personne! et je possédais les moyens victorieux de répondre, et j'aurais gardé le silence! et j'aurais attendu!... Et pour quelques légères considérations j'aurais privé les contemporains avides! Non. Et aussi bien le public se montrait-il vivement impatient; il attendait et demandait des compagnons de Napoléon, qu'ils lui fissent connaître ce qu'ils avaient recueilli de ses paroles ou lu dans sa pensée : or, la tenue de mon journal me rendait le mieux situé? je me suis trouvé le plus tôt prêt et je me suis hâté, à la voix de tous, d'accomplir ce devoir. Du reste, quoi qu'il pût m'arriver désormais, j'en tiens déjà la plus douce récompense dans les témoignages, les vœux, la sympathie qui me sont déjà parvenus, dans l'espèce de reconnaissance même, dont des cœurs généreux et vraiment hauts, sont venus m'entretenir avec transport; il s'en est trouvé qui ont été même jusqu'à avouer qu'ils se seraient attendus à être mieux traités; d'autres que tout bonnement qu'ils

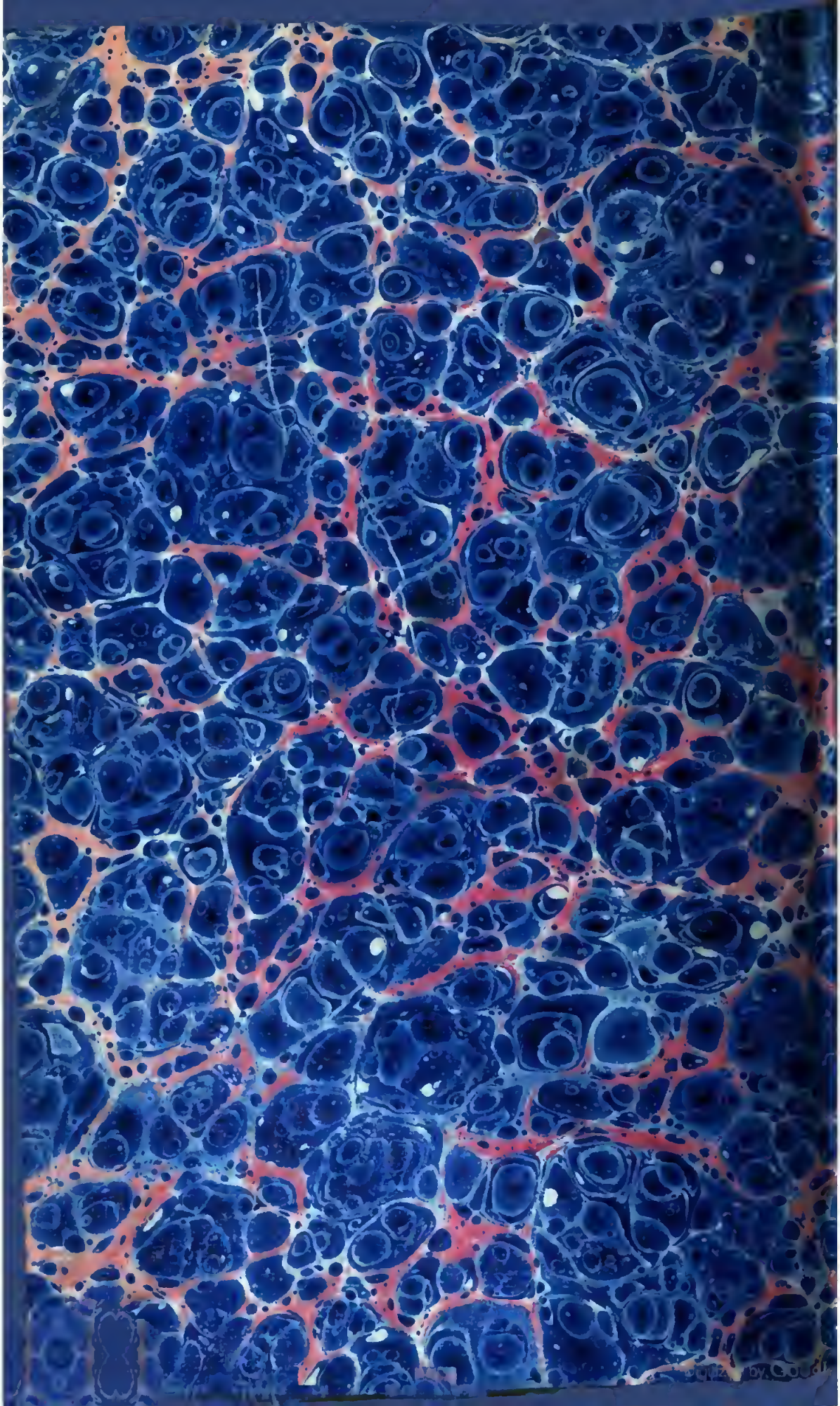
avaient à se plaindre; mais, disaient-ils, Napoléon a eu à se plaindre aussi de tant de monde! il devait être si malheureux sur son roc! Ne peut-il pas s'être laissé aller à de l'aigreur? car vous n'affirmez pas que ce qu'il dit est vrai, mais seulement qu'il l'a dit : or, si l'allégation en valait la peine, nous controverserions, si elle était fausse, nous la démentirions; et ils concluaient qu'ils noyaient de grand cœur leur mortification personnelle dans la satisfaction, bien autrement générale que devait causer tout ce que je faisais connaître sur celui dont ils avaient partagé les travaux, et auquel ils devaient leur fortune et leur gloire, etc., etc.

Toutefois, cela ne saurait me consoler tout à fait de la peine que j'aurais pu causer involontairement; car il n'est pas en moi de désobliger sciemment et gratuitement qui que ce soit; aussi pour y remédier autant que possible, comme lors de la réimpression prochaine de l'ouvrage, l'opinion quelle qu'elle soit se trouvera arrêtée à son égard, il a été pris des mesures pour en faire disparaître tous les accessoires parasites, qu'on avait cru devoir y conserver d'abord pour en rendre d'autant plus sensibles toute l'authenticité et la scrupuleuse exactitude.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

VA1 1536882

Digitized by Google

124.
M
32

Digitized by Google